

Alphonse (de) Lamartine

Méditations poétiques

bibebook

Alphonse (de)
Lamartine

Méditations
poétiques

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

PREFACE.



'HOMME SE PLAÎT à remonter à sa source ; le fleuve n'y remonte pas. C'est que l'homme est une intelligence et que le fleuve est un élément. Le passé, le présent, l'avenir, ne sont

qu'un pour Dieu. L'homme est Dieu par la pensée. Il voit, il sent, il vit à tous les points de son existence à la fois. Il se contemple lui-même, il se comprend, il se possède, il se ressuscite et il se juge dans les années qu'il a déjà vécues. En un mot, il revit tant qu'il lui plaît de revivre par ses souvenirs. C'est souffrance quelquefois, mais c'est sa grandeur. Revivons donc un moment, et voyons comment je naquis avec une parcelle de ce qu'on appelle poésie dans ma nature, et comment cette parcelle de feu divin s'alluma en moi à mon insu, jeta quelques fugitives lueurs dans ma jeunesse, et

s'évapora plus tard dans les grands vents de mon équinoxe et dans la fumée de ma vie.

J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi ; et, quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'*imagination*, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et qui repeint en nous. Mais, de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon âme

animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie, et qui réverbérait l'œuvre de Dieu ! De là à chanter ce cantique intérieur qui s'élève en nous il n'y avait pas loin. Il ne me manquait que la voix ; cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lèvres d'enfant, c'était la poésie. Voici les plus lointaines traces que je retrouve, au fond de mes souvenirs presque effacés, des premières révélations du sentiment poétique qui allait me

saisir à mon insu, et me faire à mon tour chanter des vers au bord de mon nid, comme l'oiseau.

J'avais dix ans ; nous vivions à la campagne. Les soirées d'hiver étaient longues ; la lecture en abrégeait les heures. Pendant que notre mère berçait du pied une de mes petites sœurs dans son berceau, et qu'elle allaitait l'autre sur un long canapé d'Utrecht rouge et râpé, à l'angle du salon, mon père lisait. Moi je jouais à terre à ses pieds avec des morceaux de sureau que le jardinier avait coupés pour moi dans le jardin ; je faisais sortir la moelle du bois à l'aide d'une baguette de fusil.

J'y creusais des trous à distances égales, j'en refermais aux deux extrémités l'orifice, et j'en taillais ainsi des flûtes que j'allais essayer le lendemain avec mes camarades les enfants du village, et qui résonnaient mélodieusement au printemps sous les saules, au bord du ruisseau, dans les prés.

Mon père avait une voix sonore, douce, grave, vibrante comme les palpitations d'une corde de harpe, où la vie des entrailles auxquelles on l'a arrachée semble avoir laissé le gémissement d'un nerf animé. Cette voix, qu'il avait beaucoup exercée dans sa jeunesse en jouant la

tragédie et la comédie dans les loisirs de ses garnisons, n'était point déclamatoire, mais pathétique. Elle empruntait un attendrissement d'organe et une suavité de son de plus, de l'heure, du lieu, du recueillement de la soirée, de la présence de ces petits enfants jouant ou dormant autour de lui, du bruit monotone de ce berceau à qui le mouvement était imprimé par le bout de la pantoufle de notre mère, et de l'aspect de cette belle jeune femme qu'il adorait, et qu'il se plaisait à distraire des perpétuels soucis de sa maternité.

Il lisait dans un grand et beau

volume relié en peau et à tranche dorée (c'était un volume des œuvres de Voltaire) la tragédie de *Mérope*. Sa voix changeait d'accents avec le rôle. C'était tantôt le tyran cruel, tantôt la mère tremblante, tantôt le fils errant et persécuté ; puis les larmes de la reconnaissance, puis les soupçons de l'usurpateur, puis la fureur, la désolation, le coup de poignard, les larmes, les sanglots, la mort, le livre qui se refermait, le long silence qui suit les fortes commotions du cœur.

Tout en creusant mes flûtes de sureau, j'écoutais, je comprenais, je sentais ; ce drame de mère et de fils se déroulait précisément tout entier

dans l'ordre d'idées et de sentiments le plus à la portée de mon intelligence et de mon cœur. Je me figurais Mérope dans ma mère ; moi dans le fils disparu et reconnu retombant dans ses bras, arraché de son sein. De plus, ce langage cadencé comme une danse de mots dans l'oreille, ces belles images qui font voir ce qu'on entend, ces hémistiches qui reposent le son pour le précipiter ensuite plus rapide, ces consonances de la fin des vers qui sont comme des échos répercutés où le même sentiment se prolonge dans le même son, cette symétrie des rimes qui correspond matériellement à je ne

sais quel instinct de symétrie morale cachée au fond de notre nature, et qui pourrait bien être une contre-empainte de l'ordre divin, du rythme incréé dans l'univers ; enfin cette solennité de la voix de mon père, qui transfigurait sa parole ordinairement simple, et qui me rappelait l'accent religieux des psalmodies du prêtre le dimanche dans l'église de Milly ; tout cela suscitait vivement mon attention, ma curiosité, mon émotion même. Je me disais intérieurement : « Voilà une langue que je voudrais bien savoir, que je voudrais bien parler quand je serai grand. » Et quand neuf heures

sonnaient à la grosse horloge de noyer de la cuisine, et que j'avais fait ma prière et embrassé mon père et ma mère, je repassais en m'endormant ces vers, comme un homme qui vient d'être ballotté par les vagues sent encore, après être descendu à terre, le roulis de la mer, et croit que son lit nage sur les flots.

Depuis cette lecture de *Méropé*, je cherchais toujours de préférence des ouvrages qui contenaient des vers, parmi les volumes oubliés sur la table de mon père ou sur le piano de ma mère, au salon. *La Henriade*, toute sèche et toute déclamatoire qu'elle fût, me ravissait. Ce n'était

que l'amour du son, mais ce son était pour moi une musique. On me faisait bien apprendre aussi par cœur quelques fables de La Fontaine ; mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs, ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard, que la philosophie aimante, généreuse,

naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait ; je ne savais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon ? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine*. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Que penser d'une nation qui commence l'éducation de ses enfants par les leçons d'un cynique ? Cet homme, qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des

contes orduriers en cheveux blancs pour provoquer les sens de la jeunesse, qui mendiait dans des dédicaces adulatrices l'aumône des riches financiers du temps pour payer ses faiblesses ; cet homme dont Racine, Corneille, Boileau, Fénelon, Bossuet, les poètes, les écrivains ses contemporains, ne parlent pas, ou ne parlent qu'avec une espèce de pitié comme d'un vieux enfant, n'était ni un sage ni un homme naïf. Il avait la philosophie du sans-souci et la naïveté de l'égoïsme. Douze vers sonores, sublimes, religieux, d'*Athalie* m'effaçaient de l'oreille toutes les

cigales, tous les corbeaux et tous les renards de cette ménagerie puérile. J'étais né sérieux et tendre ; il me fallait dès lors une langue selon mon âme. Jamais je n'ai pu depuis, revenir de mon antipathie contre les fables.

Une autre impression de ces premières années confirma, je ne sais comment, mon inclination d'enfant pour les vers.

Un jour que j'accompagnais mon père à la chasse, la voix des chiens égarés nous conduisit sur le revers d'une montagne boisée, dont les pentes, entrecoupées de châtaigniers et de petits prés, sont semées des quelques chaumières et de deux ou

trois maisonnettes blanchies à la chaux, un peu plus riches que les masures de paysans, et entourées chacune d'un verger, d'un jardin, d'une haie vive, d'une cour rustique. Mon père, ayant retrouvé les chiens et les ayant remis en laisse avec leur collier de grelots, cherchait de l'œil un sentier qui menait à une de ces maisons, pour m'y faire déjeuner et reposer un moment, car nous avions marché depuis l'aube du jour. Cette maison était habitée par un de ses amis, vieil officier des armées du roi, retiré du service, et finissant ses jours dans ces montagnes natales, entre une servante et un chien.

C'était une belle journée d'automne. Les rayons du soleil du matin, dorant de teintes bronzées les châtaigniers et de teintes pourpres les flèches de deux ou trois jeunes peupliers, venaient se réverbérer sur le mur blanc de la petite maison, et entraient avec la brise chaude par une petite fenêtre ouverte encadrée de lierre, comme pour l'inonder de lumière, de gaieté et de parfum. Des pigeons roucoulaient sur le mur d'appui d'une étroite terrasse, d'où la source domestique tombait dans le verger par un conduit de bois creux, comme dans les villages suisses. Nous appuyâmes le pouce sur le

loquet, nous traversâmes la cour ; le chien aboya sans colère, et vint me lécher les mains en battant l'air de sa queue, signe d'hospitalité pour les enfants. La vieille servante me mena à la cuisine pour me couper une tranche de pain bis, puis au verger pour me cueillir des pêches de vigne. Mon père était entré chez son ami. Quand j'eus mon pain à la main et mes pêches dans mon chapeau, la bonne femme me ramena à la maison rejoindre mon père.

Je le trouvai dans un petit cabinet de travail, causant avec son ami. Cet ami était un beau vieillard à cheveux blancs comme la neige, à l'aspect

militaire, à l'œil vif, à la bouche gracieuse et mélancolique, au geste franc, à la voix mâle, mais un peu cassée. Il était assis entre la fenêtre ouverte et une petite table à écrire, sur laquelle les rayons du soleil, découpés par les feuilles d'arbres, flottaient aux ondulations du vent, qui agitaient les branches du peuplier comme une eau courante moirée d'ombre et de jour. Deux pigeons apprivoisés becquetaient les pages d'un gros livre ouvert sous le coude du vieillard. Il y avait sur la table une écritoire en bois de rose avec deux petites coupes d'argent ciselé, l'une pour la liqueur noire,

l'autre pour le sable d'or. Au milieu de la table, on voyait de belles feuilles de papier vélin blanc comme l'albâtre, longues et larges comme celles des grands livres de plainchant que j'admirais le dimanche à l'église sur le pupitre du sacristain. Ces feuilles de papier étaient liées ensemble par le dos avec des nœuds d'un petit ruban bleu de ciel qui aurait fait envie aux collerettes des jeunes filles de Milly. Sur la première de ces feuilles, où la plume à blanches ailes était couchée depuis l'arrivée de mon père, on voyait quelque chose d'écrit. C'étaient des lignes régulières, espacées, égales,

tracées avec la règle et le compas, d'une forme et d'une netteté admirables, entre deux larges marges blanches encadrées elles-mêmes dans de jolis dessins de fleurs à l'encre bleue. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces lignes étaient des vers. Le vieillard était poète ; et, comme sa médiocrité n'était pas aussi dorée que celle d'Horace, et qu'il ne pouvait pas payer à des imprimeurs l'impression de ses rêves champêtres, il se faisait à lui-même des éditions soignées de ses œuvres en manuscrits qui ne lui coûtaient que son temps et l'huile de sa lampe ; il espérait confusément qu'après lui

La gloire tardive, comme disent les anciens, la meilleure, la plus impartiale et la plus durable des gloires, ouvrirait un jour le coffret de *cèdre* dans lequel il renfermait ses manuscrits poétiques, et le vengerait du silence et de l'obscurité dans lesquels la fortune ensevelissait son génie vivant. Mon père et lui causaient de ses ouvrages pendant que je mangeais mes pêches et mon pain, dont je jetais les miettes aux deux pigeons. Le vieillard, enchanté d'avoir un auditeur inattendu, lut à mon père un fragment du poème interrompu. C'était la description d'une fontaine sous des châtaigniers,

au bord de laquelle des jeunes filles déposent leurs cruches à l'ombre, et cueillent des pervenches et de marguerites pour se faire des couronnes ; un mendiant survenait et racontait aux jeunes bergères l'histoire d'Aréthuse, de Narcisse, d'Hylas, des dryades, des naïades, de Thétis, d'Amphitrite et de toutes les nymphes qui ont touché à l'eau douce ou à l'eau salée. Car ce vieillard était de son temps, et en ce temps-là aucun poëte ne se serait permis d'appeler les choses par leur nom. Il fallait avoir un dictionnaire mythologique sous son chevet, si l'on voulait rêver des vers. Je suis le

premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature.

Quoi qu'il en soit, mon père, qui était trop poli pour s'ennuyer de mauvais vers au foyer même du poète, donna quelques éloges aux rimes du vieillard, siffla ses chiens, et me ramena à la maison. Je lui demandai en chemin quelles étaient donc ces jolies lignes égales, symétriques, espacées, encadrées de

roses, liées de rubans, qui étaient sur la table. Il me répondit que c'étaient des vers, et que notre hôte était un poète. Cette réponse me frappa. Cette scène me fit une longue impression ; et depuis ce jour-là, toutes les fois que j'entendais parler d'un poète, je me représentais un beau vieillard assis auprès d'une fenêtre ouverte à large horizon, dans une maisonnette au bord de grands bois, au murmure d'une source, aux rayons d'un soleil d'été tombant sur sa plume, et écrivant entre ses oiseaux et son chien des histoires merveilleuses, dans une langue de musique dont les paroles chantaient comme les cordes

de la harpe de ma mère, touchées par les ailes invisibles du vent dans le jardin de Milly. Une telle image, à laquelle se mêlait sans doute le souvenir des pêches, du pain bis, de la bonne servante, des pigeons privés, du chien caressant, était de nature à me donner un grand goût pour les poètes, et je me promettais bien de ressembler à ce vieillard et de faire ce qu'il faisait quand je serais vieux. Les beaux versets des psaumes de David, que notre mère nous récitait le dimanche en nous les traduisant pour nous remplir l'imagination de piété, me paraissaient aussi une langue bien

supérieure à ces misérables puérilités de La Fontaine, et je comprenais que c'était ainsi qu'on devait parler à Dieu.

Ce furent là mes premières notions et mes premiers avant-goûts de poésie. Ils s'effacèrent longtemps et entièrement sous le pénible travail de traduction obligée des poètes grecs et latins qu'on m'imposa ensuite comme à tous les enfants dans les études de collège. Il y a de quoi dégoûter le genre humain de tout sentiment poétique. La peine qu'un malheureux enfant se donne à apprendre une langue morte, et à chercher dans un dictionnaire le sens

français du mot qu'il lit en latin ou en grec dans Homère, dans Pindare ou dans Horace, lui enlève toute la volupté de cœur ou d'esprit que lui ferait la poésie même, s'il la lisait couramment en âge de raison. Il cherche, au lieu de jouir. Il maudit le mot sans avoir le loisir de penser au sens. C'est le pionnier qui pioche la cendre ou la lave dans les fouilles de Pompéi ou d'Herculanum, pour arracher du sol, à la sueur de son front, tantôt un bras, tantôt un pied, tantôt une boucle de cheveux de la statue qu'il déterre, au lieu du voluptueux contemplateur qui possède de l'œil la Vénus restaurée

sur son piédestal, dans son jour,
dans sa grâce et dans sa nudité,
parmi les divinités de l'art du
Vatican ou du palais Pitti à Florence.

Quant à la poésie française, les
fragments qu'on nous faisait étudier
chez les jésuites consistaient en
quelques pitoyables rapsodies du P.
Ducereau et de Mme Deshoulières,
dans quelques épîtres de Boileau sur
l'Equivoque, sur les bruits de Paris,
et sur le mauvais dîner du
restaurateur Mignot. Heureux encore
quand on nous permettait de lire
l'épître à Antoine,

Son jardinier d'Auteuil,

Qui dirige chez lui l'if et le chèvrefeuil,

et quelques plaisanteries de sacristie, empruntées au *Lutrin* !

Qu'espérer de la poésie d'une nation qui ne donne pour modèle du beau dans les vers à sa jeunesse que des poèmes burlesques, et qui, au lieu de l'enthousiasme, enseigne la parodie à des cœurs et à des imaginations de quinze ans ?

Aussi je n'eus pas une aspiration de poésie pendant toutes ces études classiques. Je n'en retrouvais quelque étincelle dans mon âme que pendant les vacances, à la fin de

l'année. Je venais passer alors six délicieuses semaines près de ma mère, de mon père, de mes sœurs, dans la petite maison de campagne qu'ils habitaient. Je retrouvais sur les rayons poudreux du salon la *Jérusalem délivrée* du Tasse et le *Télémaque* de Fénelon. Je les emportais dans le jardin, sous une petite marge d'ombre que le berceau de charmille étend le soir sur l'herbe d'une allée. Je me couchais à côté de mes livres chéris, et je respirais en liberté les songes qui s'exhalaient pour mon imagination de leurs pages, pendant que l'odeur des roses, de giroflées et des œillets des plates-

bandes, m'enivrait des exhalaisons de ce sol, dont j'étais moi-même un pauvre cep transplanté !

Ce ne fut donc qu'après mes études terminées que je commençai à avoir quelques vagues pressentiments de poésie. C'est Ossian, après le Tasse, qui me révéla ce monde des images et des sentiments que j'aimai tant depuis à évoquer avec leurs voix. J'emportais un volume d'Ossian sur les montagnes ; je le lisais où il avait été inspiré, sous les sapins, dans les nuages, à travers les brumes d'automne, assis près des déchirures des torrents, aux frissons des vents du nord, au bouillonnement des eaux

de neige dans les ravins. Ossian fut l'Homère de mes premières années ; je lui dois une partie de la mélancolie de mes pinceaux. C'est la tristesse de l'Océan. Je n'essayai que très rarement de l'imiter ; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixe sur des apparitions confuses dans le lointain. C'était pour moi une mer après le naufrage, sur laquelle flottent, à la lueur de la lune, quelques débris ; où l'on entrevoit quelques figures de jeunes filles élevant leurs bras blancs, déroulant leurs cheveux humides sur l'écume

des vagues ; où l'on distingue des voix plaintives entrecoupées du mugissement des flots contre l'écueil. C'est le livre non écrit de la rêverie, dont les pages sont couvertes de caractères énigmatiques et flottants avec lesquels l'imagination fait et défait ses propres poèmes, comme l'œil rêveur avec les nuées fait et défait ses paysages.

Je n'écrivais rien de moi-même encore. Seulement, quand je m'asseyais au bord des bois de sapins, sur quelque promontoire des lacs de la Suisse, ou quand j'avais passé des journées entières à errer

sur les grèves sonores des mers d'Italie, et que je m'adossais à quelque débris de môle ou de temple pour regarder la mer ou pour écouter l'inépuisable balbutiement des vagues à mes pieds, des mondes de poésie roulaient dans mon cœur et dans mes yeux ! je composais pour moi seul, sans les écrire, des poèmes aussi vastes que la nature, aussi resplendissants que le ciel, aussi pathétiques que les gémissements de brises de mer dans les têtes des pin-liéges et dans les feuilles des lentisques, qui coupent le vent comme autant de petits glaives, pour le faire pleurer et sangloter dans des

millions de petites voix. La nuit me surprenait souvent ainsi, sans pouvoir m'arracher au charme des fictions dont mon imagination s'enchantait elle-même. Oh ! quels poèmes, si j'avais pu et si j'avais su les chanter aux autres alors comme je me les chantais intérieurement ! Mais ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais, faute de langue pour être articulé ici-bas. L'âme est infinie, et les langues ne sont qu'un petit nombre de signes façonnés par l'usage pour les besoins de communication du vulgaire des hommes. Ce sont des instruments à vingt-quatre cordes

pour rendre des myriades de notes que la passion, la pensée, la rêverie, l'amour, la prière, la nature et Dieu, font entendre dans l'âme humaine. Comment contenir l'infini dans ce bourdonnement d'un insecte au bord de sa ruche, que la ruche voisine ne comprend même pas ? Je renonçais à chanter, non faute de mélodies intérieures, mais faute de voix et de notes pour les révéler.

Cependant je lisais beaucoup, et surtout les poètes. A force de les lire, je voulus quelquefois les imiter. A mes retours de voyage, pour passer les hivers tristes et longs à la campagne, dans la maison sans

distraktion de mon père, j'ébauchai plusieurs poèmes épiques, j'écrivais en entier cinq ou six tragédies. Cet exercice m'assouplit la main et l'oreille aux rythmes. J'écrivis aussi un ou deux volumes d'élégies amoureuses, sur le mode de Tibulle, du chevalier de Bertin et de Parny. Ces deux poètes faisaient les délices de la jeunesse. L'imagination, toujours très sobre d'élangs et alors très desséchée par le matérialisme de la littérature impériale, ne concevait rien de plus idéal que ces petits vers corrects et harmonieux de Parny, exprimant à petites doses les fumées d'un verre de vin de Champagne, les

agaceries, les frissons, les ivresses froides, les ruptures, les réconciliations, les langueurs d'un amour de bonne compagnie qui changeait de nom à chaque livre. Je fis comme mes modèles, quelquefois peut-être aussi bien qu'eux. Je copiai avec soin, pendant un automne pluvieux, quatre livres d'élégies, formant ensemble deux volumes sur du beau papier vélin, et gravées plutôt qu'écrites d'une plume plus amoureuse que mes vers. Je me proposais de publier un jour ce recueil quand j'irais à Paris, et de me faire un nom dans un des médaillons de cette guirlande de voluptueux

immortels qui n'ont cueilli de la vie humaine que les roses et les myrtes, qui commencent à Anacréon, à Bion, à Moschus, qui se continuent par Properce, Ovide, Tibulle, et qui finissent à Chaulieu, à La Fare, à Parny.

Mais la nature en avait autrement décidé. A peine mes deux volumes étaient-ils copiés, que le mensonge, le vide, la légèreté, le néant de ces pauvretés sensuelles plus ou moins bien rimées m'apparut. La pointe de feu des premières grandes passions réelles n'eut qu'à toucher et à brûler mon cœur, pour y effacer toutes ces puérilités et tous ces plagiats d'une

fausse littérature. Dès que j'aimai, je rougis de ces profanations de la poésie aux sensualités grossières. L'amour fut pour moi le charbon de feu qui brûle, mais qui purifie les lèvres. Je pris un jour mes deux volumes d'élégies, je les relus avec un profond mépris de moi-même, je demandai pardon à Dieu du temps que j'avais perdu à les écrire, je les jetai au brasier, je les regardai noircir et se tordre avec leur belle reliure de maroquin vert sans regret ni pitié, et je vis monter la fumée comme celle d'un sacrifice de bonne odeur à Dieu et au véritable amour.

Je changeai à cette époque de vie et

de lectures. Le service militaire, les longues absences, les attachements sérieux, les amitiés plus saines, le retour à mes instincts naturellement religieux cultivés de nouveau en moi par la *Béatrice* de ma jeunesse, le dégoût des légèretés du cœur, le sentiment grave de l'existence et de son but, puis enfin la mort de ce que j'avais aimé, qui mit un sceau de deuil sur ma physionomie comme sur mes lèvres ; tout cela, sans éteindre en moi la poésie, la refoula bien loin et longtemps dans mes pensées. Je passai huit ans sans écrire un vers.

Quand les longs loisirs et le vide des attachements perdus me rendirent

cette espèce de chant intérieur qu'on appelle poésie, ma voix était changée, et ce chant était triste comme la vie réelle. Toutes mes fibres attendries de larmes pleuraient ou priaient, au lieu de chanter. Je n'imitais plus personne, je m'exprimais moi-même pour moi-même. Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur, qui se berçait de ses propres sanglots. Je ne pensais à personne en écrivant çà et là ces vers, si ce n'est à une ombre et à Dieu. Ces vers étaient un gémissement dans la solitude, dans les bois, sur la mer ; voilà tout. Je n'étais pas devenu plus poète,

j'étais devenu plus sensible, plus sérieux et plus vrai. C'est là le véritable art : être touché ; oublier tout art pour atteindre le souverain art, la nature :

Si vis me fiere, dolendum est

Primum ipsi tibi ! ...

Ce fut tout le secret du succès si inattendu pour moi des *Méditations*, quand elles me furent arrachées, presque malgré moi, par des amis à qui j'en avais lu quelques fragments à Paris. Le public entendit une âme sans la voir, et vit un homme au lieu d'un livre. Depuis J. J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et

Chateaubriand, c'était le poète qu'il attendait. Ce poète était jeune, malhabile, médiocre ; mais il était sincère. Il alla droit au cœur, il eut des soupirs pour échos et des larmes pour applaudissements.

Je ne jouis pas de cette fleur de renommée qui s'attacha à mon nom dès le lendemain de la publication de ce premier volume des *Méditations*. Trois jours après je quittai Paris pour aller occuper un poste diplomatique à l'étranger. Louis XVIII, qui avait de l'Auguste dans le caractère littéraire, se fit lire, par le duc de Duras, mon petit volume, dont les journaux et les salons

retentissaient. Il crut qu'une nouvelle Mantoue promettait à son règne un nouveau Virgile. Il ordonna à M. Siméon, son ministre de l'intérieur, de m'envoyer, de sa part, l'édition des classiques de Didot, seul présent que j'aie jamais reçu des cours. Il signa le lendemain ma nomination à un emploi de secrétaire d'ambassade, qui lui fut présentée par M. Pasquier, son ministre des affaires étrangères. Le roi ne me vit pas. Il était loin de se douter qu'il me connaissait beaucoup de figure, et que le poète dont il redisait déjà les vers était un de ces jeunes officiers de ses gardes qu'il avait souvent paru remarquer,

et à qui il avait une ou deux fois adressé la parole quand je galopais aux roues de sa voiture, dans les courses à Versailles ou à Saint-Germain.

Ces vers cependant furent pendant longtemps l'objet des critiques, des dénigremens et des railleries du vieux parti littéraire classique, qui se sentait détrôné par cette nouveauté. Le *Constitutionnel* et la *Minerve*, journaux très illibéraux en matière de sentiment et de goût, s'acharnèrent pendant sept à huit ans contre mon nom. Ils m'affublèrent d'ironies, ils m'aguerrirent aux épigrammes. Le

vent les emporta, mes mauvais vers restèrent dans le cœur des jeunes gens et des femmes, ces précurseurs de toute postérité. Je vivais loin de la France, j'étudiais mon métier, j'écrivais encore de temps en temps les impressions de ma vie en méditations, en harmonies, en poèmes ; je n'avais aucune impatience de célébrité, aucune susceptibilité d'amour-propre, aucune jalousie d'auteur. Je n'étais pas auteur, j'étais ce que les modernes appellent un *amateur*, ce que les anciens appelaient un *curieux* de littérature, comme je suppose qu'Horace, Cicéron, Scipion, César

lui-même, l'étaient de leur temps. La poésie n'était pas mon métier ; c'était un accident, une aventure heureuse, une bonne fortune dans ma vie. J'aspirais à tout autre chose, je me destinais à d'autres travaux. Chanter n'est pas vivre : c'est se délasser ou se consoler par sa propre voix. Heureux temps ! bien des jours et bien des événements m'en séparent.

Et aujourd'hui je reçois continuellement des lettres d'inconnus qui ne cessent de me dire : « Pourquoi ne chantez-vous plus ? Nous écoutons encore. » Ces amis invisibles de mes vers ne se

sont donc jamais rendu compte de la nature de mon faible talent et de la nature de la poésie elle-même ? Ils croient apparemment que le cœur humain est une lyre toujours montée et toujours complète, que l'on peut interroger du doigt à chaque heure de la vie, et dont aucune corde ne se détend, ne s'assourdit ou ne se brise avec les années et sous les vicissitudes de l'âme ? Cela peut être vrai pour des poètes souverains, infatigables, immortels ou toujours rajeunis par leur génie, comme Homère, Virgile, Racine, Voltaire, Dante, Pétrarque, Byron, et d'autres que je nommerais s'ils n'étaient pas

mes émules et mes contemporains. Ces hommes exceptionnels ne sont que pensée, cette pensée n'est en eux que poésie, leur existence toute entière n'est qu'un développement continu et progressif de ce don de l'enthousiasme poétique, que la nature a allumé en eux en les faisant naître, qu'ils respirent avec l'air, et qui ne s'évapore qu'avec leur dernier soupir. Quant à moi, je n'ai pas été doué ainsi. La poésie ne m'a jamais possédé tout entier. Je ne lui ai donné dans mon âme et dans ma vie seulement que la place que l'homme donne au chant dans sa journée : des moments le matin, des moments le

soir, avant et après le travail sérieux et quotidien. Le rossignol lui-même, ce chant de la nature incarné dans les bois, ne se fait entendre qu'à ces deux heures du soleil qui se lève et du soleil qui se couche, et encore dans une seule saison de l'année. La vie est la vie, elle n'est pas un hymne de joie ou un hymne de tristesse perpétuel. L'homme qui chanterait toujours ne serait pas un homme, ce serait une voix.

L'idéal d'une vie humaine à toujours été pour moi celui-ci : la poésie de l'amour et du bonheur au commencement de la vie ; le travail, la guerre, la politique, la philosophie,

toute la partie active qui demande la lutte, la sueur, le sang, le courage, le dévouement, au milieu ; et enfin le soir, quand le jour baisse, quand le bruit s'éteint, quand les ombres descendent, quand le repos approche, quand la tâche est faite, une seconde poésie ; mais la poésie religieuse alors, la poésie qui se détache entièrement de la terre et qui aspire uniquement à Dieu, comme le chant de l'alouette au-dessus des nuages. Je ne comprends donc le poète que sous deux âges et sous deux formes : à vingt ans, sous la forme d'un beau jeune homme qui aime, qui rêve, qui pleure en attendant la vie active ; à

quatre-vingts ans, sous la forme d'un vieillard qui se repose de la vie, assis à ses derniers soleils contre le mur du temple, et qui envoie devant lui au Dieu de son espérance ses extases de résignation, de confiance et d'adoration, dont ses longs jours ont fait déborder ses lèvres. Ainsi fut David, le plus lyrique, le plus pieux et le plus pathétique à la fois des hommes qui chantèrent leur propre cœur ici-bas. D'abord une harpe à la main, puis une épée et un sceptre, puis une lyre sacrée ; poète au printemps de ses années, guerrier et roi au milieu, prophète à la fin, voilà l'homme d'inspiration complet !

Cette poésie des derniers jours, pour en être plus grave, n'en est pas moins céleste : au contraire, elle se purifie et se divinise en remontant au seul être qui mérite d'être éternellement contemplé et chanté, l'Être infini ! C'est encore la sève du cœur de l'homme, formée de larmes, d'amour, de délires, de tristesses ou de voluptés ; mais ce cœur, mûri par les longs soleils de la vie, n'en est pas moins savoureux : il est comme l'arbre d'encens que j'ai vu dans les sables de la Judée, dont la sève en vieillissant devient parfum, et qui passe des jardins, où on le cueillait à l'ombre, sur l'autel, où on le brûle à

la gloire de Jéhovah.

Une naïve et touchante image de ces deux natures de poésie et des deux autres natures de sons que rend l'âme du poète aux différents âges, me revient de loin à la mémoire au moment où j'écris ces lignes.

Quand nous étions enfants, nous nous amusions quelquefois, mes petites sœurs et moi, à un jeu que nous appelions *la musique des anges*. Ce jeu consistait à plier une baguette d'osier en demi-cercle ou en arc à angle très aigu, à en rapprocher les extrémités par un fil semblable à la corde sur laquelle on ajuste la flèche, à nouer ensuite des cheveux

d'inégale grandeur aux deux côtés de l'arc, comme sont disposées les fibres d'une harpe, et à exposer cette petite harpe au vent. Le vent d'été, qui dort et qui respire alternativement d'une haleine folle, faisait frissonner le réseau, et en tirait des sons d'une ténuité presque imperceptible, comme il en tire des feuilles dentelées des sapins. Nous prîtions tour à tour l'oreille, et nous nous imaginions que c'étaient les esprits célestes qui chantaient. Nous nous servions habituellement, pour ce jeu, des longs cheveux fins, jeunes, blonds et soyeux coupés aux tresses pendantes de mes sœurs ; mais un

jour nous voulûmes éprouver si les anges joueraient les mêmes mélodies sur des cordes d'un autre âge, empruntées à un autre front. Une bonne tante de mon père, qui vivait à la maison, et dont les cachots de la Terreur avaient blanchi la belle tête avant l'âge, surveillait nos jeux en travaillant de l'aiguille, à côté de nous, dans le jardin. Elle se prêta à notre enfantillage, et coupa avec ses ciseaux une longue mèche de ses cheveux, qu'elle nous livra. Nous en fîmes aussitôt une seconde harpe, et, la plaçant à côté de la première, nous les écoutâmes toutes deux chanter. Or, soit que les fils fussent mieux

tendus, soit qu'ils fussent d'une nature plus élastique et plus plaintive, soit que le vent soufflât plus doux et plus fort dans l'une des petites harpes que dans l'autre, nous trouvâmes que les esprits de l'air chantaient plus tristement et plus harmonieusement dans les cheveux blancs que dans les cheveux blonds d'enfants ; et, depuis ce jour, nous importunions souvent notre tante pour qu'elle nous laissât dépouiller par nos mains son beau front.

Ces deux harpes dont les cordes rendent des sons différents selon l'âge de leurs fibres, mais aussi mélodieux à travers le réseau blanc

qu'à travers le réseau blond de ces cordes vivantes, ces deux harpes ne sont-elles pas l'image puérile, mais exacte, des deux poésies appropriées aux deux âges de l'homme ? Songe et joie dans la jeunesse ; hymne et piété dans les dernières années ? Un salut et un adieu à l'existence et à la nature, mais un adieu qui est un salut aussi ! un salut plus enthousiaste, plus solennel et plus saint à la vision de Dieu qui se lève tard, mais qui se lève plus visible sur l'horizon du soir de la vie humaine !

Je ne sais pas ce que la Providence me réserve de sort et de jours. Je suis dans le tourbillon au plus fort du

courant du fleuve, dans la poussière des vagues soulevées par le vent, à ce milieu de la traversée où l'on ne voit plus le bord de la vie d'où l'on est parti, où l'on ne voit pas encore le bord où l'on doit aborder, si on aborde ; tout est dans la main de Celui qui dirige les atomes comme les globes dans leur rotation, et qui a compté d'avance les palpitations du cœur du moucheron et de l'homme comme les circonvolutions des soleils. Tout est bien et tout est béni de ce qu'il aura voulu. Mais si, après les sueurs, les labeurs, les agitations et les lassitudes de la journée humaine, la volonté de Dieu me

destinait un long soir, d'inaction, de repos, de sérénité avant la nuit, je sens que je redeviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un poète, un adorateur, un chanteur de sa création. Seulement, au lieu de chanter pour moi-même ou pour les hommes, je chanterai pour lui ; mes hymnes ne contiendraient que le nom éternel et infini, et mes vers, au lieu d'être des retours sur moi-même, des plaintes ou des délires personnels, seraient une note sacrée de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter, du cœur ou de la voix, en naissant, en vivant, en

passant, en mourant, devant son
Créateur.

LAMARTINE.

2 juillet 1849.



Partie 1

DES DESTINEES DE LA POESIE.



L'HOMME N'A RIEN de plus inconnu autour de lui que l'homme même. Les phénomènes de sa pensée, les lois de la civilisation, les phases de ses progrès

ou de ses décadences, sont les mystères qu'il a le moins pénétrés. Il connaît mieux la marche des globes célestes qui roulent à des millions de lieues de la portée de ses faibles sens, qu'il ne connaît les routes terrestres par lesquelles la destinée humaine le conduit à son insu : il sent qu'il gravit vers quelque chose, mais il ne sait où va son esprit, il ne peut dire à quel point précis de son chemin il se trouve. Jeté loin de la vue des rivages sur l'immensité des mers, le pilote peut prendre hauteur et marquer avec le compas la ligne du globe qu'il traverse ou qu'il suit ; l'esprit humain ne le peut pas ; il n'a

rien hors de soi-même à quoi il puisse mesurer sa marche, et toutes les fois qu'il dit : « Je suis ici, je vais là, j'avance, je recule, je m'arrête, » il se trouve qu'il s'est trompé et qu'il a menti à son histoire, histoire qui n'est écrite que bien longtemps après qu'il a passé, qui jalonne ses traces après qu'il les a imprimées sur la terre, mais qui d'avance ne peut lui tracer son chemin. Dieu seul connaît le but et la route, l'homme ne sait rien ; faux prophète, il prophétise à tout hasard, et, quand les choses futures éclosent au rebours de ses prévisions, il n'est plus là pour recevoir le démenti de la destinée, il

est couché dans sa nuit et dans son silence : il dort son sommeil, et d'autres générations écrivent sur sa poussière d'autres rêves aussi vains, aussi fugitifs que les siens ! Religion, politique, philosophie, systèmes, l'homme a prononcé sur tout, il s'est trompé sur tout ; il a cru tout définitif, et tout s'est modifié ; tout immortel, et tout à péri ; tout véritable, et tout a menti ! Mais ne parlons que de poésie.

Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde il n'y avait qu'une voix sur l'irréremédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit

humain. C'était l'époque de l'Empire ; c'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine. Rien ne peut peindre, à ceux qui ne l'ont pas subie, l'orgueilleuse

stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde ; ces hommes avaient le même sentiment de triomphante impuissance dans le cœur et sur les lèvres, quand ils nous disaient : « Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie ; néant que tout cela ! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui prouve, nous ne sentons que ce qui touche ; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. » Et

ils disaient vrai, elle était morte dans leurs âmes, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux. Par un sûr et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu'elle ne ressuscitât dans le monde avec la liberté ; ils en jetaient au vent les moindres racines à mesure qu'il en germait sous leurs pas, dans leurs écoles, dans leurs lycées, dans leurs gymnases, surtout dans leurs noviciats militaires et polytechniques. Tout était organisé contre cette résurrection du sentiment moral et poétique ; c'était une ligne universelle des études mathématiques contre la pensée et la

poésie. Le chiffre seul était permis, honoré, protégé, payé. Comme le chiffre ne raisonne pas, comme c'est un merveilleux instrument passif de tyrannie qui ne demande jamais à quoi on l'emploie, qui n'examine nullement si on le fait servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation, le chef militaire de cette époque ne voulait pas d'autre missionnaire, pas d'autre séide, et ce séide le servait bien. Il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fût foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fût bâillonnée par sa main de plomb. Depuis ce temps,

j'abhorre le chiffre, cette négation de toute pensée, et il m'est resté contre cette puissance des mathématiques exclusive et jalouse le même sentiment, la même horreur qui reste au forçat contre les fers durs et glacés rivés sur ses membres, et dont il croit éprouver encore la froide et meurtrissante impression quand il entend le cliquetis d'une chaîne. Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine. Je respire ; elles sont brisées !

Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d'un œil inquiet, protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'âme, de l'intelligence et de

la poésie, Mme de Staël et M. de Chateaubriand. Mme de Staël, génie mâle dans un corps de femme ; esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant, comme par un instinct magnétique, tout ce qui sentait fermenter en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée ; à elle seule, conspiration vivante, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences

contre cette tyrannie de la médiocrité régnante, que de mettre le poignard dans la main des conjurés, ou de se frapper elle-même pour rendre à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde ! Créature d'élite et d'exception, dont la nature n'a pas donné deux épreuves, réunissant en elle Corinne et Mirabeau ! Tribun sublime, au cœur tendre et expansif de la femme ; femme adorable et miséricordieuse, avec le génie des Gracques et la main du dernier des Catons ! Ne pouvant susciter un généreux élan dans sa patrie, dont on la repoussait comme on éloigne l'étincelle d'un édifice de chaume,

elle se réfugiait dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui seules vivaient alors de vie morale, de poésie et de philosophie, et lançait de là dans le monde ces pages sublimes et palpitantes que le pilon de la police écrasait, que la douane de la pensée déchirait à la frontière, que la tyrannie faisait bafouer par ces grands hommes jurés, mais dont les lambeaux échappés à leurs mains flétrissantes venaient nous consoler de notre avilissement intellectuel, et nous apporter à l'oreille et au cœur ce souffle lointain de morale, de poésie, de liberté, que nous ne pouvions respirer sous la coupe

pneumatique de l'esclavage et de la médiocrité.

M. de Chateaubriand, génie alors plus mélancolique et plus suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres et dont nous retrouvions l'âme en lui ; imagination homérique, jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées de Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus ! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré

dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs mêmes par la pitié, et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur, et rendait de la foi à l'imagination ! Des mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent et moins haut dans ses pages toutes poétiques ; ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, les

chantant à l'oreille des proscripteurs, sur les bords mêmes des fleuves de la patrie ; mais son âme, grande et généreuse, donnait aux chants du poète quelque chose de l'accent du citoyen. Il remuait toutes les fibres généreuses de la poitrine, il ennoblissait la pensée, il ressuscitait l'âme ; c'était assez pour tourmenter le sommeil des geôliers de notre intelligence. Par je ne sais quel instinct de leur nature, ils pressentaient un vengeur dans cet homme qui les charmait malgré eux. Ils savaient que tous les nobles sentiments se touchent et s'engendrent, et que, dans des cœurs

où vibre le sentiment religieux et les pensées mâles et indépendantes, leur tyrannie aurait à trouver des juges, et la liberté des complices.

Depuis ces jours, j'ai aimé ces deux génies précurseurs qui m'apparurent, qui me consolèrent à mon entrée dans la vie, Staël et Chateaubriand ; ces deux noms remplissent bien du vide, éclairent bien de l'ombre ! Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur, contre le dessèchement et l'abaissement du siècle ; ils furent l'aliment de nos toits solitaires, le pain caché de nos âmes refoulées ;

ils prirent sur nous comme un droit de famille, ils furent de notre sang, nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est ou ce qu'il sera.

En ce temps-là, je vivais seul, le cœur débordant de sentiments comprimés, de poésie trompée, tantôt à Paris, noyé dans cette foule où l'on ne coudoyait que des courtisans ou des soldats ; tantôt à Rome, où l'on n'entendait d'autre bruit que celui des pierres qui tombaient une à une dans le désert de ses rues abandonnées ; tantôt à Naples, où le ciel tiède, la mer bleue, la terre embaumée, m'enivraient sans

m'assoupir, et où une voix intérieure me disait toujours qu'il y avait quelque chose de plus vivant, de plus noble, de plus délicieux pour l'âme que cette vie engourdie des sens et que cette voluptueuse mollesse de sa musique et de ses amours. Plus souvent je rentrais à la campagne, pour passer la mélancolique automne dans la maison solitaire de mon père et de ma mère, dans la paix, dans le silence, dans la sainteté domestique des douces impressions du foyer ; le jour, courant les forêts ; le soir, lisant ce que je trouvais sur les vieux rayons de ces bibliothèques de famille.

Job, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Rousseau, et surtout Ossian et *Paul et Virginie*, ces livres amis me parlaient dans la solitude la langue de mon cœur, une langue d'harmonie, d'images, de passion ; je vivais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, ne les changeant que quand je les avais pour ainsi dire épuisés. Tant que je vivrai, je me souviendrai de certaines heures de l'été que je passais couché sur l'herbe dans une clairière des bois, à l'ombre d'un vieux tronc de pommier sauvage, en lisant la *Jérusalem délivrée*, et de tant de soirées d'automne ou d'hiver passées à errer sur les collines, déjà

couvertes de brouillards et de givre, avec Ossian ou *Werther* pour compagnon : tantôt soulevé par l'enthousiasme intérieur qui me dévorait, courant sur les bruyères comme porté par un esprit qui empêchait mes pieds de toucher le sol ; tantôt assis sur une roche grisâtre, le front dans mes mains, écoutant, avec un sentiment qui n'a pas de nom, le souffle aigu et plaintif des bises d'hiver, ou le roulis des lourds nuages qui se brisaient sur les angles de la montagne, ou la voix aérienne de l'alouette, que le vent emportait toute chantante dans son tourbillon, comme ma pensée, plus

forte que moi, emportait mon âme. Ces impressions étaient-elles joie ou tristesse, douleur ou souffrance ? Je ne pourrais le dire ; elles participaient de tous les sentiments à la fois. C'était de l'amour et de la religion, des pressentiments de la vie future délicieux et tristes comme elle, des extases et des découragements, des horizons de lumière et des abîmes de ténèbres, de la joie et des larmes, de l'avenir et du désespoir ! C'était la nature parlant par ses mille voix au cœur encore vierge de l'homme ; mais enfin c'était de la poésie. Cette poésie, j'essayais quelquefois de l'exprimer dans des

vers ; mais ces vers, je n'avais personne à qui les faire entendre ; je me les lisais quelques jours à moi-même ; je trouvais, avec étonnement, avec douleur, qu'ils ne ressemblaient pas à tous ceux que je lisais dans les recueils ou dans les volumes du jour. Je me disais : « On ne voudra pas les lire ; ils paraîtront étranges, bizarres, insensés ; » et je les brûlais à peine écrits. J'ai anéanti ainsi des volumes de cette première et vague poésie du cœur, et j'ai bien fait ; car, à cette époque, ils seraient éclos dans le ridicule, et morts dans le mépris de tout ce qu'on appelait la littérature. Ce que j'ai écrit depuis ne

valait pas mieux ; mais le temps avait changé, la poésie était revenue en France avec la liberté, avec la pensée, avec la vie morale que nous rendit la Restauration. Il semble que le retour des Bourbons et de la liberté en France donna une inspiration nouvelle, une autre âme à la littérature opprimée ou endormie de ce temps, et nous vîmes surgir alors une foule de ces noms célèbres dans la poésie ou dans la philosophie qui peuplent encore nos académies, et qui forment le chaînon brillant de la transition des deux époques. Qui m'aurait dit alors que, quinze ans plus tard, la poésie inonderait l'âme

de toute la jeunesse française ; qu'une foule de talents, d'un ordre divers et nouveau, auraient surgi de cette terre morte et froide ; que la presse, multipliée à l'infini, ne suffirait pas à répandre les idées ferventes d'une armée de jeunes écrivains ; que les drames se heurteraient à la porte de tous les théâtres ; que l'âme lyrique et religieuse d'une génération de bardes chrétiens inventerait une nouvelle langue pour révéler des enthousiasmes inconnus ; que la liberté, la foi, la philosophie, la politique, les doctrines les plus antiques comme les plus neuves,

lutteraient, à la face du soleil, de génie, de gloire, de talents et d'ardeur, et qu'une vaste et sublime mêlée des intelligences couvrirait la France et le monde du plus beau comme du plus hardi mouvement intellectuel qu'aucun de nos siècles eût encore vu ? Qui m'eût dit cela alors, je ne l'aurai pas cru ; et cependant cela est. La poésie n'était donc pas morte dans les âmes, comme on le disait dans ces années de scepticisme et d'algèbre ; et, puisqu'elle n'est pas morte à cette époque, elle ne meurt jamais.

Tant que l'homme ne mourra pas lui-même, la plus belle faculté de

l'homme peut-elle mourir ? Qu'est-ce, en effet, que la poésie ? Comme tout ce qui est divin en nous, cela ne peut se définir par un mot ni par mille. C'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée, de ce que la nature visible a de plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons ! C'est à la fois sentiment et sensation, esprit et matière ; et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination, et musique pour

l'oreille ! Voilà pourquoi cette langue, quand elle est bien parlée, foudroie l'homme comme la foudre et l'anéantit de conviction intérieure et d'évidence irréfléchie, ou l'enchanté comme un philtre, et le berce immobile et charmé, comme un enfant dans son berceau, aux refrains sympathiques de la voix d'une mère ! Voilà pourquoi aussi l'homme ne peut ni produire ni supporter beaucoup de poésie ; c'est que le saisissant tout entier par l'âme et par les sens, et exaltant à la fois sa double faculté, la pensée par la pensée, les sens par les sensations, elle l'épuise, elle l'accable bientôt,

comme toute jouissance trop complète, d'une voluptueuse fatigue, et lui fait rendre en peu de vers, en peu d'instant, tout ce qu'il y a de vie intérieure et de force de sentiment dans sa double organisation. La prose ne s'adresse qu'à l'idée ; le vers parle à l'idée et à la sensation tout à la fois. Cette langue, toute mystérieuse, tout instinctive qu'elle soit, ou plutôt par cela même qu'elle est instinctive et mystérieuse, cette langue ne mourra jamais ! Elle n'est point, comme on n'a cessé de le dire, malgré les démentis successifs de toutes les époques, elle n'est pas seulement la langue de l'enfance des

peuples, le balbutiement de l'intelligence humaine ; elle est la langue de tous les âges de l'humanité, naïve et simple au berceau des nations ; conteuse et merveilleuse comme la nourrice au chevet de l'enfant ; amoureuse et pastorale chez les peuples jeunes et pasteurs ; guerrière et épiques chez les hordes guerrières et conquérantes ; mystique, lyrique, prophétique ou sentencieuse dans les théocraties de l'Egypte ou de la Judée ; grave, philosophique et corruptrice dans les civilisations avancées de Rome, de Florence ou de Louis XIV ; échevelée et hurlante aux

époques de convulsions et de ruines, comme en 93 ; neuve, mélancolique, incertaine, timide et audacieuse tout à la fois aux jours de renaissance et de reconstruction sociale, comme aujourd'hui ! plus tard, à la vieillesse de peuples, triste, sombre, gémissante et découragée comme eux, et respirant à la fois dans ses strophes les pressentiments lugubres, les rêves fantastiques des dernières catastrophes du monde, et les fermes et divines espérances d'une résurrection de l'humanité sous une autre forme : voilà la poésie. C'est l'homme même, c'est l'instinct de toutes ses époques, c'est

l'écho intérieur de toutes ses impressions humaines, c'est la voix de l'humanité pensant et sentant, résumée et modulée par certains hommes plus hommes que le vulgaire, *mens divinius*, et qui plane sur ce bruit tumultueux et confus des générations et dure après elles, et qui rend témoignage à la postérité de leurs gémissements ou de leurs joies, de leurs faits ou de leurs idées. Cette voix ne s'éteindra jamais dans le monde ; car ce n'est pas l'homme qui l'a inventée. C'est Dieu même qui la lui a donnée, et c'est le premier cri qui est remonté à lui de l'humanité ! Ce sera aussi le dernier cri que le

Créateur entendra s'élever de son œuvre quand il la brisera. Sortie de lui, elle remontera à lui.

Un jour, j'avais planté ma tente dans un champ rocailleux, où croissaient quelques troncs d'oliviers nouveaux et rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé, qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poète-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupoles bleues et par

les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah ; la ville de Jérusalem, que la peste ravageait alors, était tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorées, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite ; aucun bruit ne montait de son enceinte muette et morne comme la couche d'un agonisant ; ses larges portes étaient ouvertes et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le

manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées. Rien ne venait, rien ne sortait ; le vent du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins, et faisait un moment l'illusion d'une caravane ; mais quand la bouffée de vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les trois palmiers de la maison de Caïphe, la poussière retombait, le désert apparaissait de nouveau, et le pas d'aucun chameau, d'aucun mulet, ne retentissait sur les pavés de la route. Seulement, de quart d'heure en quart d'heure, les

deux battants ferrés de toutes les portes de Jérusalem s'ouvraient, et nous voyions passer les morts que la peste venait d'achever, et que deux esclaves nus portaient sur un brancard aux tombes répandues tout autour de nous. Quelquefois un long cortège de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs, accompagnaient le mort et défilaient en chantant entre les troncs d'oliviers, puis rentraient à pas lents et silencieux dans la ville ; plus souvent les morts étaient seuls, et, quand les deux esclaves avaient creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline, et couché le

pestiféré dans son dernier lit, ils s'asseyaient sur le tertre même qu'ils venaient d'élever, se partageaient les vêtements du mort, et, allumant leurs longues pipes, ils fumaient en silence et regardaient la fumée de leurs chibouks monter en légères colonnes bleues, et se perdre gracieusement dans l'air limpide, vif et transparent, de ces journées d'automne. A mes pieds, la vallée de Josaphat s'étendait comme un vaste sépulcre ; le Cédron tari la sillonnait d'une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans

sculptés, monument banal des Osmanlis ; un peu sur la droite, la colline des Oliviers s'affaissait, et laissait, entre les chaînes éparses des cônes volcaniques des montagnes nues de Jéricho et de Saint-Saba, l'horizon s'étendre et se prolonger comme une avenue lumineuse entre des cimes de cyprès inégaux ; le regard s'y jetait de lui-même, attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait au pied des degrés de ces montagnes, et, derrière, la chaîne bleue des montagnes de l'Arabie Pétrée bornait l'horizon. Mais borner n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes

comme le cristal, et l'on voyait ou l'on croyait voir au delà un horizon vague et indéfini s'étendre encore, et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

C'était l'heure de midi, l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière à toutes les heures ; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix machinale et sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge dans le sac de poil de chèvre à mes chevaux

attachés çà et là autour de ma tente ; les pieds enchaînés à des anneaux de fer, ces beaux et doux animaux étaient immobiles, leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparsée, leur poil gris luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb. Les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers ; ils avaient étendu sur la terre leur natte de Damas, et ils fumaient en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar, Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois pasteur, guerrier et poète, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales ; épique

comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon. Ses vers, qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé^[1], retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes saïs ; et, quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionnables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres ; ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles, et, inclinant la tête, ils s'écriaient tour à tour : *Allah ! Allah ! Allah !*

A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monuments de pierre blanche dont toutes les collines autour de Jérusalem sont parsemées ; elle paraissait à peine avoir dix-huit à vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon ; mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la

beauté sévère et mâle des statues grecques. Ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent ; ses cheveux, détachés de sa tête, tombaient autour d'elle et balayaient littéralement le sol ; sa poitrine était entièrement découverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie, et, quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau

sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore, dans l'admirable épopée de M. de Chateaubriand. Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour ; un beau tapis de Damas était étendu sous ses genoux ; sur le tapis il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figes et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou creusé dans la terre, et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter. Elle se penchait

de moment en moment vers cette étroite ouverture ; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille comme si elle eût entendu la réponse, puis elle se remettait à chanter en pleurant encore ! J'essayais de comprendre les paroles qu'elle murmurait ainsi et qui venaient jusqu'à moi ; mais mon drogman arabe ne put les saisir ou les rendre. Combien je les regrette ! que de secrets de l'amour et de la douleur ! que de soupirs animés de toute la vie de deux âmes arrachées l'une à l'autre, ces paroles confuses et noyées de larmes devaient contenir ! Oh ! si quelque chose

pouvait jamais réveiller un mort, c'étaient de telles paroles murmurées par une pareille bouche !

A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenue par deux roseaux fichés en terre pour servir de parasol, ses deux petits enfants jouaient avec trois esclaves noirs d'Abyssinie, accroupies, comme leur maîtresse, sur le sable que recouvrait un tapis. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses, comme trois statues tirées d'un seul bloc. L'une

avait un genou en terre et tenait sur l'autre genou un des enfants, qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère ; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes, comme la Madeleine de Canova, sur son tablier de toile bleue ; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et se balançant à droite et à gauche ; berçait contre son sein à peine dessiné le plus petit des enfants, qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer ; et les trois esclaves noires, après avoir répondu

par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfants.

C'était un dimanche : à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s'élevaient, après trois mille ans, rapportés, par des voix étrangères et dans une langue nouvelle, sur ces collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les

terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de Terre sainte aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rythmes divers !

Et moi j'étais là aussi, pour chanter toutes ces choses, pour étudier les siècles à leur berceau, pour remonter jusqu'à sa source le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion, pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir d'une

sagesse plus réelle, et d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de l'époque avancée où nous vivons !

Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toute poésie : les trois esclaves noires, berçant les enfants avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instinctive de l'enfance des nations ; la jeune veuve turque pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du

cœur ; les soldats et les *moukres* arabes récitant des fragments belliqueux, amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérants ; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse ; et moi méditant sous ma tente, et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de méditation, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont

elle amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé ; mais dans l'avenir que sera-t-elle ?

Un autre jour, deux mois plus tard, j'avais traversé les sommets du Sannim, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban, couronné de son diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis. A la fin d'une journée de route pénible et longue, à l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, dorées par le soleil couchant, se

détachaient de l'ombre des montagnes et répercutaient les rayons du soir. Nos guides nous les montraient du doigt, et criaient : « Balbek ! Balbek ! » C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek, qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu, pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avançons lentement au pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales qui semblaient s'étendre, grandir, s'allonger, à mesure que nous en approchions ; un profond silence

régnait dans toute notre caravane ; chacun aurait craint de perdre une impression de cette scène, en communiquant celle qu'il venait d'avoir ; les Arabes même se taisaient, et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin, nous touchâmes aux premiers blocs de marbre, aux premiers tronçons de colonnes, que les tremblements de terre ont secoué jusqu'à plus d'un mille des monuments mêmes, comme les feuilles sèches jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan. Les profondes et larges carrières qui

déchirent, comme des gorges de vallées, mes flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux ; ces vastes bassins de pierre, dont les parois gardent encore les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres entièrement taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras de générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces *moellons* de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre

pieds de largeur, et seize pieds d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et, grimpant sur cette pierre en s'accrochant aux entailures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages ; mais le piédestal écrasait par sa masse l'homme de nos jours ; l'homme disparaissait devant son œuvre. Il faudrait la force réunie de dix mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes des temples de Balbek en montrent de plus

colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases !

Nous suivîmes notre route entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et aux abords duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monuments d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin nous

la découvrîmes tout entière, et toute la caravane s'arrêta comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourrait décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'âme ; sous nos pas, dans le lit des torrents, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs immenses de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros, tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux, membres épars, et qui semblent palpitants, des

statues tombées la face contre terre, tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé en mille fragments, et ruisselant de toutes parts comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire ! A peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre ; et le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas sur l'acanthé polie des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme : l'eau seule de la rivière de Balbek se faisant jour parmi ces lits de fragments, et lavant de son écume murmurante les brisures de ces

marbres qui font obstacle à son cours.

Au delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plateforme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de main d'homme, en pierres de taille dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur sur vingt à vingt-deux d'élévation, mais la plupart de quinze à trente ; cette colline de granit taillé se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et ses revêtements incommensurables, où trois morceaux de granit forment

cent quatre-vingts pieds de développement et près de quatre mille pieds de surface, avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines, où l'eau de la rivière s'engouffrait en bondissant, où le vent jetait avec l'eau des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rosé, en couleur d'or. Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient intacts, et sortis d'hier des mains de l'ouvrier ; d'autres ne présentaient

plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés, et des frontons démantelés ; l'œil se perdait dans les avenues étincelantes de colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les sept colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrê tâmes que

quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance ; et, sûrs enfin de posséder pour le lendemain ce spectacle que les rêves même ne pourraient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait ; il fallait trouver un asile, ou sous la tente, ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris, et, traversant quelques champs de gazon brouté par les chèvres et les

chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait, à quelques cent pas de nous, d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par des pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de débris de marbre et de porphyre mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de

pierre s'élevait d'un ou deux pieds au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette mesure, et une petite cloche, semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites, y tremblait aux bouffées de vent. C'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek, qui surveille dans ce désert un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes de la communion grecque, perdues au milieu de ces déserts et de la tribu féroce des Arabes indépendants de Békaa. Jusque-là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals, qui couraient entre les colonnes du

grand temple, et les petites hirondelles au collier de soie rose, qui bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur sa porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard, aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout à fait semblable à l'idée du prêtre dans le poëme ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité, dans cette

scène solennelle de ruines et de méditation. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure, pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïques et de vases antiques, et, nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses sans meubles et sans portes, il se retira, et nous laissa, suivant la coutume orientale ; maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, les chevilles de fer pour y attacher par des anneaux les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilau et cuire les

gallettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monuments qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous comme des statues sur leur piédestal ; le soleil les frappait d'un dernier rayon, qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire ; les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mouvantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu sur l'Acropolis les éclatantes lueurs du marbre et du travertin.

Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdait qu'à l'horizon ; on eût dit des vagues de pierre brisées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit, qui tombait des hauteurs déjà grises d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques moments assis, silencieux et pensifs, devant ce spectacle sans parole, et nous rentrâmes à pas lents dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragments de corniches et de chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait, mais la lune se levait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et, passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches et les dentelures d'une fenêtre en arabesques qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rejaillissait sur toutes les pierres. Le

silence et la rêverie nous gagnèrent ; ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité ; ce qui se remuait dans nos esprits et dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas ! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentiments individuels, Dieu seul le sait ; et nos langues n'essayaient pas de le dire ; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées mêmes : nous nous

taisions. Tout à coup, comme une plainte douce et amoureuse, comme un murmure grave et accentué par la passion, sortit des ruines derrière ce grand mur percé d'ogives arabesques, et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même ; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur, un chant monotone, mélancolique et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir que l'évêque arabe faisait, avec son

petit troupeau, dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceau de ruines entassées récemment par une tribu d'Arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'âme, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accents

de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que le dernier soupir de ces voix pieuses se fût assoupi dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

« Voilà, disions-nous en nous levant, ce que sera sans doute la poésie des derniers âges : soupir et prière sur les tombeaux, aspiration plaintive vers un monde qui ne connaîtra ni mort ni ruines. »

Mais j'en vis une bien plus frappante image quelques mois après dans un voyage au Liban : je demande encore la permission de la peindre.

Je redescendais les dernières sommités de ces alpes ; j'étais l'hôte du cheik d'Eden, village arabe maronite suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Ce noble et respectable vieillard était venu me chercher avec ses fils et quelques-uns de ses serviteurs jusqu'aux environs de Tripoli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Eden avec la dignité, la grâce de cœur et l'élégance de manières que l'on pourrait imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le

large foyer ; les moutons, les chevreaux, les cerfs étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le cheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon ; arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban, et que l'on vient vénérer depuis des siècles,

comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici ; mais, au retour de cette journée mémorable pour un voyageur, nous nous égarâmes dans les sinuosités de rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelques mille pieds de profondeur, qui cernent la Vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires, que les chevreuils même de la montagne n'auraient pu y trouver un

sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre et de se pencher sur l'abîme pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait, nous avions marché bien des heures, et il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu et regagner Eden. Nous descendîmes de cheval, et nous confiâmes à un de nos guides, qui connaissait non loin de là un escalier de roc vif, taillé jadis par les moines maronites, habitants immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin, par ces marches glissantes, sur

une plate-forme détachée du roc, et qui dominait tout cet horizon.

La vallée s'abaissait d'abord par des pentes larges et douces du pied des neiges, et des cèdres qui formaient une tache noire sur ces neiges ; là elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes, et une multitude de filets d'eau écumante, sortis çà et là du pied des neiges fondantes, sillonnaient ces pentes gazonnées, et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s'enfonçait tout à coup à quatre ou cinq cents

pieds de profondeur, et le torrent se précipitait avec elle, et, s'étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme un voile limpide et transparent, tantôt s'en détachait en voûtes élancées, et, tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit arrachés du sommet, s'y brisait en lambeaux flottants, et retentissait comme un tonnerre éternel. Le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous en emportant comme de légers brouillards la fumée de l'eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée, ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En se

prolongeant vers le nord, la Vallée des Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage ; puis, à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le

ciel : c'était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban. Ce golfe était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l'air nous le montrait à nos pieds, et nous distinguions même deux navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord, que nous n'arrêtâmes nos regards sur aucun détail de la vallée ; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre œil put percer à travers la vapeur flottante du soir

et des eaux, une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

A chaque détour du torrent où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait en pierres d'un brun sanguin sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès. Autour des couvents, de petits champs, conquis sur le roc ou sur le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne, et çà et là on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir, qui rentraient

du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs bœufs entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prières et de travail étaient suspendues avec leurs chapelles et leurs ermitages sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes ; un certain nombre étaient creusées comme des grottes de bêtes fauves dans le rocher même. On n'apercevait que la porte, surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même

du roc, où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil, partout où le pied de l'homme pouvait atteindre. Sur certains rebords des précipices, l'œil ne pouvait apercevoir aucun accès ; mais là même un couvent, une croix, une solitude, un oratoire, un ermitage et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches ou les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvents était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies ou sur des roseaux les feuilles

blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites. Chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite ; chaque source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre. Partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices s'abîmer pour ainsi dire sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles, ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les

figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir, les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé, celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert : toutes ces cloches se répondaient des deux bords de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en murmures confus et répercutés, mêlés avec le

mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chutes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence, et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave, remplit la vallée : c'était le chant des psaumes, qui, s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule des rochers, se mêlait, se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule et vaste plainte mélodieuse de la vallée tout entière, qui venait de prendre une âme et une voix ; puis un

nuage d'encens monta de chaque toit, sortit de chaque grotte, et parfuma cet air que les anges auraient pu respirer. Nous restâmes muets et enchantés comme ces esprits célestes, quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes ; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentiments du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici-bas qu'une

adoration et un hymne !

Mais nous ne sommes pas à ces temps : le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre ; la poésie aura d'ici là de nouvelles, de hautes destinées à remplir.

Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot ; elle n'a plus assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression, pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique ; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser,

intéresser par les longs récits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité. Elle ne sera plus dramatique, parce que la scène de la vie réelle a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre ; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger ; parce que la société est devenue critique, de naïve qu'elle était. Il n'y a plus de bonne foi dans ses plaisirs. Le drame va tomber au peuple ; il était du peuple et pour le

peuple, il y retourne ; il n'y a plus que la classe populaire qui porte son cœur au théâtre. Or, le drame populaire, destiné aux classes illettrées, n'aura pas de longtemps une expression assez noble, assez élégante, assez élevée pour attirer la classe lettrée ; la classe lettrée abandonnera donc le drame ; et quand le drame populaire aura élevé son parterre jusqu'à la hauteur de la langue d'élite, cet auditoire le quittera encore, et il lui faudra sans cesse redescendre pour être senti. Des hommes de génie tentent, en ce moment même, de faire violence à cette destinée du drame. Je fais des

vœux pour leur triomphe ; et, dans tous les cas, il restera de glorieux monuments de leur lutte. C'est une question d'aristocratie et de démocratie ; le drame est l'image la plus fidèle de la civilisation.

La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps ; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale, comme les époques que le genre humain va traverser ; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave ; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus

hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image. Les signes avant-coureurs de cette transformation de la poésie sont visibles depuis plus d'un siècle ; ils se multiplient de nos jours. La poésie s'est dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, elle n'a presque plus de forme qu'elle-même. A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise. Elle ne veut plus de mannequin, elle n'invente plus de machine ; car la première chose que fait maintenant l'esprit du lecteur,

c'est de dépouiller le mannequin, c'est de démonter la machine et de chercher la poésie seule dans l'œuvre poétique, et de chercher aussi l'âme du poète sous sa poésie. Mais sera-t-elle morte pour être plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne le fut jamais ? Non sans doute ; elle aura plus de vie, plus d'intensité, plus d'action qu'elle n'en eut encore ! et j'en appelle à ce siècle naissant qui déborde de tout ce qui est la poésie même, amour, religion, liberté, et je me demande s'il y eut jamais dans les époques littéraires un moment aussi remarquable en talents éclos et en promesses qui écloront à leur tour.

Je le sais mieux que personne, car j'ai souvent été le confident inconnu de ces mille voix mystérieuses qui chantent dans le monde ou dans la solitude, et qui n'ont pas encore d'écho dans leur renommée. Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées, et prophétisent la décadence de l'humanité. Je ne vois aucun signe de décadence dans l'intelligence humaine, aucun symptôme de lassitude ni de

vieillesse ; je vois des institutions vieilles qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donnée à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. Dans cette œuvre, la poésie a sa place, quoique Platon voulût l'en bannir. C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au

cœur le courage de les atteindre.

A côté de cette destinée philosophique, rationnelle, politique, sociale, de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir : elle doit suivre la pente des institutions et de la presse ; elle doit se faire peuple, et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante, qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées, nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur la terre

que celle de la raison universelle, qui aura multiplié sa force par la force de tous. Sublime et incalculable association de toutes les pensées, dont les résultats ne peuvent être appréciés que par Celui qui a permis à l'homme de la concevoir et de la réaliser ! La poésie de nos jours a déjà tenté cette forme, et des talents d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple ; la poésie s'est faite chanson, pour courir sur l'aile du refrain dans les camps ou dans les chaumières ; elle y a porté quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentiments de morale

sociale ; mais cependant, il faut le déplorer, elle n'a guère popularisé que des passions, des haines ou des envies. C'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentiments exaltés de religion et d'enthousiasme, que ces génies populaires doivent consacrer leur puissance à l'avenir. Cette poésie est à créer ; l'époque la demande, le peuple en a soif ; il est plus poète par l'âme que nous, car il est plus près de la nature : mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui ; c'est à nous de lui en servir, et de lui expliquer, par ses sentiments rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de

bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété enthousiaste dans son cœur. Toutes les époques primitives de l'humanité ont eu leur poésie ou leur spiritualisme chanté : la civilisation avancée serait-elle la seule époque qui fit taire cette voix intime et consolante de l'humanité ? Non sans doute ; rien ne meurt dans l'ordre éternel des choses, tout se transforme : la poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges.

Il y a un morceau de poésie nationale dans la Calabre, que j'ai entendu chanter souvent aux femmes d'Amalfi en revenant de la fontaine.

Je l'ai traduit autrefois en vers, et ces vers me semblent s'appliquer si bien au sujet que je traite, que je ne puis me refuser à les insérer ici. C'est une femme qui parle :

Quand, assise à douze ans à l'angle du verger,

Sous les citrons en fleur ou les amandiers roses,

Le souffle du printemps sortait de toutes choses,

Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,

Une voix me parlait, si douce, au fond de l'âme,

Qu'un frisson de plaisir en courait
sur ma peau.

Ce n'était pas le vent, la cloche, le
pipeau,

Ce n'était nulle voix d'enfant,
d'homme ou de femme ;

C'était vous, c'était vous, ô mon
Ange gardien,

C'était vous dont le cœur déjà
parlait au mien !

Quand, plus tard, mon fiancé venait
de me quitter,

Après des soirs d'amour au pied du
sycomore,

Quand son dernier baiser retentissait

encore

Au cœur qui sous sa main venait de palpiter,

La même voix tintait longtemps dans mes oreilles,

Et sortant de mon cœur m'entretenait tout bas.

Ce n'était pas sa voix, ni le bruit de ses pas,

Ni l'écho des amants qui chantaient sous les treilles ;

C'était vous, c'était vous, ô mon Ange gardien,

C'était vous dont le cœur parlait encore au mien !

Quand, jeune et déjà mère, autour de
mon foyer

J'assemblais tous les biens que le
ciel nous prodigue,

Qu'à ma porte un figuier laissait
tomber sa figue

Aux mains de mes garçons qui le
faisaient ployer,

Une voix s'élevait de mon sein tendre
et vague.

Ce n'était pas le chant du coq ou de
l'oiseau,

Ni des souffles d'enfants dormant
dans leur berceau,

Ni la voix des pêcheurs qui
chantaient sur la vague ;

C'était vous, c'était vous, ô mon
Ange gardien,

C'était vous dont le cœur chantait
avec le mien !

Maintenant je suis seule, et vieille à
cheveux blancs ;

Et le long des buissons abrités de la
bise,

Chauffant ma main ridée au foyer
que j'attise,

Je garde les chevreaux et les petits
enfants :

Cependant dans mon sein la voix

intérieure

M'entretient, me console et me chante toujours.

Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours,

Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure ;

Mais c'est vous, oui, c'est vous, ô mon Ange gardien,

Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien !

Ce que ces femmes de Calabre disaient ainsi de leur ange gardien, l'humanité peut le dire de la poésie. C'est aussi cette voix intérieure qui

lui parle à tous les âges, qui aime, chante, prie ou pleure avec elle à toutes les phases de son pèlerinage séculaire ici-bas.

Maintenant, puisque ceci est une préface, il faudrait parler du livre et de moi : eh bien, je le ferai avec une sincérité entière. Le livre n'est point un livre ; ce sont des feuilles détachées et tombées presque au hasard sur la route inégale de ma vie, et recueillies par la bienveillance des âmes tendres, pensives et religieuses. C'est le symbole vague et confus de mes sentiments et de mes idées, à mesure que les vicissitudes de l'existence et le spectacle de la nature

et de la société les faisaient surgir dans mon cœur ou les jetaient dans ma pensée : ces sentiments et ces idées ont varié avec ma vie même, tantôt sereines et heureuses comme le matin du cœur, tantôt ardentes et profondes comme les passions de trente ans, tantôt désespérées comme la mort et sceptiques comme le silence du sépulcre, quelquefois rêveuses comme l'espérance, pieuses comme la foi, enflammées comme cet amour divin qui est l'âme cachée de toute la nature. Mais quelle qu'ait été, quelle que puisse être encore la diversité de ces impressions jetées par la nature dans mon âme, et par

mon âme dans mes vers, le fond en fut toujours un profond instinct de la Divinité dans toutes choses ; une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu dans la création matérielle et dans l'humanité pensante ; une conviction ferme et inébranlable que Dieu était le dernier mot de tout, et que les philosophies, les religions, les poésies n'étaient que des manifestations plus ou moins complètes de nos rapports avec l'Etre infini, des échelons plus ou moins sublimes pour nous rapprocher successivement de *Celui qui est !* Les religions sont la poésie

de l'âme.

Ces poésies, auxquelles la soif ardente de cette époque a prêté souvent un prix, une saveur qu'elles n'avaient pas en elles-mêmes, sont bien loin de répondre à mes désirs et d'exprimer ce que j'ai senti ; elles sont très imparfaites, très négligées, très incomplètes, et je ne pense pas qu'elles vivent bien longtemps dans la mémoire de ceux dont la poésie est la langue. Je ne me repens pas cependant de les avoir publiées ; elles ont été une note au moins de ce grand et magnifique concert d'intelligence que la terre exhale de siècle en siècle vers son auteur, que

le souffle du temps laisse flotter harmonieusement quelques jours sur l'humanité, et qu'il emporte ensuite où vont plus ou moins vite toutes les choses mortelles. Elles auront été le soupir modulé de mon âme en traversant cette vallée d'exil et de larmes, ma prière chantée au grand Etre, et aussi quelquefois l'hymne de mon enthousiasme, de mon amitié ou de mon amour pour ce que j'ai vu, connu, admiré ou aimé de bon et de beau parmi les hommes ; un souvenir à toutes les vies dont j'ai vécu et que j'ai perdues !

La pensée politique et sociale qui travaille le monde intellectuel, et qui

m'a toujours fortement travaillé moi-même, m'arrache pour deux ou trois ans tout au plus aux pensées poétiques et philosophiques, que j'estime à bien plus haut prix que la politique. La poésie, c'est l'idée ; la politique, c'est le fait : autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique. Mais l'homme ne vit pas seulement d'idéal ; il faut que cet idéal s'incarne et se résume pour lui dans les institutions sociales ; il y a des époques où ces institutions, qui représentent la pensée de l'humanité, sont organisées et vivantes : la société marche alors toute seule, et

la pensée peut s'en séparer, et de son côté vivre seule dans des régions de son choix ; il y en a d'autres où les institutions usées par les siècles tombent en ruine de toutes parts, et où chacun doit apporter sa pierre et son ciment pour reconstruire un abri à l'humanité. Ma conviction est que nous sommes à une de ces grandes époques de reconstruction, de rénovation sociale ; il ne s'agit pas seulement de savoir si le pouvoir passera de telles mains royales dans telles mains populaires ; si ce sera la noblesse, le sacerdoce ou la bourgeoisie qui prendront les rênes des gouvernements nouveaux ; si

nous nous appellerons empires ou républiques : il s'agit de plus ; il s'agit de décider si l'idée de morale, de religion, de charité évangélique, sera substituée à l'idée d'égoïsme dans la politique ; si Dieu, dans son acception la plus pratique, descendra enfin dans nos lois ; si tous les hommes consentiront à voir enfin dans tous les autres hommes des frères, ou continueront à y voir des ennemis ou des esclaves. L'idée est mûre, les temps sont décisifs ; un petit nombre d'intelligences appartenant au hasard à toutes les diverses dénominations d'opinions politiques portent l'idée féconde

dans leurs têtes et dans leurs cœurs ; je suis du nombre de ceux qui veulent sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de réaliser cet idéal qui n'a pas en vain travaillé toutes les têtes au-dessus du niveau de l'humanité, depuis la tête incommensurable du Christ jusqu'à celle de Fénelon. Les ignorances, les timidités des gouvernements, nous servent et nous font place ; elles dégoûtent successivement dans tous les partis les hommes qui ont de la portée dans le regard et de la générosité dans le cœur : ces hommes, désenchantés tour à tour de ces symboles menteurs qui ne les

représentent plus, vont se grouper autour de l'idée seule ; et la force des hommes viendra à eux s'ils comprennent la force de Dieu, et s'ils sont dignes qu'elle repose sur eux par leur désintéressement et par leur foi dans l'avenir. C'est pour apporter une conviction, une parole de plus à ce groupe politique, que je renonce momentanément à la solitude, seul asile qui reste à ma pensée souffrante. Dès qu'il sera formé, dès qu'il aura une place dans la presse et dans les institutions, je rentrerai dans la vie poétique. Un monde de poésie roule dans ma tête ; je ne désire rien, je n'attends rien de la vie

que des peines et des pertes de plus. Je me coucherais dès aujourd'hui avec plaisir dans le lit de mon sépulcre ; mais j'ai toujours demandé à Dieu de ne pas mourir sans avoir révélé à lui, au monde, à moi-même, une création de cette poésie qui a été ma seconde vie ici-bas ; de laisser après moi un monument quelconque de ma pensée : ce monument est un poème ; je l'ai construit et brisé cent fois dans ma tête, et les vers que j'ai publiés ne sont que des ébauches mutilées, des fragments brisés de ce poème de mon âme. Serai-je plus heureux maintenant que je touche à

la maturité de la vie ? Ne laisserai-je ma pensée poétique que par fragments et par ébauches, ou lui donnerai-je enfin la forme, la masse et la vie dans un tout qui la coordonne et la résume, dans une œuvre qui se tienne debout et qui vive quelques années après moi ? Dieu seul le sait ; et, qu'il me l'accorde ou non, je ne l'en bénirai pas moins. Lui seul sait à quelle destinée il appelle ses créatures, et, pénible ou douce, éclatante ou obscure, cette destinée est toujours parfaite, si elle est acceptée avec résignation et en inclinant la tête !

Maintenant il ne me reste plus qu'à

remercier toutes les âmes tendres et pieuses de mon temps, tous mes frères en poésie, qui ont accueilli avec tant de fraternité et d'indulgence les faibles notes que j'ai chantées jusqu'ici pour eux. Je ne pense pas qu'aucun poète romain ait reçu plus de marques de sympathie, plus de signes d'intelligence et d'amitié de la jeunesse de son temps que je n'en ai reçu moi-même ; moi, si incomplet, si inégal, si peu digne de ce nom de poète : ce sont des espérances et non des réalités que l'on a saluées et caressées en moi. La Providence me force à tromper toutes ces espérances : mais que ceux

qui m'ont ainsi encouragé dans toutes les parties de la France et de l'Europe sachent combien mon cœur a été sensible à cette sympathie qui a été ma plus douce récompense, qui a noué entre nous les liens invisibles d'une amitié intellectuelle. Ils m'ont rendu bien au delà de ce que je leur ai donné. Je ne sais quel poète disait qu'une critique lui fait cent fois plus de peine que tous les éloges ne pourraient lui faire de plaisir. Je le plains et je ne le comprends pas : quant à moi, je puis sans peine oublier toutes les critiques, fondées ou non, qui m'ont assailli sur ma route, et d'abord j'ai la conscience

d'en avoir mérité beaucoup ; mais fussent-elles toutes injustes et amères, elles auraient été amplement compensées par cette foule innombrable de lettres que j'ai reçues de mes amis inconnus. Une douleur que vos vers ont pu endormir un moment, un enthousiasme que vous avez allumé le premier dans un jeune cœur jeune et pur, une prière confuse de l'âme à laquelle vous avez donné une parole et un accent, un soupir qui a répondu à un de vos soupirs, une larme d'émotion qui est tombée à votre voix de la paupière d'une jeune femme, un nom chéri, symbole de vos

affections les plus intimes, et que vous avez consacré dans une langue moins fragile que la langue vulgaire, une mémoire de mère, de femme, d'amie, d'enfant, que vous avez embaumée pour les siècles dans une strophe de sentiment et de poésie ; la moindre de ces choses saintes consolerait de toutes les critiques, et vaut cent fois, pour l'âme du poète, ce que ses faibles vers lui ont coûté de veilles ou d'amertume !

Paris, 11 février 1834.



Partie 2
PREMIERES
MEDITATIONS
POETIQUES.



I – L'ISOLEMENT.

Souvent sur la montagne, à
l'ombre du vieux chêne,

Au coucher du soleil, tristement
je m'assieds ;

Je promène au hasard mes
regards sur la plaine,

Dont le tableau changeant se
déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues
écumantes ;

Il serpente, et s'enfonce en un
lointain obscur ;

Là, le lac immobile étend ses
eaux dormantes

Où l'étoile du soir se lève dans
l'azur.

Au sommet de ces monts
couronnés de bois sombres,

Le crépuscule encor jette un
dernier rayon ;

Et le char vapoureux de la reine
des ombres

Monte, et blanchit déjà les bords
de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la
flèche gothique,

Un son religieux se répand dans

les airs ;

Le voyageur s'arrête, et la
cloche rustique

Aux derniers bruits du jour mêle
de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon
âme indifférente

N'éprouve devant eux ni charme
ni transports ;

Je contemple la terre ainsi
qu'une âme errante :

Le soleil des vivants n'échauffe
plus les morts.

De colline en colline en vain
portant ma vue,

Du sud à l'aquilon, de l'aurore
au couchant,

Je parcours tous les points de
l'immense étendue,

Et je dis : « Nulle part le
bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces
palais, ces chaumières,

Vains objets dont pour moi le
charme est envolé ?

Fleuves, rochers, forêts,
solitudes si chères,

Un être seul vous manque, et
tout est dépeuplé !

Quand le tour du soleil ou
commence ou s'achève,

D'un œil indifférent je le suis
dans son cours ;

En un ciel sombre ou pur qu'il
se couche ou se lève,

Qu'importe le soleil ? je
n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en
sa vaste carrière,

Mes yeux verraient partout le
vide et les déserts ;

Je ne désire rien de tout ce qu'il
éclaire ;

Je ne demande rien à l'immense

univers.

Mais peut-être au delà des
bornes de sa sphère,

Lieux où le vrai soleil éclaire
d'autres cieux,

Si je pouvais laisser ma
dépouille à la terre,

Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à
mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source
où j'aspire ;

Là, je retrouverais et l'espoir et
l'amour,

Et ce bien idéal que toute âme
désire,

Et qui n'a pas de nom au
terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char
de l'Aurore,

Vague objet de mes vœux,
m'élancer jusqu'à toi !

Sur la terre d'exil pourquoi
resté-je encore ?

Il n'est rien de commun entre la
terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe
dans la prairie,

Le vent du soir s'élève et
l'arrache aux vallons ;

Et moi, je suis semblable à la
feuille flétrie :

Emportez-moi comme elle,
orageux aquilons !



Commentaire.



J'ÉCRIVIS CETTE PREMIÈRE méditation un soir du mois de septembre 1819, au coucher du soleil, sur la montagne qui domine la maison de mon père, à Milly. J'étais isolé depuis plusieurs mois dans cette solitude. Je lisais, je rêvais, j'essayais quelquefois d'écrire, sans rencontrer jamais la note juste et

vraie qui répondît à l'état de mon âme ; puis je déchirais et je jetais au vent les vers que j'avais ébauchés. J'avais perdu l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. Mon cœur n'était pas guéri de sa première grande blessure, il ne le fut même jamais. Je puis dire que je vivais en ce temps-là avec les morts plus qu'avec les vivants. Ma conversation habituelle, selon l'expression sacrée, était dans le ciel. On a vu dans *Raphaël* comment j'avais été attaché et détaché soudainement de mon idolâtrie d'ici-bas.

J'avais emporté ce jour-là sur la

montagne un volume de Pétrarque, dont je lisais de temps en temps quelques sonnets. Les premiers vers de ces sonnets me ravissaient en extase dans le monde de mes propres pensées. Les derniers vers me sonnaient mélodieusement à l'oreille, mais faux au cœur. Le sentiment y devient l'esprit. L'esprit a toujours, pour moi, neutralisé le génie. C'est un vent froid qui sèche les larmes sur les yeux. Cependant j'adorais et j'adore encore Pétrarque. L'image de Laure, le paysage de Vaucluse, sa retraite dans les collines *euganéennes*, dans son petit village que je me figurais semblable à Milly,

cette vie d'une seule pensée, ce soupir qui se convertit naturellement en vers, ces vers qui ne portent qu'un nom aux siècles, cet amour mêlé à cette prière, qui font ensemble comme un *duo* dont une voix se plaint sur la terre, dont l'autre voix répond du ciel ; enfin cette mort idéale de Pétrarque la tête sur les pages de son livre, les lèvres collées sur le nom de Laure, comme si sa vie se fût exhalée dans un baiser donné à un rêve ! tout cela m'attachait alors et m'attache encore aujourd'hui à Pétrarque. C'est incontestablement pour moi le premier poète de l'Italie moderne, parce qu'il est à la fois le

plus élevé et le plus sensible, le plus pieux et le plus amoureux ; il est certainement aussi le plus harmonieux : pourquoi n'est-il pas le plus simple ? Mais la simplicité est le chef-d'œuvre de l'art, et l'art commençait. Les vices de la décadence sont aussi les vices de l'enfance des littératures. Les poésies populaires de la Grèce moderne, de l'Arabie et de la Perse, sont pleines d'afféterie et de jeux de mots. Les peuples enfants aiment ce qui brille avant d'aimer ce qui luit ; il en est pour eux des poésies comme des couleurs : l'écarlate et la pourpre leur plaisent dans les vêtements

avant les couleurs modérées dont se revêtent les peuples plus avancés en civilisation et en vrai goût.

Je rentrai à la nuit tombante, mes vers dans la mémoire, et me les redisant à moi-même avec une douce prédilection. J'étais comme le musicien qui a trouvé un motif, et qui se le chante tout bas avant de le confier à l'instrument. L'instrument pour moi, c'était l'impression. Je brûlais d'essayer l'effet du timbre de ces vers sur le cœur de quelques hommes sensibles. Quant au public, je n'y songeais pas, ou je n'en espérais rien. Il s'était trop endurci le sentiment, le goût et l'oreille aux

vers techniques de Delille, d'Esménard et de toute l'école classique de l'Empire, pour trouver du charme à des effusions de l'âme, qui ne ressemblaient à rien, selon l'expression de M. D*** à Raphaël.

Je résolus de tenter le hasard, et de les faire imprimer à vingt exemplaires sur beau papier, en beau caractère, par les soins du grand artiste en typographie, de l'*Elzevir* moderne, M. Didot. Je les envoyai à un de mes amis à Paris : il me les renvoya imprimés. Je fus aussi ravi en me lisant pour la première fois, magnifiquement reproduit sur papier vélin, que si j'avais vu dans un

miroir magique l'image de mon âme. Je donnai mes vingt exemplaires à mes amis : ils trouvèrent les vers harmonieux et mélancoliques ; ils me présagèrent l'étonnement d'abord, puis après l'émotion du public. Mais j'avais moins de confiance qu'eux dans le goût dépravé, ou plutôt racorni, du temps. Je me contentai de ce public composé de quelques cœurs à l'unisson du mien, et je ne pensai plus à la publicité.

Ce ne fut que longtemps après, qu'en feuilletant un jour mon volume de Pétrarque, je retrouvai ces vers, intitulés : Méditation, et que je les recueillis par droit de primogéniture

pour en faire la première pièce de mon recueil. Ce souvenir me les a rendus toujours chers depuis, parce qu'ils étaient tombés de ma plume comme une goutte de la rosée du soir sur la colline de mon berceau, et comme une larme sonore de mon cœur sur la page de Pétrarque, où je ne voulais pas écrire, mais pleurer.



II – L'HOMME.

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore
ignore le vrai nom,

Esprit mystérieux, mortel, ange,
ou démon,

Qui que tu sois, Byron, bon ou
fatal génie,

J'aime de tes concerts la
sauvage harmonie,

Comme j'aime le bruit de la
foudre et des vents

Se mêlant dans l'orage à la voix

des torrents !

La nuit est ton séjour, l'horreur
est ton domaine :

L'aigle, roi des déserts,
dédaigne ainsi la plaine ;

Il ne veut, comme toi, que des
rocs escarpés

Que l'hiver a blanchis, que la
foudre a frappés,

Des rivages couverts des débris
du naufrage,

Ou des champs tout noircis des
restes de carnage :

Et, tandis que l'oiseau qui
chante ses douleurs

Bâtit au bord des eaux son nid
parmi les fleurs,

Lui des sommets d'Athos
franchit l'horrible cime,

Suspend aux flancs des monts
son aire sur l'abîme,

Et là, seul, entouré de membres
palpitants,

De rochers d'un sang noir sans
cesse dégouttants,

Trouvant sa volupté dans les
cris de sa proie,

Bercé par la tempête, il s'endort
dans la joie.

Et toi, Byron, semblable à ce
brigand des airs,

Les cris du désespoir sont tes
plus doux concerts.

Le mal est ton spectacle, et
l'homme est ta victime.

Ton œil, comme Satan, a mesuré
l'abîme,

Et ton âme, y plongeant loin du
jour et de Dieu,

A dit à l'espérance un éternel
adieu !

Comme lui maintenant, régnant
dans les ténèbres,

Ton génie invincible éclate en

chants funèbres ;

Il triomphe, et ta voix, sur un
mode infernal,

Chante l'hymne de gloire au
sombre dieu du mal.

Mais que sert de lutter contre sa
destinée ?

Que peut contre le sort la raison
mutinée ?

Elle n'a, comme l'œil, qu'un
étroit horizon.

Ne porte pas plus loin tes yeux
ni ta raison :

Hors de là tout nous fuit, tout
s'éteint, tout s'efface ;

Dans ce cercle borné Dieu t'a
marqué ta place :

Comment ? pourquoi ? qui sait ?
De ses puissantes mains

Il a laissé tomber le monde et les
humains,

Comme il a dans nos champs
répandu la poussière,

Ou semé dans les airs la vie et la
lumière ;

Il le sait, il suffit : l'univers est à
lui,

Et nous n'avons à nous que le
jour d'aujourd'hui !

Notre crime est d'être homme et
de vouloir connaître :

Ignorer et servir, c'est la loi de
notre être.

Byron, ce mot est dur :
longtemps j'en ai douté ;

Mais pourquoi reculer devant la
vérité ?

Ton titre devant Dieu, c'est
d'être son ouvrage,

De sentir, d'adorer ton divin
esclavage ;

Dans l'ordre universel, faible
atome emporté,

D'unir à ses desseins ta libre

volonté,

D'avoir été conçu par son
intelligence,

De le glorifier par ta seule
existence :

Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de
l'accuser,

Baise plutôt le joug que tu
voudrais briser ;

Descends du rang des dieux
qu'usurpait ton audace ;

Tout est bien, tout est bon, tout
est grand à sa place ;

Aux regards de Celui qui fit
l'immensité

L'insecte vaut un monde : ils ont
autant coûté !

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta
justice ;

Elle n'est à tes yeux qu'un
bizarre caprice,

Un piège où la raison trébuche à
chaque pas.

Confessons-la, Byron, et ne la
jugeons pas.

Comme toi, ma raison en
ténèbres abonde,

Et ce n'est pas à moi de
t'expliquer le monde.

Que celui qui l'a fait t'explique
l'univers :

Plus je sonde l'abîme, hélas !
plus je m'y perds.

Ici-bas, la douleur à la douleur
s'enchaîne,

Le jour succède au jour, et la
peine à la peine.

Borné dans sa nature, infini
dans ses vœux,

L'homme est un dieu tombé qui
se souvient des cieux :

Soit que, déshérité de son
antique gloire,

De ses destins perdus il garde la

mémoire ;

Soit que de ses désirs l'immense
profondeur

Lui présage de loin sa future
grandeur.

Imparfait ou déchu, l'homme est
le grand mystère.

Dans la prison des sens,
enchaîné sur la terre,

Esclave, il sent un cœur né pour
la liberté ;

Malheureux, il aspire à la
félicité ;

Il veut sonder le monde, et son
œil est débile ;

Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile !

Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden :

Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,

Mesurant d'un regard les fatales limites,

Il s'assit en pleurant aux portes interdites.

Il entendit de loin dans le divin séjour

L'harmonieux soupir de l'éternel amour,

Les accents du bonheur, les
saints concerts des anges

Qui, dans le sein de Dieu,
célébraient ses louanges ;

Et, s'arrachant du ciel dans un
pénible effort,

Son œil avec effroi retomba sur
son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil
de la vie

Entendit ces concerts d'un
monde qu'il envie !

Du nectar idéal sitôt qu'elle a
goûté,

La nature répugne à la réalité ;

Dans le sein du possible en
songe elle s'élance ;

Le réel est étroit, le possible est
immense ;

L'âme avec ses désirs s'y bâtit
un séjour

Où l'on puise à jamais la science
et l'amour ;

Où, dans des océans de beauté,
de lumière,

L'homme, altéré toujours,
toujours se désaltère,

Et de songes si beaux enivrant
son sommeil,

Ne se reconnaît plus au moment
du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est
ma destinée.

J'ai vidé comme toi la coupe
empoisonnée ;

Mes yeux, comme les tiens, sans
voir se sont ouverts :

J'ai cherché vainement le mot de
l'univers,

J'ai demandé sa cause à toute la
nature,

J'ai demandé sa fin à toute
créature ;

Dans l'abîme sans fond mon

regard a plongé ;

De l'atome au soleil j'ai tout
interrogé,

J'ai devancé les temps, j'ai
remonté les âges :

Tantôt, passant les mers pour
écouter les sages :

Mais le monde à l'orgueil est un
livre fermé !

Tantôt, pour deviner le monde
inanimé,

Fuyant avec mon âme au sein de
la nature,

J'ai cru trouver un sens à cette
langue obscure.

J'étudiai la loi par qui roulent
les cieux ;

Dans leurs brillants déserts
Newton guida mes yeux ;

Des empires détruits je méditai
la cendre ;

Dans ces sacrés tombeaux Rome
m'a vu descendre ;

Des mânes les plus saints
troublant le froid repos,

J'ai pesé dans mes mains la
cendre des héros :

J'allais redemander à leur vaine
poussière

Cette immortalité que tout mortel espère.

Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,

Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants ;

Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,

Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,

J'appelais, je bravais le choc des éléments.

Semblable à la sibylle en ses emportements,

J'ai cru que la nature, en ces

rare spectacles,

Laissait tomber pour nous
quelqu'un de ses oracles :

J'aimais à m'enfoncer dans ces
sombres horreurs.

Mais en vain dans son calme, en
vain dans ses fureurs,

Cherchant ce grand secret sans
pouvoir le surprendre,

J'ai vu partout un Dieu sans
jamais le comprendre !

J'ai vu le bien, le mal, sans choix
et sans desseins,

Tomber comme au hasard,
échappés de son sein ;

J'ai vu partout le mal où le
mieux pouvait être,

Et je l'ai blasphémé, ne pouvant
le connaître :

Et ma voix, se brisant contre ce
ciel d'airain,

N'a pas même eu l'honneur
d'irriter le destin.

Mais un jour que, plongé dans
ma propre infortune,

J'avais lassé le ciel d'une plainte
importune,

Une clarté d'en haut dans mon
sein descendit,

Me tenta de bénir ce que j'avais
maudit ;

Et, cédant sans combattre au
souffle qui m'inspire,

L'hymne de la raison s'élança
dans ma lyre.

« Gloire à toi dans les temps et
dans l'éternité,

Eternelle raison, suprême
volonté !

Toi dont l'immensité reconnaît
la présence,

Toi dont chaque matin annonce
l'existence !

Ton souffle créateur s'est

abaissé sur moi ;

Celui qui n'était pas a paru
devant toi !

J'ai reconnu ta voix avant de me
connaître,

Je me suis élancé jusqu'aux
portes de l'Etre :

Me voici ! le néant te salue en
naissant ;

Me voici ! mais que suis-je ? un
atome pensant.

Qui peut entre nous deux
mesurer la distance ?

Moi, qui respire en toi ma rapide
existence,

A l'insu de moi-même, à ton gré
façonné,

Que me dois-tu, Seigneur, quand
je ne suis pas né ?

Rien avant, rien après : gloire à
la fin suprême !

Qui tira tout de toi se doit tout à
soi-même.

Jouis, grand artisan, de l'œuvre
de tes mains :

Je suis pour accomplir tes
ordres souverains ;

Dispose, ordonne, agis ; dans les
temps, dans l'espace,

Marque-moi pour ta gloire et
mon jour et ma place :

Mon être, sans se plaindre et
sans t'interroger,

De soi-même, en silence,
accourra s'y ranger.

Comme ces globes d'or qui dans
les champs du vide

Suivent avec amour ton ombre
qui les guide,

Noyé dans la lumière ou perdu
dans la nuit,

Je marcherai comme eux où ton
doigt me conduit :

Soit que, choisi par toi pour

éclairer les mondes,

Réfléchissant sur eux les feux
dont tu m'inondes,

Je m'élançe entouré d'esclaves
radieux,

Et franchisse d'un pas tout
l'abîme des cieux ;

Soit que, me reléguant loin, bien
loin de ta vue,

Tu ne fasses de moi, créature
inconnue,

Qu'un atome oublié sur les
bords du néant,

Ou qu'un grain de poussière
emporté par le vent,

Glorieux de mon sort, puisqu'il
est ton ouvrage,

J'irai, j'irai partout te rendre un
même hommage,

Et, d'un égal amour
accomplissant ta loi,

Jusqu'aux bords du néant
murmurer : « Gloire à toi ! »

« Ni si haut, ni si bas ! simple
enfant de la terre,

Mon sort est un problème, et ma
fin un mystère ;

Je ressemble, Seigneur, au globe
de la nuit,

Qui, dans la route obscure où
ton doigt le conduit,

Réfléchit d'un côté les clartés
éternelles,

Et de l'autre est plongé dans les
ombres mortelles.

L'homme est le point fatal où les
deux infinis

Par la toute-puissance ont été
réunis.

A tout autre degré, moins
malheureux peut-être,

J'eusse été... Mais je suis ce que
je devais être ;

J'adore sans la voir ta suprême

raison :

Gloire à toi qui m'as fait ! ce que
tu fais est bon.

Cependant, accablé sous le
poids de ma chaîne,

Du néant au tombeau l'adversité
m'entraîne ;

Je marche dans la nuit par un
chemin mauvais,

Ignorant d'où je viens, incertain
où je vais,

Et je rappelle en vain ma
jeunesse écoulée,

Comme l'eau du torrent dans sa
course troublée.

Gloire à toi ! le malheur en
naissant m'a choisi ;

Comme un jouet vivant ta droite
m'a saisi ;

J'ai mangé dans les pleurs le
pain de ma misère,

Et tu m'as abreuvé des eaux de
ta colère.

Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as
pas répondu :

J'ai jeté sur la terre un regard
confondu ;

J'ai cherché dans le ciel le jour
de ta justice ;

Il s'est levé, Seigneur, et c'est
pour mon supplice.

Gloire à toi ! L'innocence est
coupable à tes yeux :

Un seul être, du moins, me
restait sous les cieux ;

Toi-même de nos jours avais
mêlé la trame,

Sa vie était ma vie, et son âme
mon âme ;

Comme un fruit encor vert du
rameau détaché,

Je l'ai vu de mon sein avant
l'âge arraché !

Ce coup, que tu voulais me

rendre plus terrible,

La frappa lentement pour m'être
plus sensible :

Dans ses traits expirants, où je
lisais mon sort,

J'ai vu lutter ensemble et
l'amour et la mort ;

J'ai vu dans ses regards la
flamme de la vie,

Sous la main du trépas par
degrés assoupie,

Se ranimer encore au souffle de
l'amour.

Je disais chaque jour : « Soleil,
encore un jour ! »

Semblable au criminel qui,
plongé dans les ombres,

Et descendu vivant dans les
demeures sombres,

Près du dernier flambeau qui
doive l'éclairer,

Se penche sur sa lampe et la voit
expirer,

Je voulais retenir l'âme qui
s'évapore ;

Dans son dernier regard je la
cherchais encore !

Ce soupir, ô mon Dieu ! dans ton
sein s'exhala :

Hors du monde avec lui mon
espoir s'envola !

Pardonne au désespoir un
moment de blasphème,

J'osai... Je me repens : gloire au
maître suprême !

Il fit l'eau pour couler, l'aiglon
pour courir,

Les soleils pour brûler, et
l'homme pour souffrir !

« Que j'ai bien accompli cette loi
de mon être !

La nature insensible obéit sans
connaître ;

Moi seul, te découvrant sous la

nécessité,

J'immole avec amour ma propre
volonté ;

Moi seul je t'obéis avec
intelligence ;

Moi seul je me complais dans
cette obéissance ;

Je jouis de remplir en tout
temps, en tout lieu,

La loi de ma nature et l'ordre de
mon Dieu ;

J'adore en mes destins ta
sagesse suprême,

J'aime ta volonté dans mes
supplices même :

Gloire à toi ! gloire à toi !
Frappe, anéantis-moi !

Tu n'entendras qu'un cri :
« Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la
voûte céleste :

Je rendis gloire au ciel, et le ciel
fit le reste.

Mais silence, ô ma lyre ! Et toi,
qui dans tes mains

Tiens le cœur palpitant des
sensibles humains,

Byron, viens en tirer des
torrents d'harmonie :

C'est pour la vérité que Dieu fit
le génie.

Jette un cri vers le ciel, ô chantre
des enfers !

Le ciel même aux damnés
enviera tes concerts.

Peut-être qu'à ta voix, de la
vivante flamme

Un rayon descendra dans
l'ombre de ton âme ;

Peut-être que ton cœur, ému de
saints transports,

S'apaisera soi-même à tes
propres accords,

Et qu'un éclair d'en haut

perçant ta nuit profonde,

Tu verseras sur nous la clarté
qui t'inonde.

Ah ! si jamais ton luth, amolli
par tes pleurs,

Soupirait sous tes doigts
l'hymne de tes douleurs,

Ou si, du sein profond des
ombres éternelles,

Comme un ange tombé tu
secouais tes ailes,

Et, prenant vers le jour un
lumineux essor,

Parmi les chœurs sacrés tu
t'essayais encor ;

Jamais, jamais l'écho de la
céleste voûte,

Jamais ces harpes d'or que Dieu
lui-même écoute,

Jamais des séraphins les chœurs
mélodieux

De plus divins accords
n'auraient ravi les cieux !

Courage, enfant déchu d'une
race divine !

Tu portes sur ton front ta
superbe origine ;

Tout homme, en te voyant,
reconnaît dans tes yeux

Un rayon éclipsé de la splendeur
des cieux !

Roi des chants immortels,
reconnais-toi toi-même !

Laisse aux fils de la nuit le
doute et le blasphème ;

Dédaigne un faux encens qu'on
t'offre de si bas :

La gloire ne peut être où la vertu
n'est pas.

Viens reprendre ton rang dans ta
splendeur première,

Parmi ces purs enfants de gloire
et de lumière

Que d'un souffle choisi Dieu

voulut animer,

Et qu'il fit pour chanter, pour
croire et pour aimer !



Commentaire.



EN'AI JAMAIS connu lord Byron. J'avais écrit la plupart de mes Méditations avant d'avoir lu ce grand poète. Ce fut un bonheur pour moi. La puissance sauvage, pittoresque et souvent perverse de ce génie aurait nécessairement entraîné ma jeune imagination hors de sa voie naturelle : j'aurais cessé d'être

original en voulant marcher sur ses traces. Lord Byron est incontestablement à mes yeux la plus grande nature poétique des siècles modernes. Mais le désir de produire plus d'effet sur les esprits blasés de son temps l'a jeté dans le paradoxe. Il a voulu être le Lucifer révolté d'un *pandémonium* humain. Il s'est donné un rôle de fantaisie dans je ne sais quel drame sinistre dont il est à la fois l'auteur et l'acteur. Il s'était fait énigme pour être deviné. On voit qu'il procédait de Goethe, le Byron allemand ; qu'il avait lu *Faust*, *Méphistophélès*, *Marguerite*, et qu'il s'est efforcé de réaliser en lui un

Faust poète, un don Juan lyrique. Plus tard il est descendu plus bas ; il s'est ravalé jusqu'à Rabelais, dans un poème facétieux. Il a voulu faire de la poésie, qui est l'hymne de la terre, la grande raillerie de l'amour, de la vertu, de l'idéal, de Dieu. Il était si grand qu'il n'a pu se rapetisser tout à fait. Ses ailes l'enlevaient malgré lui de cette fange et le reportaient au ciel à chaque instant. C'est qu'en lui le poète était immense, l'homme incomplet, puéril, ambitieux de néants. Il prenait la vanité pour la gloire, la curiosité qu'il inspirait artificiellement pour le regard de la postérité, la

misanthropie pour la vertu.

Né grand, riche, indépendant et beau, il avait été blessé par quelques feuilles de rose dans le lit tout fait de son aristocratie et de sa jeunesse. Quelques articles critiques contre ses premiers vers lui avaient semblé un crime irrémissible de sa patrie contre lui. Il était entré à la chambre des pairs ; deux discours prétentieux et médiocres n'avaient pas été applaudis : il s'était exilé alors en secouant la poussière de ses pieds, et en maudissant sa terre natale. Enfant gâté par la nature, par la fortune et par le génie, les sentiers de la vie réelle, quoique si bien aplanis sous

ses pas, lui avaient paru encore trop rudes. Il s'était enfui sur les ailes de son imagination, et livré à tous ses caprices.

J'entendis parler pour la première fois de lui par un de mes anciens amis qui revenait d'Angleterre en 1819. Le seul récit de quelques-uns de ses poèmes m'ébranla l'imagination. Je savais mal l'anglais alors, et on n'avait rien traduit de Byron encore. L'été suivant, me trouvant à Genève, un de mes amis qui y résidait encore me montra un soir, sur la grève du lac Léman, un jeune homme qui descendait de bateau et qui montait à cheval pour

rentrer dans une de ces délicieuses *villas* réfléchies dans les eaux du lac. Mon ami me dit que ce jeune homme était un fameux poète anglais, appelé lord Byron. Je ne fis qu'entrevoir son visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule. J'étais alors bien inconnu, bien pauvre, bien errant, bien découragé de la vie. Ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageant à son gré ou se fixant à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves, passant l'été sous les ombrages des

Alpes, les hivers sous les orangers de Pise, me paraissait le plus favorisé des mortels. Il fallait que ses larmes vinssent de quelque source de l'âme bien profonde et bien mystérieuse pour donner tant d'amertume à ses accents, tant de mélancolie à ses vers. Cette mélancolie même était un attrait de plus pour mon cœur.

Quelques jours après, je lus, dans un recueil périodique de Genève, quelques fragments traduits du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*. Je devins ivre de cette poésie. J'avais enfin trouvé la fibre sensible d'un poète à l'unisson de mes voix intérieures. Je n'avais bu que

quelques gouttes de cette poésie, mais c'était assez pour me faire comprendre un océan.

Rentré l'hiver suivant dans la solitude de la maison de mon père à Milly, le souvenir de ces vers et de ce jeune homme me revint un matin à la vue du mont Blanc, que j'apercevais de ma fenêtre. Je m'assis au coin d'un petit feu de ceps de vigne que je laissai souvent éteindre, dans la distraction entraînante de mes pensées ; et j'écrivis au crayon, sur mes genoux, et presque d'une seule haleine, cette méditation à lord Byron. Ma mère, inquiète de ce que je ne descendais ni pour le déjeuner ni

pour le dîner de famille, monta plusieurs fois pour m'arracher à mon poëme. Je lui lus plusieurs passages qui l'émurent profondément, surtout par la piété de sentiments et de résignation qui débordait de ces vers, et qui n'était qu'un écoulement de sa propre piété. Enfin, désespérant de me faire abandonner mon enthousiasme, elle m'apporta de ses propres mains un morceau de pain et quelques fruits secs, pour que je prisse un peu de nourriture, tout en continuant d'écrire. J'écrivis en effet la méditation tout entière, d'un seul trait, en dix heures. Je descendis à la veillée, le front en sueur, au

salon, et je lus le poëme à mon père. Il trouva les vers étranges, mais beaux. Ce fut ainsi qu'il apprit l'existence du poëte anglais et cette nature de poésie si différente de la poésie de la France.

Je n'adressai point ces vers à lord Byron. Je ne savais de lui que son nom, j'ignorais son séjour. J'ai lu depuis, dans ses Mémoires, qu'il avait entendu parler de cette méditation d'un jeune Français, mais qu'il ne l'avait pas lue. Il ne savait pas notre langue. Ses amis, qui ne la savaient apparemment pas mieux, lui avaient dit que ces vers étaient une diatribe contre ses crimes. Cette

sottise le réjouissait. Il aimait qu'on prît au sérieux sa nature surnaturelle et infernale ; il prétendait à la renommée du crime. C'était là sa faiblesse, une hypocrisie à rebours. Mes vers dormirent longtemps sans être publiés.

Je lus et je relus depuis, avec une admiration toujours plus passionnée, ceux de lord Byron. Ce fut un second Ossian pour moi, l'Ossian d'une société plus civilisée et presque corrompue par l'excès même de sa civilisation : la poésie de la satiété, du désenchantement et de la caducité de l'âge. Cette poésie me charma, mais elle ne corrompit pas

mon bon sens naturel. J'en compris une autre, celle de la vérité, de la raison, de l'adoration et du courage.

Je souffris quand je vis, plus tard, lord Byron se faire le parodiste de l'amour, du génie et de l'humanité, dans son poëme de *Don Juan*.

Je jouis quand je le vis se relever de son scepticisme et de son épicurisme pour aller de son or et de son bras soutenir en Grèce la liberté renaissante d'une grande race. La mort le cueillit au moment le plus généreux et le plus véritablement épique de sa vie. Dieu semblait attendre son premier acte de vertu publique pour l'absoudre de sa vie

par une sublime mort. Il mourut martyr volontaire d'une cause désintéressée. Il y a plus de poésie vraie et impérissable dans la tente où la fièvre le couche à Missolonghi, sous ses armes, que dans toutes ses œuvres. L'homme en lui a grandi ainsi le poëte, et le poëte à son tour immortalisera l'homme.



III – A ELVIRE

Oui, l'Anio murmure encore

Le doux nom de Cynthie aux
rochers de Tibur ;

Vaucluse a retenu le nom chéri
de Laure ;

Et Ferrare au siècle futur

Murmurera toujours celui
d'Eléonore.

Heureuse la beauté que le poète
adore !

Heureux le nom qu'il a chanté !

Toi qu'en secret son culte
honore,

Tu peux, tu peux mourir ! dans
la postérité

Il lègue à ce qu'il aime une
éternelle vie ;

Et l'amante et l'amant, sur l'aile
du génie,

Montent d'un vol égal à
l'immortalité.

Ah ! si mon frêle esquif, battu
par la tempête,

Grâce à des vents plus doux,
pouvait surgir au port ;

Si des soleils plus beaux se

levaient sur ma tête ;

Si les pleurs d'une amante,
attendrissant le sort,

Ecartaient de mon front les
ombres de la mort :

Peut-être..., oui, pardonne, ô
maître de la lyre !

Peut-être j'oserais (et que n'ose
un amant ?)

Egaler mon audace à l'amour
qui m'inspire,

Et, dans des chants rivaux
célébrant mon délire,

De notre amour aussi laisser un
monument !

Ainsi le voyageur qui, dans son
court passage,

Se repose un moment à l'abri du
vallon,

Sur l'arbre hospitalier dont il
goûta l'ombrage,

Avant que de partir, aime à
graver son nom.

Vois-tu comme tout change ou
meurt dans la nature ?

La terre perd ses fruits, les
forêts leur parure ;

Le fleuve perd son onde au vaste
sein des mers ;

Par un souffle des vents la
prairie est fanée ;

Et le char de l'automne au
penchant de l'année

Roule, déjà poussé par la main
des hivers !

Comme un géant armé d'un
glaive inévitable,

Atteignant au hasard tous les
êtres divers,

Le Temps avec la Mort, d'un vol
infatigable,

Renouvelle en fuyant ce mobile
univers !

Dans l'éternel oubli tombe ce

qu'il moissonne :

Tel un rapide été voit tomber sa
couronne

Dans la corbeille des glaneurs ;

Tel un pampre jauni voit la
féconde automne

Livrer ses fruits dorés au char
des vendangeurs.

Vous tomberez ainsi, courtes
fleurs de la vie,

Jeunesse, amour, plaisir,
fugitive beauté ;

Beauté, présent d'un jour que le
ciel nous envie,

Ainsi vous tomberez, si la main
du génie

Ne vous rend l'immortalité !

Vois d'un œil de pitié la vulgaire
jeunesse,

Brillante de beauté, s'enivrant
de plaisir :

Quand elle aura tari sa coupe
enchanteresse,

Que restera-t-il d'elle ? à peine
un souvenir :

Le tombeau qui l'attend
l'engloutit tout entière,

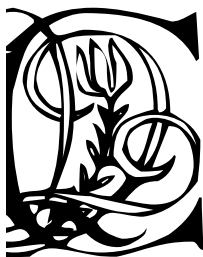
Un silence éternel succède à ses
amours ;

Mais les siècles auront passé
sur ta poussière,

Elvire, et tu vivras toujours !



Commentaire.



ETTE MÉDITATION N'EST qu'un fragment d'un morceau de poésie beaucoup plus étendu que j'avais écrit bien avant l'époque où je composai les Méditations véritables. C'étaient des vers d'amour adressés au souvenir d'une jeune fille napolitaine dont j'ai raconté la mort

dans les *Confidences*. Elle s'appelaît Graziella. Ces vers faisaient partie d'un recueil en deux volumes de poésies de ma première jeunesse, que je brûlai en 1820. Mes amis avaient conservé quelques-unes de ces pièces : ils me les rendirent celles-ci quand j'imprimai les *Méditations*. J'en détachai ces vers, et j'écrivis le nom d'Elvire, à la place du nom de Graziella. On sent assez que ce n'est pas la même inspiration.



IV – LE SOIR.

Le soir ramène le silence.

Assis sur ces rochers déserts,

Je suis dans le vague des airs

Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon ;

A mes pieds l'étoile amoureuse

De sa lueur mystérieuse

Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre

J'entends frissonner les

rameaux :

On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une
ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front
taciturne,
Vient mollement toucher mes
yeux.

Doux reflet d'un globe de
flamme,

Charmant rayon, que me veux-
tu ?

Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?
Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la
sphère
Où le jour va te rappeler ?
Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux
malheureux ?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de
l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir

Au cœur fatigué qui t'implore ?

Rayon divin, es-tu l'aurore

Du jour qui ne doit pas finir ?

Mon cœur à ta clarté
s'enflamme,

Je sens des transports inconnus,

Je songe à ceux qui ne sont
plus :

Douce lumière, es-tu leur âme ?

Peut-être ces mânes heureux

Glissent ainsi sur le bocage.

Enveloppé de leur image,

Je crois me sentir plus près
d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres
chéries,

Loin de la foule et loin du bruit,

Revenez ainsi chaque nuit

Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour

Au sein de mon âme épuisée,

Comme la nocturne rosée

Qui tombe après les feux du
jour.

Venez !... Mais des vapeurs
funèbres

Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.



Commentaire.



J'AVAIS PERDU DEPUIS

quelques mois, par la mort,
l'objet de l'enthousiasme et de
l'amour de ma jeunesse.

J'étais venu m'ensevelir dans
la solitude chez un de mes

oncles, l'abbé de Lamartine, au
château d'Ursy, dans les montagnes
les plus boisés et les plus sauvages
de la haute Bourgogne. J'écrivis ces

strophes dans les bois qui entourent ce château, semblable à une vaste et magnifique abbaye. Mon oncle, homme excellent, retiré du monde depuis la Révolution, vivait en solitaire dans cette demeure. Il avait été dans sa jeunesse un abbé de cour, dans l'esprit et dans la dissipation du cardinal de Bernis. La Révolution l'avait enchaîné et proscrit. Il l'aimait cependant, parce qu'elle lui avait permis d'abandonner sans scandale le sacerdoce, auquel sa famille l'avait contraint et auquel sa nature répugnait. Il s'était consacré à l'agriculture. Il cultivait ses vastes champs, soignait ses forêts, élevait

ses troupeaux. Il m'aimait comme un père. Il me donnait asile toutes les fois que les pénuries ou les lassitudes de la jeunesse me saisissaient. Sa maison était mon port de refuge : j'y passais des saisons entières, tête à tête avec lui. Sa bibliothèque savante et littéraire me nourrissait l'esprit, ses bois couvraient mes rêveries, mes tristesses, mes contemplations errantes ; sa gaieté tendre, sereine et douce, me consolait de mes peines de cœur. Il planait philosophiquement sur toutes choses, comme s'il n'eût plus appartenu à la vie que par le regard. En mourant, il me légua son

château et ses bois. Ils ont passé en d'autres mains. Mes souvenirs les habitent souvent, et cherchent sa tombe pour y couvrir sa mémoire de mes bénédictions.



V –

L'IMMORTALITE.

Le soleil de nos jours pâlit dès
son aurore ;

Sur nos fronts languissants à
peine il jette encore

Quelques rayons tremblants qui
combattent la nuit :

L'ombre croît, le jour meurt,
tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre à cet aspect
frissonne et s'attendrisse,

Qu'il recule en tremblant des
bords du précipice,

Qu'il ne puisse de loin entendre
sans frémir

Le triste chant des morts tout
prêt à retentir,

Les soupirs étouffés d'une
amante ou d'un frère

Suspendus sur les bords de son
lit funéraire,

Ou l'airain gémissant, dont les
sons éperdus

Annoncent aux mortels qu'un
malheureux n'est plus !

Je te salue, ô mort ! Libérateur

céleste,

Tu ne m'apparais point sous cet
aspect funeste

Que t'a prêté longtemps
l'épouvante ou l'erreur ;

Ton bras n'est point armé d'un
glaive destructeur,

Ton front n'est point cruel, ton
œil n'est point perfide ;

Au secours des douleurs un Dieu
clément te guide ;

Tu n'anéantis pas, tu délivres :
ta main,

Céleste messenger, porte un
flambeau divin :

Quand mon œil fatigué se ferme
à la lumière,

Tu viens d'un jour plus pur
inonder ma paupière ;

Et l'espoir près de toi, rêvant
sur un tombeau,

Appuyé sur la foi, m'ouvre un
monde plus beau.

Viens donc, viens détacher mes
chaînes corporelles !

Viens, ouvre ma prison ; viens,
prête-moi tes ailes !

Que tardes-tu ? Parais ; que je
m'élançe enfin

Vers cet être inconnu, mon
principe et ma fin.

Qui m'en a détaché ? Qui suis-je
et que dois-je être ?

Je meurs, et ne sais pas ce que
c'est que de naître.

Toi qu'en vain j'interroge,
esprit, hôte inconnu,

Avant de m'animer, quel ciel
habitais-tu ?

Quel pouvoir t'a jeté sur ce
globe fragile ?

Quelle main t'enferma dans ta
prison d'argile ?

Par quels nœuds étonnants, par

quels secrets rapports

Le corps tient-il à toi comme tu
tiens au corps ?

Quel jour séparera l'âme de la
matière ?

Pour quel nouveau palais
quitteras-tu la terre ?

As-tu tout oublié ? Par delà le
tombeau,

Vas-tu renaître encor dans un
oubli nouveau ?

Vas-tu recommencer une
semblable vie ?

Ou dans le sein de Dieu, ta
source et ta patrie,

Affranchi pour jamais de tes
liens mortels,

Vas-tu jouir enfin de tes droits
éternels ?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié
de ma vie !

C'est par lui que déjà mon âme
raffermie

A pu voir sans effroi sur tes
traits enchanteurs

Se faner du printemps les
brillantes couleurs ;

C'est par lui que, percé du trait
qui me déchire,

Jeune encore, en mourant vous
me verrez sourire,

Et que des pleurs de joie, à nos
derniers adieux,

A ton dernier regard brilleront
dans mes yeux.

« Vain espoir ! » s'écriera le
troupeau d'Epicure,

Et celui dont la main disséquant
la nature,

Dans un coin du cerveau
nouvellement décrit,

Voit penser la matière et végéter
l'esprit.

« Insensé, diront-ils, que trop

d'orgueil abuse,

Regarde autour de toi : tout
commence et tout s'use ;

Tout marche vers un terme et
tout naît pour mourir :

Dans ces prés jaunissants tu
vois la fleur languir,

Tu vois dans ces forêts le cèdre
au front superbe

Sous le poids de ses ans tomber,
ramper sous l'herbe ;

Dans leurs lits desséchés tu vois
les mers tarir ;

Les cieux même, les cieux
commencent à pâlir ;

Cet astre dont le temps a caché
la naissance,

Le soleil, comme nous, marche à
sa décadence,

Et dans les cieux déserts les
mortels éperdus

Le chercheront un jour et ne le
verront plus !

Tu vois autour de toi dans la
nature entière

Les siècles entasser poussière
sur poussière,

Et le temps, d'un seul pas
confondant ton orgueil,

De tout ce qu'il produit devenir
le cercueil.

Et l'homme, et l'homme seul, ô
sublime folie !

Au fond de son tombeau croit
retrouver la vie,

Et dans le tourbillon au néant
emporté,

Abattu par le temps, rêve
l'éternité ! »

Qu'un autre vous réponde, ô
sages de la terre !

Laissez-moi mon erreur : j'aime,
il faut que j'espère ;

Notre faible raison se trouble et

se confond.

Oui, la raison se tait ; mais
l'instinct vous répond.

Pour moi, quand je verrais dans
les célestes plaines

Les astres, s'écartant de leurs
routes certaines,

Dans les champs de l'éther l'un
par l'autre heurtés,

Parcourir au hasard les cieux
épouvantés ;

Quand j'entendrais gémir et se
briser la terre ;

Quand je verrais son globe
errant et solitaire,

Flottant loin des soleils,
pleurant l'homme détruit,

Se perdre dans les champs de
l'éternelle nuit ;

Et quand, dernier témoin de ces
scènes funèbres,

Entouré du chaos, de la mort,
des ténèbres,

Seul je serais debout : seul,
malgré mon effroi,

Etre infaillible et bon,
j'espérerais en toi ;

Et, certain du retour de
l'éternelle aurore,

Sur les mondes détruits, je
t'attendrais encore !

Souvent, tu t'en souviens, dans
cet heureux séjour

Où naquit d'un regard notre
immortel amour,

Tantôt sur les sommets de ces
rochers antiques,

Tantôt aux bords déserts des
lacs mélancoliques,

Sur l'aile du désir, loin du
monde emportés,

Je plongeais avec toi dans ces
obscurités.

Les ombres, à longs plis

descendant des montagnes,

Un moment à nos yeux
dérobaient les campagnes ;

Mais bientôt, s'avançant sans
éclat et sans bruit,

Le chœur mystérieux des astres
de la nuit,

Nous rendant les objets voilés à
notre vue,

De ses molles lueurs revêtait
l'étendue.

Telle, en nos temples saints, par
le jour éclairés,

Quand les rayons du soir
pâlissent par degrés,

La lampe, répandant sa pieuse
lumière,

D'un jour plus recueilli remplit
le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu
ramenais mes yeux

Et des cieux à la terre, et de la
terre aux cieux :

« Dieu caché, disais-tu, la nature
est ton temple !

L'esprit te voit partout quand
notre œil la contemple ;

De tes perfections, qu'il cherche
à concevoir,

Ce monde est le reflet, l'image,
le miroir ;

Le jour est ton regard, la beauté
ton sourire ;

Partout le cœur t'adore et l'âme
te respire ;

Eternel, infini, tout-puissant et
tout bon,

Ces vastes attributs n'achèvent
pas ton nom ;

Et l'esprit, accablé sous ta
sublime essence,

Célèbre ta grandeur jusque dans
son silence.

Et cependant, ô Dieu ! par sa

sublime loi,

Cet esprit abattu s'élance encore
à toi,

Et, sentant que l'amour est la fin
de son être,

Impatient d'aimer, brûle de te
connaître. »

Tu disais ; et nos cœurs
unissaient leurs soupirs

Vers cet être inconnu
qu'attestaient nos désirs :

A genoux devant lui, l'aimant
dans ses ouvrages,

Et l'aurore et le soir lui
portaient nos hommages,

Et nos yeux enivrés
contemplaient tour à tour

La terre notre exil, et le ciel son
séjour.

Ah ! si dans ces instants où
l'âme fugitive

S'élance et veut briser le sein
qui la captive,

Ce Dieu, du haut du ciel
répondant à nos vœux,

D'un trait libérateur nous eût
frappés tous deux ;

Nos âmes, d'un seul bond
remontant vers leur source,

Ensemble auraient franchi les
mondes dans leur course ;

A travers l'infini, sur l'aile de
l'amour,

Elles auraient monté comme un
rayon du jour,

Et, jusqu'à Dieu lui-même
arrivant éperduës,

Se seraient dans son sein pour
jamais confonduës !

Ces vœux nous trompaient-ils ?
Au néant destinés,

Est-ce pour le néant que les
êtres sont nés ?

Partageant le destin du corps

qui la recèle,

Dans la nuit du tombeau l'âme
s'engloutit-elle ?

Tombe-t-elle en poussière ? ou,
prête à s'envoler,

Comme un son qui n'est plus va-
t-elle s'exhaler ?

Après un vain soupir, après
l'adieu suprême

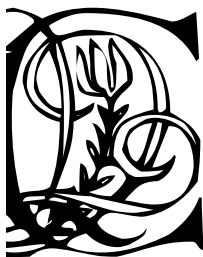
De tout ce qui t'aimait, n'est-il
plus rien qui t'aime ?...

Ah ! sur ce grand secret
n'interroge que toi !

Vois mourir ce qui t'aime,
Elvire, et réponds-moi !



Commentaire.



LES VERS NE sont aussi qu'un fragment tronqué d'une longue contemplation sur les destinées de l'homme. Elle était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie, et dont les espérances d'immortalité étaient voilées dans son cœur par le nuage de ses

tristesses. Moi-même j'étais plongé alors dans la nuit de l'âme ; mais la douleur, le doute, le désespoir, ne purent jamais briser tout à fait l'élasticité de mon cœur souvent comprimé, toujours prêt à réagir contre l'incrédulité et à relever mes espérances vers Dieu. Le foyer de piété ardente que notre mère avait allumé et soufflé de son haleine incessante dans nos imaginations d'enfants paraissait s'éteindre quelquefois au vent du siècle et sous les pluies de larmes des passions : la solitude le rallumait toujours. Dès qu'il n'y avait personne entre mes pensées et moi, Dieu s'y montrait, et

je m'entretenais pour ainsi dire avec lui. Voilà pourquoi aussi je revenais facilement de l'extrême douleur à la complète résignation. Toute foi est un calmant, car toute foi est une espérance, et toute espérance rend patient. Vivre, c'est attendre.



VI – LE VALLON.

Mon cœur, lassé de tout, même
de l'espérance,

N'ira plus de ses vœux
importuner le sort ;

Prêtez-moi seulement, vallon de
mon enfance,

Un asile d'un jour pour attendre
la mort.

Voici l'étroit sentier de
l'obscur vallée :

Du flanc de ces coteaux pendent
des bois épais,

Qui, courbant sur mon front
leur ombre entremêlée,

Me couvrent tout entier de
silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous
des ponts de verdure

Tracent en serpentant les
contours du vallon ;

Ils mêlent un moment leur onde
et leur murmure,

Et non loin de leur source ils se
perdent sans nom.

La source de mes jours comme
eux s'est écoulée ;

Elle a passé sans bruit, sans

nom et sans retour :

Mais leur onde est limpide, et
mon âme troublée

N'aura pas réfléchi les clartés
d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits,
l'ombre qui les couronne,

M'enchaînent tout le jour sur les
bords des ruisseaux ;

Comme un enfant bercé par un
chant monotone,

Mon âme s'assoupit au murmure
des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un
rempart de verdure,

D'un horizon borné qui suffit à
mes yeux,

J'aime à fixer mes pas, et, seul
dans la nature,

A n'entendre que l'onde, à ne
voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop
aimé dans ma vie ;

Je viens chercher vivant le calme
du Léthé.

Beaux lieux, soyez pour moi ces
bords où l'on oublie :

L'oubli seul désormais est ma
félicité.

Mon cœur est en repos, mon
âme est en silence ;

Le bruit lointain du monde
expire en arrivant,

Comme un son éloigné
qu'affaiblit la distance,

A l'oreille incertaine apporté
par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un
nuage,

S'évanouir pour moi dans
l'ombre du passé ;

L'amour seul est resté, comme
une grande image

Survit seule au réveil dans un

songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce
dernier asile,

Ainsi qu'un voyageur qui, le
cœur plein d'espoir,

S'assied, avant d'entrer, aux
portes de la ville,

Et respire un moment l'air
embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds
secouons la poussière ;

L'homme par ce chemin ne
repassé jamais :

Comme lui, respirons au bout de
la carrière

Ce calme avant-coureur de
l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts
comme les jours d'automne,

Déclinent comme l'ombre au
penchant des coteaux.

L'amitié te trahit, la pitié
t'abandonne,

Et, seule, tu descends le sentier
des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite
et qui t'aime ;

Plonge-toi dans son sein qu'elle
t'ouvre toujours :

Quand tout change pour toi, la
nature est la même,

Et le même soleil se lève sur tes
jours.

De lumière et d'ombrage elle
t'entoure encore :

Détache ton amour des faux
biens que tu perds ;

Adore ici l'écho qu'adorait
Pythagore,

Prête avec lui l'oreille aux
célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis
l'ombre sur la terre ;

Dans les plaines de l'air vole

avec l'aquilon ;

Avec le doux rayon de l'astre du
mystère

Glisse à travers les bois dans
l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait
l'intelligence :

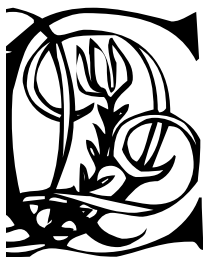
Sous la nature enfin découvre
son auteur !

Une voix à l'esprit parle dans
son silence :

Qui n'a pas entendu cette voix
dans son cœur ?



Commentaire.



LE VALLON EST situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs d u *grand Lemps* ; il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu. Nous allions quelquefois y passer des

heures de solitude, à l'ombre des pans de murs abandonnés que mon ami se proposait de relever et d'habiter un jour. Nous y tracions en idée des allées, des pelouses, des étangs, sous les antiques châtaigniers qui se tendaient leurs branches d'une colline à l'autre. Un soir, en revenant du grand Lemps, demeure de sa famille, nous descendîmes de cheval, nous remîmes la bride à de petits bergers, nous ôtâmes nos habits, et nous nous jetâmes dans l'eau d'un petit lac qui borde la route. Je nageais très-bien, et je traversai facilement la nappe d'eau ; mais, en croyant prendre pied

sur le bord opposé, je plongeai dans une forêt sous-marine d'herbes et de joncs si épaisse, qu'il me fut impossible, malgré les plus vigoureux efforts, de m'en dégager. Je commençais à boire et à perdre le sentiment, quand une main vigoureuse me prit par les cheveux et me ramena sur l'eau, à demi noyé. C'était Virieu, qui connaissait le fond du lac, et qui me traîna évanoui sur la plage. Je repris mes sens aux cris des bergers.

Depuis ce temps, Virieu a rebâti en effet le château de ses pères sur les fondements de l'ancienne mesure. Il y a planté des jardins, creusé des

réservoirs pour retenir le ruisseau du vallon ; il a inscrit une strophe de cette méditation sur un mur, en souvenir de nos jeunesses et de nos amitiés ; puis il est mort, jeune encore, entre les berceaux de ses enfants.



VII – LE DESESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole
féconde

Dans une heure fatale eut
enfanté le monde

Des germes du chaos,

De son œuvre imparfaite il
détourna sa face,

Et, d'un pied dédaigneux le
lançant dans l'espace,

Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre
misère ;

Trop indigne à mes yeux
d'amour ou de colère,

Tu n'es rien devant moi :

Roule au gré du hasard dans les
déserts du vide ;

Qu'à jamais loin de moi le
Destin soit ton guide,

Et le Malheur ton roi ! »

Il dit. Comme un vautour qui
plonge sur sa proie,

Le Malheur, à ces mots, pousse,
en signe de joie,

Un long gémississement ;

Et, pressant l'univers dans sa

serre cruelle,

Embrasse pour jamais de sa rage
éternelle

L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son
immense empire ;

Dès lors tout ce qui pense et
tout ce qui respire

Commença de souffrir ;

Et la terre, et le ciel, et l'âme, et
la matière,

Tout gémit ; et la voix de la
nature entière

Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les
célestes plaines ;

Cherchez Dieu dans son œuvre,
invoquez dans vos peines

Ce grand consolateur :

Malheureux ! sa bonté de son
œuvre est absente :

Vous cherchez votre appui ?
l'univers vous présente

Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale
puissance ?

Qu'on t'appelle Destin, Nature,
Providence,

Inconcevable loi ;

Qu'on tremble sous ta main, ou
bien qu'on la blasphème,

Soumis ou révolté, qu'on te
craigne ou qu'on t'aime ;

Toujours, c'est toujours toi !

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai
l'Espérance ;

Mon esprit abusé but avec
complaisance

Son philtre empoisonneur :

C'est elle qui, poussant nos pas
dans les abîmes,

De festons et de fleurs couronne

les victimes

Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard il
décimait les hommes,

Ou si sa main tombait sur tous
tant que nous sommes

Avec d'égales lois !

Mais les siècles ont vu les âmes
magnanimes,

La beauté, le génie, ou les vertus
sublimes,

Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang
voulaient en sacrifices

Des troupeaux innocents les
sanglantes prémices

Dans leurs temples cruels,

De cent taureaux choisis on
formait l'hécatombe,

Et l'agneau sans souillure, ou la
blanche colombe

Engraissaient leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe
de tout être,

Toi pour qui le possible existe
avant de naître,

Roi de l'immensité,

Tu pouvais cependant, au gré de

ton envie,

Puiser pour tes enfants le
bonheur et la vie

Dans ton éternité.

Sans t'épuiser jamais, sur toute
la nature

Tu pouvais à longs flots
répandre sans mesure

Un bonheur absolu :

L'espace, le pouvoir, le temps,
rien ne te coûte.

Ah ! ma raison frémit, tu le
pouvais sans doute,

Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour
mériter de naître ?

L'insensible néant t'a-t-il
demandé l'être,

Ou l'a-t-il accepté ?

Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre
de tes caprices ?

Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il
nos supplices

Pour ta félicité ?

Montez donc vers le ciel,
montez, encens qu'il aime,

Soupirs, gémissements, larmes,
sanglots, blasphème,

Plaisirs, concerts divins ;

Cris du sang, voix des morts,
plaintes inextinguibles,

Montez, allez frapper les voûtes
insensibles

Du palais des destins !

Terre, élève ta voix ; cieux,
répondez ; abîmes,

Noir séjour où la mort entasse
ses victimes,

Ne formez qu'un soupir !

Qu'une plainte éternelle accuse
la nature,

Et que la douleur donne à toute

créature

Une voix pour gémir !

Du jour où la nature, au néant
arrachée,

S'échappa de tes mains comme
une œuvre ébauchée,

Qu'as-tu vu cependant ?

Aux désordres du mal la matière
asservie,

Toute chair gémissant, hélas ! et
toute vie

Jalouse du néant.

Des éléments rivaux les luttes
intestines ;

Le Temps, qui flétrit tout, assis
sur les ruines

Qu'entassèrent ses mains,

Attendant sur le seuil tes
œuvres éphémères ;

Et la mort étouffant, dès le sein
de leurs mères,

Les germes des humains !

La vertu succombant sous
l'audace impunie,

L'imposture en honneur, la
vérité bannie ;

L'errante liberté

Aux dieux vivants du monde

offerte en sacrifice ;

Et la force, partout, fondant de
l'injustice

Le règne illimité !

La valeur sans les dieux
décidant les batailles !

Un Caton, libre encor, déchirant
ses entrailles

Sur la foi de Platon ;

Un Brutus qui, mourant pour la
vertu qu'il aime,

Doute au dernier moment de
cette vertu même,

Et dit : « Tu n'es qu'un nom !... »

La fortune toujours du parti des
grands crimes ;

Les forfaits couronnés devenus
légitimes ;

La gloire au prix du sang ;

Les enfants héritant l'iniquité
des pères ;

Et le siècle qui meurt racontant
ses misères

Au siècle renaissant !

Eh quoi ! tant de tourments, de
forfaits, de supplices,

N'ont-ils pas fait fumer d'assez
de sacrifices

Tes lugubres autels ?

Ce soleil, vieux témoin des
malheurs de la terre,

Ne fera-t-il pas naître un seul
jour qui n'éclaire

L'angoisse des mortels ?

Héritiers des douleurs, victimes
de la vie,

Non, non, n'espérez pas que sa
rage assouvie

Endorme le Malheur,

Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant
son aile immense,

Engloutisse à jamais dans

l'éternel silence

L'éternelle douleur !



Commentaire.

LY A des heures où la sensation de la douleur est si forte dans l'homme jeune et sensible, qu'elle étouffe la raison. Il faut lui permettre alors le cri et presque l'imprécation contre la destinée ! L'excessive douleur a son délire, comme l'amour. Passion veut dire souffrance, et souffrance veut dire passion. Je souffrais trop ; il fallait

crier.

J'étais jeune, et les routes de la vie se fermaient devant moi comme si j'avais été un vieillard. J'étais dévoré d'activité intérieure, et on me condamnait à l'immobilité ; j'étais ivre d'amour, et j'étais séparé de ce que j'adorais ; les tortures de mon cœur étaient multipliées par celles d'un autre cœur. Je souffrais comme deux, et je n'avais que la force d'un ? J'étais enfermé, par les suites de mes dissipations et par l'indigence, dans une retraite forcée à la campagne, loin de tout ce que j'aimais ; j'étais malade de cœur, de corps, d'imagination ; je n'avais pour toute

société que les buis chargés de givre de la montagne en face de ma fenêtre, et les vieux livres d'histoire, cent fois relus, écrits avec les larmes des générations qu'ils racontent, et avec le sang des hommes vertueux que ces générations immolent en récompense de leurs vertus. Une nuit, je me levai, je rallumai ma lampe, et j'écrivis ce gémississement ou plutôt ce rugissement de mon âme. Ce cri me soulagea : je me rendormis. Après, il me sembla que je m'étais vengé du destin par un coup de poignard.

Il y avait bien d'autres strophes plus acerbes, plus insultantes, plus impies. Quand je retrouvai cette

méditation, et que je me résolus à l'imprimer, je retranchai ces strophes. L'invective y montait jusqu'au sacrilège. C'était byronien ; mais c'était Byron sincère, et non joué.



VIII – LA PROVIDENCE A L'HOMME.

Quoi ! le fils du néant a maudit
l'existence !

Quoi ! tu peux m'accuser de mes
propres bienfaits !

Tu peux fermer tes yeux à la
magnificence

Des dons que je t'ai faits !

Tu n'étais pas encor, créature
insensée,

Déjà de ton bonheur j'enfantais
le dessein ;

Déjà, comme son fruit,
l'éternelle pensée

Te portait dans son sein.

Oui, ton être futur vivait dans
ma mémoire ;

Je préparais les temps selon ma
volonté.

Enfin ce jour parut ; je dis :
« Nais pour ma gloire

Et ta félicité ! »

Tu naquis : ma tendresse,
invisible et présente,

Ne livra pas mon œuvre aux
chances du hasard ;

J'échauffai de tes sens la sève
languissante

Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis
la mamelle ;

Tu t'enivras sans peine à ces
sources d'amour.

J'affermis les ressorts,
j'arrondis la prunelle

Où se peignit le jour.

Ton âme, quelque temps par les
sens éclipsee,

Comme tes yeux au jour,
s'ouvrit à la raison :

Tu pensas ; la parole acheva ta
pensée,

Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère

Ce grand nom s'offrit à tes
yeux !

Tu vis ma bonté sur la terre,

Tu lus ma grandeur dans les
cieux !

L'ordre était mon intelligence ;

La nature, ma providence ;

L'espace, mon immensité !

Et, de mon être ombre altérée,
Le temps te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté !

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur ;

Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre
importune

Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton âme,

Et tu ne crois plus au soleil.

« Non, tu n'es plus qu'un grand problème

Que le sort offre à la raison ;

Si ce monde était ton emblème,

Ce monde serait juste et bon. »

Arrête, orgueilleuse pensée !

A la loi que je t'ai tracée

Tu prétends comparer ma loi ?

Connais leur différence
auguste :

Tu n'as qu'un jour pour être
juste ;

J'ai l'éternité devant moi !

Quand les voiles de ma sagesse

A tes yeux seront abattus,

Ces maux dont gémit ta
faiblesse

Seront transformés en vertus.

De ces obscurités cessantes

Tu verras sortir triomphantes

Ma justice et ta liberté :

C'est la flamme qui purifie

Le creuset divin où la vie

Se change en immortalité !

Mais ton cœur endurci doute

encore et murmure :

Ce jour ne suffit pas à tes yeux
révoltés,

Et dans la nuit des sens tu
voudrais voir éclore

De l'éternelle aurore

Les célestes clartés !

Attends ; ce demi-jour, mêlé
d'une ombre obscure,

Suffit pour te guider en ce
terrestre lieu :

Regarde qui je suis, et marche
sans murmure,

Comme fait la nature

Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;

L'Océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,

Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,

De sa prison profonde

La mer vomit son onde,

Et des bords qu'elle inonde

Recule en mugissant ?

Ce soleil éclatant, ombre de la lumière,

Sait-il où le conduit le signe de

ma main ?

S'est-il tracé lui-même un
glorieux chemin ?

Au bout de sa carrière,

Quand j'éteins sa lumière,

Promet-il à la terre

Le soleil de demain ?

Cependant tout subsiste et
marche en assurance.

Ma voix chaque matin réveille
l'univers ;

J'appelle le soleil du fond de ses
déserts :

Franchissant la distance,

Il monte en ma présence,

Me répond, et s'élance

Sur le trône des airs !

Et toi, dont mon souffle est la
vie,

Toi, sur qui mes yeux sont
ouverts,

Peux-tu craindre que je t'oublie,

Homme, roi de cet univers ?

Crois-tu que ma vertu
sommeille ?

Non, mon regard immense veille

Sur tous les mondes à la fois !

La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes
lois.

Marche au flambeau de
l'espérance

Jusque dans l'ombre du trépas,

Assuré que ma providence

Ne tend point de piège à tes
pas !

Chaque aurore la justifie,

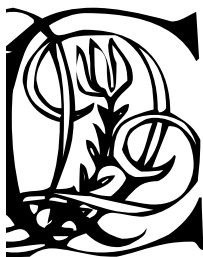
L'univers entier s'y confie,

Et l'homme seul en a douté !

Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.



Commentaire.



DETTE MÉDITATION NE vaut pas la précédente. Voici pourquoi : la première est d'inspiration, celle-ci est de réflexion. Le repentir a-t-il jamais l'énergie de la passion ?

Ma mère, à qui je montrai ce volume avant de le livrer à l'impression, me reprocha pieusement et tendrement

ce cri de désespoir. C'était, disait-elle, une offense à Dieu, un blasphème contre la volonté d'en haut, toujours juste, toujours sage, toujours aimante, jusque dans ses sévérités. Je ne pouvais, disait-elle, imprimer de pareils vers qu'en les réfutant moi-même par une plus haute proclamation à l'éternelle sagesse et à l'éternelle bonté. J'écrivis, pour lui obéir et pour lui complaire, la méditation intitulée *la Providence à l'homme*.



IX – SOUVENIR.

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de
trace ;

Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour !

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le
temps ;

Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde
qu'enchaîne

Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,

Dans mon sein ne saurait
vieillir :

Comme l'âme, elle n'a point
d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes
yeux ;

Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,

Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore

Que tu fus à ce dernier jour,

Quand vers ton céleste séjour

Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté

Dans les cieux même t'a suivie ;

Tes yeux, où s'éteignait la vie,

Rayonnent d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine

Soulève encor tes longs
cheveux ;

Sur ton sein leurs flots onduleux

Retombent en tresses d'ébène,
L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.
Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit ;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.
C'est toi que j'entends, que je
vois,
Dans le désert, dans le nuage ;
L'onde réfléchit ton image ;

Le zéphyr m'apporte ta voix.
Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.
Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque
étoile
Qui plaît le plus à mes regards.
Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs

C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes
pleurs,

Quand je vais, triste et solitaire,

Répandre en secret ma prière

Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans
l'ombre ;

Tes ailes reposent sur moi ;

Tous mes songes viennent de
toi,

Doux comme le regard d'une
ombre.

Pendant mon sommeil, si ta

main

De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein !
Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire
encore !



Commentaire.



ES GRANDES DOULEURS sont muettes, a-t-on dit. Cela est vrai. Je l'éprouvai après la première grande douleur de ma vie. Pendant six ou huit mois, je me renfermai comme dans un linceul avec l'image de ce que j'avais aimé et perdu. Puis, quand je me fus pour ainsi dire apprivoisé avec ma

douleur, la nature jeta le voile de la mélancolie sur mon âme, et je me complus à m'entretenir en invocations, en extases, en prières, en poésie même quelquefois, avec l'ombre toujours présente à mes pensées.

Ces strophes sont un de ces entretiens que je me plaisais à cadencer, afin de les rendre plus durables pour moi-même, sans penser alors à les publier jamais. Je les écrivis un soir d'été de 1819, sur le banc de pierre d'une fontaine glacée qu'on appelle *la fontaine du Hêtre*, dans les bois qui entourent le château de mon oncle à Ursy. Que de

vagues secrètes de mon cœur le
murmure de cette fontaine, qui
tombe en cascade, n'a-t-il pas
assoupies en ce temps-là !



X – ODE.

Delicta majorum immeritus lues.

Horat., od. VI, lib. III.

Peuple ! des crimes de tes pères

Le ciel punissant tes enfants,

De châtiments héréditaires

Accablera leurs descendants,

Jusqu'à ce qu'une main propice

Relève l'auguste édifice

Par qui la terre touche aux
cieux,

Et que le zèle et la prière
Dissipent l'indigne poussière
Qui couvre l'image des dieux !
Sortez de vos débris antiques,
Temples que pleurait Israël ;
Relevez-vous, sacrés portiques ;
Lévites, montez à l'autel !
Aux sons des harpes de Solyme,
Que la renaissante victime
S'immole sous vos chastes
mains ;
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éteigne le tonnerre

Qui gronde encor sur les
humains !

Plein d'une superbe folie,

Ce peuple au front audacieux

S'est dit un jour : « Dieu
m'humilie ;

Soyons à nous-mêmes nos
dieux.

Notre intelligence sublime

A sondé le ciel et l'abîme

Pour y chercher ce grand esprit ;

Mais ni dans les flancs de la
terre,

Mais ni dans les feux de la

sphère,

Son nom pour nous ne fut écrit.

« Déjà nous enseignons au
monde

A briser le sceptre des rois ;

Déjà notre audace profonde

Se rit du joug usé des lois.

Secouez, malheureux esclaves,

Secouez d'indignes entraves,

Rentrez dans votre liberté !

Mortel ! du jour où tu respirez,

Ta loi, c'est ce que tu désires ;

Ton devoir, c'est la volupté !

« Ta pensée a franchi l'espace,
Tes calculs précèdent les temps,
La foudre cède à ton audace,
Les cieux roulent tes chars
flottants ;
Comme un feu que tout
alimente,
Ta raison, sans cesse croissante,
S'étendra sur l'immensité ;
Et ta puissance, qu'elle assure,
N'aura de terme et de mesure
Que l'espace et l'éternité.
Heureux nos fils ! heureux cet

âge

Qui, fécondé par nos leçons,

Viendra recueillir l'héritage

Des dogmes que nous lui
laissons !

Pourquoi les jalouses années

Bornent-elles nos destinées

A de si rapides instants ?

O loi trop injuste et trop dure !

Pour triompher de la nature

Que nous a-t-il manqué ? Le
temps »

Eh bien, le temps sur vos

poussières

A peine encore a fait un pas.

Sortez, ô mânes de nos pères,

Sortez de la nuit du trépas !

Venez contempler votre
ouvrage ;

Venez partager de cet âge

La gloire et la félicité !

O race en promesses féconde,

Paraissez ! Bienfaiteurs du
monde,

Voilà votre postérité !

Que vois-je ? ils détournent la

vue,

Et, se cachant sous leurs
lambeaux,

Leur foule, de honte éperdue,

Fuit et rentre dans les tombeaux.

Non, non, restez, ombres
coupables ;

Auteurs de nos jours
déplorables,

Restez ! ce supplice est trop
doux.

Le ciel, trop lent à vous
poursuivre,

Devait vous condamner à vivre

Dans le siècle enfanté par vous !
Où sont-ils, ces jours où la
France,
A la tête des nations,
Se levait comme un astre
immense
Inondant tout de ses rayons ?
Parmi nos siècles, siècle unique,
De quel cortège magnifique
La gloire composait ta cour !
Semblable au dieu qui nous
éclaire,
Ta grandeur étonnait la terre,

Dont tes clartés étaient
l'amour !

Toujours les siècles du génie
Sont donc les siècles des vertus !

Toujours les dieux de
l'harmonie

Pour les héros sont descendus !

Près du trône qui les inspire,

Voyez-les déposer la lyre

Dans de pures et chastes mains ;

Et les Racine et les Turenne

Enchaîner les grâces d'Athènes

Au char triomphant des

Romains !

Mais, ô déclin ! quel souffle
aride

De notre âge a séché les fleurs ?

Eh quoi ! le lourd compas
d'Euclide

Etouffe nos arts enchanteurs ?

Elans de l'âme et du génie,

Des calculs la froide manie

Chez nos pères vous remplaça :

Ils posèrent sur la nature

Le doigt glacé qui la mesure,

Et la nature se glaça !

Et toi, prêtresse de la terre,
Vierge du Pinde ou de Sion,
Tu fuis ce globe de matière,
Privé de ton dernier rayon !
Ton souffle divin se retire
De ces cœurs flétris, que la lyre
N'émeut plus de ses sons
touchants ;
Et pour son Dieu qui le
contemple,
Sans toi l'univers est un temple
Qui n'a plus ni parfums ni
chants !

Pleurons donc, enfants de nos
pères !

Pleurons ! de deuil couvrons nos
fronts ;

Lavons dans nos larmes amères

Tant d'irréparables affronts !

Comme les fils d'Héliodore,

Rassemblons du soir à l'aurore

Les débris du temple abattu ;

Et sous ces cendres criminelles

Cherchons encor les étincelles

Du génie et de la vertu.



Commentaire.

L NE FAUT pas chercher de philosophie dans les poésies d'un jeune homme de vingt ans. Cette méditation en est une preuve de plus. La poésie pense peu, à cet âge surtout ; elle peint et elle chante. Cette méditation est une larme sur le passé. Je venais de lire le *Génie du Christianisme*, de M. de Chateaubriand ; j'étais fanatisé des

images dont ce livre, illustration de toutes les belles ruines, était étincelant. J'étais de l'opinion de René, de la religion d'Atala, de la foi du P. Aubry. De plus, j'avais eu toujours une indicible horreur du matérialisme, ce *squelette* de la création, exposé en dérision aux yeux de l'homme par des algébristes sur l'autel du néant, à la place de Dieu. Ces hommes me paraissaient et me paraissent encore aujourd'hui des aveugles-nés, des *Œdipes* du genre humain, niant l'énigme de Dieu parce qu'ils ne peuvent pas la déchiffrer. Enfin, j'étais né d'une famille royaliste qui avait gémi plus

qu'aucune autre sur la chute du trône, sur la mort du vertueux et malheureux roi, sur les crimes de l'anarchie. J'eus un accès d'admiration pour tous les passés, une imprécation contre tous les démolisseurs des vieilles choses. Cet accès produisit ces vers et quelques autres : il ne fut pas très long. Il se transforma par la réflexion en appréciation équitable des vices et des avantages propres à chaque nature de gouvernement, et en spiritualisme religieux plein de vénération pour toutes les fois sincères, et plein d'aspiration pour le rayonnement toujours croissant du

nom divin sur la raison de l'homme.



XI – LE LIS DU GOLFE DE SANTA RESTITUTA,

DANS L'ILE D'ISCHIA.

1842.

Des pêcheurs, un matin, virent
un corps de femme

Que la vague nocturne au bord
avait roulé ;

Même à travers la mort sa
beauté touchait l'âme.

Ces fleurs, depuis ce jour,

naissent près de la lame

Du sable qu'elle avait foulé.

D'où venait cependant cette
vierge inconnue

Demander une tombe aux
pauvres matelots ?

Nulle nef en péril sur ces mers
n'était vue ;

Nulle bague à ses doigts : elle
était morte et nue,

Sans autre robe que les flots.

Ils allèrent chercher dans toutes
les familles

Le plus beau des linceuls dont

on pût la parer ;

Pour lui faire un bouquet, des lis
et des jonquilles ;

Pour lui chanter l'adieu, des
chœurs de jeunes filles,

Et des mères pour la pleurer.

Ils lui firent un lit de sable où
rien ne pousse,

Symbole d'amertume et de
stérilité ;

Mais les fleurs de pitié rendirent
la mer douce,

Le sable de ses bords se revêtit
de mousse,

Et cette fleur s'ouvre l'été.

Vierges, venez cueillir ce beau lis
solitaire,

Abeilles de nos cœurs dont
l'amour est le miel !

Les anges ont semé sa graine sur
la terre ;

Son sol est le tombeau, son nom
est un mystère ;

Son parfum fait rêver du ciel.



XII –

L'ENTHOUSIASME.

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des
dieux ;

Mais entre ses serres rapides
L'aigle pressant ses flancs
timides,
L'arrachait aux champs
paternels ;

Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des
immortels.

Ainsi quand tu fonds sur mon
âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur ;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre

allume,

Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée

L'instinct des sens s'oppose en
vain :

Sous le dieu mon âme oppressée

Bondit, s'élance, et bat mon
sein.

La foudre en mes veines circule :

Etonné du feu qui me brûle,

Je l'irrite en le combattant,

Et la lave de mon génie

Déborde en torrents d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.
Muse, contemple ta victime !
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !

Son luth n'est point baigné de
pleurs ;

Son enthousiasme paisible

N'a point ces tragiques fureurs.

De sa veine féconde et pure

Coulent, avec nombre et mesure,

Des ruisseaux de lait et de miel ;

Et ce pusillanime Icare,

Trahi par l'aile de Pindare,

Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les
âmes,

Il faut brûler, il faut ravir

Au ciel jaloux ses triples
flammes :

Pour tout peindre, il faut tout
sentir.

Foyers brûlants de la lumière,

Nos cœurs de la nature entière

Doivent concentrer les rayons ;

Et l'on accuse notre vie !

Mais ce flambeau qu'on nous
envie

S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique

N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos
chants.

Non, non, quand l'Apollon
d'Homère

Pour lancer ses traits sur la
terre,

Descendait des sommets d'Eryx,

Volant aux rives infernales,

Il trempait ses armes fatales

Dans les eaux bouillantes du
Styx.

Descendez de l'auguste cime

Qu'indignent de lâches
transports !

Ce n'est que d'un luth
magnanime

Que partent les divins accords.

Le cœur des enfants de la lyre

Ressemble au marbre qui
soupire

Sur le sépulcre de Memnon :

Pour lui donner la voix et l'âme,

Il faut que de sa chaste flamme

L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore

Des feux sous la cendre
couverts,

Mon reste d'âme s'évapore

En accents perdus dans les airs !

La gloire est le rêve d'une
ombre ;

Elle a trop retranché le nombre

Des jours qu'elle devait
charmer.

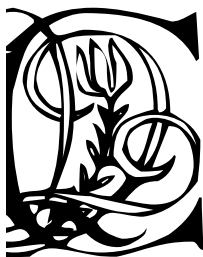
Tu veux que je lui sacrifie

Ce dernier souffle de ma vie !

Je veux le garder pour aimer.



Commentaire.



ETTE ODE EST du même temps. C'est une goutte de la veine lyrique de mes premières années. Je l'écrivis un matin à Paris, dans une mansarde de l'hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais alors. Un de mes amis entra au moment où je terminais la

dernière strophe. Je lui lus toute la pièce ; il fut ému. Il la copia, il l'emporta, et la lut à quelques poètes classiques de l'époque, qui encouragèrent de leurs applaudissements le poète inconnu. Je la dédiai ensuite à cet ami, qui faisait lui-même des vers remarquables. C'est M. Rocher, aujourd'hui une des lumières et une des éloquences de la haute magistrature de son pays. Nos routes dans la vie se sont séparées depuis ; il a déserté la poésie avant moi. Il y aurait eu les succès promis à sa belle imagination. Nos vers s'étaient juré amitié : nos cœurs ont tenu la parole

de nos vers.



XIII – LA RETRAITE.

A M. DE C***.

Aux bords de ton lac enchanté,

Loin des sots préjugés que
l'erreur déifie,

Couvert du bouclier de ta
philosophie,

Le temps n'emporte rien de ta
félicité ;

Ton matin fut brillant, et ma
jeunesse envie

L'azur calme et serein du beau
soir de ta vie.

Ce qu'on appelle nos beaux
jours

N'est qu'un éclair brillant dans
une nuit d'orage ;

Et rien, excepté nos amours,

N'y mérite un regret du sage.

Mais que dis-je ? on aime à tout
âge :

Ce feu durable et doux, dans
l'âme renfermé,

Donne plus de chaleur en jetant
moins de flamme ;

C'est le souffle divin dont tout
l'homme est formé,

Il ne s'éteint qu'avec son âme.

Etendre son esprit, resserrer ses
désirs,

C'est là le grand secret ignoré
du vulgaire :

Tu le connais, ami ! cet heureux
coin de terre

Renferme tes amours, tes goûts
et tes plaisirs.

Tes vœux ne passent point ton
champêtre domaine ;

Mais ton esprit plus vaste étend
son horizon,

Et, du monde embrassant la
scène,

Le flambeau de l'étude éclaire ta
raison.

Tu vois qu'aux bords du Tibre,
et du Nil et du Gange,

En tous lieux, en tous temps,
sous des masques divers,

L'homme partout est l'homme,
et qu'en cet univers

Dans un ordre éternel tout passe
et rien ne change ;

Tu vois les nations s'éclipser
tour à tour

Comme les astres dans l'espace ;

De mains en mains le sceptre

passé ;

Chaque peuple a son siècle, et
chaque homme a son jour.

Sujets à cette loi suprême,

Empire, gloire, liberté,

Tout est par le temps emporté :

Le temps emporta les dieux
même

De la crédule antiquité,

Et ce que les mortels, dans leur
orgueil extrême,

Osaient nommer la vérité !

Au milieu de ce grand nuage,

Réponds-moi, que fera le sage,
Toujours entre le doute et
l'erreur combattu ?
Content du peu de jours qu'il
saisit au passage,
Il se hâte d'en faire usage
Pour le bonheur et la vertu.
J'ai vu ce sage heureux ; dans
ses belles demeures
J'ai goûté l'hospitalité :
A l'ombre du jardin que ses
mains ont planté,
Aux doux sons de sa lyre il
endormait les heures

En chantant sa félicité.

Soyez touché, grand Dieu, de sa reconnaissance !

Il ne vous lasse point d'un inutile vœu ;

Gardez-lui seulement sa rustique opulence ;

Donnez tout à celui qui vous demande peu.

Des doux objets de sa tendresse

Qu'à son riant foyer toujours environné,

Sa femme et ses enfants couronnent sa vieillesse,

Comme de ses fruits mûrs un
arbre est couronné ;

Que sous l'or des épis ses
collines jaunissent ;

Qu'au pied de son rocher son lac
soit toujours pur ;

Que de ses beaux jasmins les
ombres épaississent ;

Que son soleil soit doux, que
son ciel soit d'azur ;

Et que pour l'étranger toujours
ses vins mûrissent !

Pour moi, loin de ce port de la
félicité,

Hélas ! par la jeunesse et

l'espoir emporté,

Je vais tenter encore et les flots
et l'orage ;

Mais, ballotté par l'onde et
fatigué du vent,


Au pied de ton rocher sauvage,

Ami, je reviendrai souvent

Rattacher, vers le soir, ma
barque à ton rivage.



Commentaire.

 VOICI À QUELLE occasion j'écrivis ces vers :

Mes deux amis, MM. de Virieu, de Vignet, et moi, nous nous embarquâmes, un soir d'orage, dans un petit bateau de pêcheurs sur le lac du Bourget. La tempête nous prit et nous chassa au hasard des vagues à trois ou quatre lieues du point où

nous nous étions embarqués. Après avoir été ballottés toute la nuit, les flots nous jetèrent entre les rochers d'une petite île à l'extrémité du lac. Le sommet de l'île était surmonté d'un vieux château flanqué de tours, et dont les jardins, échelonnés en terrasses unies les unes aux autres par de petits escaliers dans le roc, couvraient toute la surface de l'îlot. Ce château était habité par M. de Châtillon, vieux gentilhomme savoisien. Il nous offrit l'hospitalité ; nous passâmes deux ou trois jours dans son manoir, entre ses livres et ses fleurs. M. de Châtillon menait, depuis quinze ou

vingt ans, une vie d'ermite dans cette demeure. Il sentait son bonheur, et il le chantait. Il avait écrit un poëme intitulé *Mon lac et mon château*. C'était l'Horace rustique de ce Tibur sauvage. Ses vers ne manquaient ni de grâce ni de sentiment ; ils réfléchissaient la sérénité d'une âme calmée par le soir de la vie, comme son lac réfléchissait lui-même son donjon festonné de lierre, d'espaliers et de jasmin. Il était loin de se douter qu'un de ses trois jeunes hôtes était lui-même poëte sous ses cheveux blonds. Il fut heureux de trouver en nous des auditeurs et des appréciateurs de sa poésie : en trois

séances, après le souper, il nous lut tout son poëme. Quand notre bateau fut radoubé, nous prîmes congé du vieux gentilhomme. Nous étions déjà amis. Quelques jours après, je lui renvoyais pour carte de visite, par un batelier qui allait à Seyssel et qui passait au pied de son île, ces vers.



XIV – LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de
nouveaux rivages,

Dans la nuit éternelle emportés
sans retour,

Ne pourrons-nous jamais sur
l'océan des âges

Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa
carrière,

Et près des flots chéris qu'elle
devait revoir,

Regarde ! je viens seul m'asseoir

sur cette pierre

Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces
roches profondes ;

Ainsi tu te brisais sur leurs
flancs déchirés ;

Ainsi le vent jetait l'écume de
tes ondes

Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous
voguions en silence ;

On n'entendait au loin, sur
l'onde et sous les cieux,

Que le bruit des rameurs qui

frappaient en cadence

Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents
inconnus à la terre

Du rivage charmé frappèrent les
échos ;

Le flot fut attentif, et la voix qui
m'est chère

Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et
vous, heures propices,

Suspendez votre cours !

Laissez-nous savourer les
rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas
vous implorent :

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins
qui les dévorent ;

Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain
quelques moments encore,

Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : « Sois plus
lente ; » et l'aurore

Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc !

de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le
temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces
moments d'ivresse

Où l'amour à longs flots nous
verse le bonheur

S'envolent loin de nous de la
même vitesse

Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous
fixer au moins la trace ?

Quoi ! passés pour jamais ?
quoi ! tout entiers perdus ?

Ce temps qui les donna, ce
temps qui les efface,

Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres
abîmes,

Que faites-vous des jours que
vous engloutissez ?

Parlez : nous rendrez-vous ces
extases sublimes

Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes !
forêt obscure !

Vous que le temps épargne ou
qu'il peut rajeunir,

Gardez de cette nuit, gardez,
belle nature,

Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il
soit dans tes orages,

Beau lac, et dans l'aspect de tes
riants coteaux,

Et dans ces noirs sapins, et dans
ces rocs sauvages

Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui
frémit et qui passe,

Dans les bruits de tes bords par
tes bords répétés,

Dans l'astre au front d'argent
qui blanchit ta surface

De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau
qui soupire,

Que les parfums légers de ton
air embaumé,

Que tout ce qu'on entend, l'on
voit ou l'on respire,

Tout dise : « Ils ont aimé ! »



Commentaire.



LE COMMENTAIRE DE cette méditation se trouve tout entier dans l'histoire de *Raphaël*, publiée par moi.

C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs, comme elle en avait eu le plus dans la mienne. La réalité est toujours plus poétique que la

fiction ; car le grand poète, c'est la nature.

On a essayé mille fois d'ajouter la mélodie plaintive de la musique au gémissement de ces strophes. On a réussi une seule fois. Niedermayer a fait de cette ode une touchante traduction en notes. J'ai entendu chanter cette romance, et j'ai vu les larmes qu'elle faisait répandre. Néanmoins, j'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment ; de beaux vers portent en eux leur mélodie.



XV – LA GLOIRE.

A UN POÈTE EXILE.

Généreux favoris des filles de
Mémoire,

Deux sentiers différents devant
vous vont s'ouvrir :

L'un conduit au bonheur, l'autre
mène à la gloire ;

Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoël, suivit la loi
commune ;

La muse t'enivra de précoces
faveurs,

Tes jours furent tissus de gloire
et d'infortune,

Et tu verses des pleurs !

Rougis plutôt, rougis d'envier au
vulgaire

Le stérile repos dont son cœur
est jaloux :

Les dieux ont fait pour lui tous
les biens de la terre

Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde
est ta patrie.

Quand nous ne sommes plus,
notre ombre a des autels

Où le juste avenir prépare à ton
génie

Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour
du tonnerre

S'élance, et, soutenant son vol
audacieux,

Sembler dire aux mortels : « Je
suis né sur la terre,

Mais je vis dans les cieux. »

Oui, la gloire t'attend ; mais
arrête, et contemple

A quel prix on pénètre en ses
parvis sacrés ;

Vois : l'Infortune, assise à la
porte du temple,

En garde les degrés.

Ici c'est un vieillard que
l'ingrate Ionie

A vu de mers en mers promener
ses malheurs :

Aveugle, il mendiait au prix de
son génie

Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme
fatale,

Expiant dans les fers sa gloire et
son amour,

Quand il va recueillir la palme
triomphale,

Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des
proscrits, des victimes,

Luttant contre le sort ou contre
les bourreaux :

On dirait que le ciel aux cœurs
plus magnanimes

Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux
plaintes de ta lyre :

Des cœurs nés sans vertu
l'infortune est l'écueil ;

Mais toi, roi détrôné, que ton
malheur t'inspire

Un généreux orgueil !

Que t'importe, après tout, que
cet ordre barbare

T'enchaîne loin des bords qui
furent ton berceau ?

Que t'importe en quels lieux le
destin te prépare

Un glorieux tombeau ?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans
du Tage

N'enchaîneront ta gloire aux
bords où tu mourras :

Lisbonne la réclame, et voilà
l'héritage

Que tu lui laisseras !

Ceux qui l'ont méconnu
pleureront le grand homme ;

Athènes à des proscrits ouvre
son Panthéon ;

Coriolan expire, et les enfants de
Rome

Revendiquent son nom.

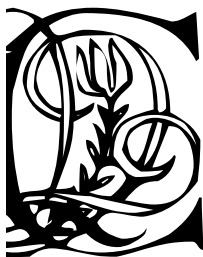
Aux rivages des morts avant que
de descendre,

Ovide lève au ciel ses
suppliantes mains :

Aux Sarmates grossiers il a
légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.



Commentaire.



ETTE ODE EST un des derniers morceaux de poésie que j'aie écrits, dans le temps où j'imitais encore. Elle me fut inspirée à Paris, en 1817, par les infortunes d'un pauvre poète portugais appelé Manoël. Après avoir été illustre dans son pays, chassé par les réactions

politiques, il s'était réfugié à Paris, où il gagnait péniblement le pain de ses vieux jours en enseignant sa langue. Une jeune religieuse, d'une beauté touchante et d'un dévouement absolu, s'était attachée d'enthousiasme à l'exil et à la misère du poète. Il m'enseignait le portugais et m'apprenait à admirer Camoëns.

Les poètes ne sont peut-être pas plus malheureux que le reste des hommes ; mais leur célébrité a donné dans tous les temps plus d'éclat à leur malheur : leurs larmes sont immortelles ; leurs infortunes retentissent, comme leurs amours, dans tous les siècles. La pitié

s'agenouille, de génération en génération, sur leur tombeau. Le naufrage de Camoëns, sa grotte dans l'île de Macao, sa mort dans l'indigence, loin de sa patrie, sont le pendant des amours, des revers, des prisons du Tasse à Ferrare. Je ne suis pas superstitieux, même pour la gloire ; et cependant j'ai fait deux cents lieues pour aller toucher de ma main les parois de la prison du chantre de *la Jérusalem*, et pour y écrire mon nom au-dessous du nom de Byron, comme une visite expiatoire. J'ai détaché avec mon couteau un morceau de brique du mur contre lequel sa couche était

appuyée ; je l'ai fait enchâsser dans un cachet servant de bague, et j'y ai fait graver les deux mots qui résument la vie de presque tous les grands poètes : *Amour et larmes.*



XVI – LA CHARITE.

HYMNE ORIENTAL.

1846.

Dieu dit un jour à son soleil :

« Toi par qui mon nom luit, toi
que ma droite envoie

Porter à l'univers ma splendeur
et ma joie,

Pour que l'immensité me loue à
son réveil ;

De ces dons merveilleux que
répand ta lumière,

De ces pas de géant que tu fais
dans les cieux,

De ces rayons vivants que boit
chaque paupière,

Lequel te rend, dis-moi, dans
toute ta carrière,

Plus semblable à moi-même et
plus grand à tes yeux ? »

Le soleil répondit en se voilant
la face :

« Ce n'est point d'éclairer
l'immensurable espace,

De faire étinceler les sables des
déserts,

De fondre du Liban la couronne

de glace,

Ni de me contempler dans le
miroir des mers,

Ni d'écumer de feu sur les
vagues des airs :

Mais c'est de me glisser aux
fentes de la pierre

Du cachot où languit le captif
dans sa tour,

Et d'y sécher des pleurs au bord
d'une paupière

Que réjouit dans l'ombre un
seul rayon du jour !

– Bien ! reprit Jéhovah ; c'est
comme mon amour ! »

Ce que dit le rayon au
Bienfaiteur suprême,

Moi, l'insecte chantant, je le dis
à moi-même.

Ce qui donne à ma lyre un
frisson de bonheur,

Ce n'est point de frémir au vain
souffle de la gloire,

Ni de jeter au temps un nom
pour sa mémoire,

Ni de monter au ciel dans un
hymne vainqueur ;

Mais c'est de résonner, dans la
nuit du mystère,

Pour l'âme sans écho d'un
pauvre solitaire

Qui n'a qu'un son lointain pour
tout bruit sur la terre,

Et d'y glisser ma voix par les
fentes du cœur.



XVII – LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

ODE

Versez du sang, frappez encore !

Plus vous retranchez ses
rameaux,

Plus le tronc sacré voit éclore

Ses rejetons toujours nouveaux !

Est-ce un dieu qui trompe le
crime ?

Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur ;
Toujours, échappé d'Athalie,
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur !
Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr !
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir !
Aux accents du bronze qui tonne
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté !

Jeux du sort, merveilles divines !

Ainsi fleurit sur des ruines

Un lis que l'orage a planté.

Il vient, quand les peuples,
victimes

Du sommeil de leurs
conducteurs,

Errent aux penchants des
abîmes

Comme des troupeaux sans
pasteurs.

Entre un passé qui s'évapore,

Vers un avenir qu'il ignore,

L'homme nage dans un chaos !

Le doute égare sa boussole,
Le monde attend une parole,
La terre a besoin d'un héros !
Courage ! c'est ainsi qu'ils
naissent !

C'est ainsi que dans sa bonté
Un Dieu les sème ! ils
apparaissent

Sur des jours de stérilité !

Ainsi, dans une sainte attente,
Quand des pasteurs la troupe
errante

Parlait d'un Moïse nouveau,

De la nuit déchirant le voile,
Une mystérieuse étoile
Les conduisit vers un berceau !
Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras,
Déjà tu rassures la France :
Les miracles ne trompent pas !
Confiante dans son délire,
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant,
Et, comme ces rois de l'Aurore,
Un instinct que mon âme ignore

Me fait adorer un enfant !
Comme l'orphelin de Pergame,
Il verra près de son berceau
Un roi, des princes, une femme,
Pleurer aussi sur un tombeau !
Bercé sur le sein de sa mère,
S'il vient à demander son père,
Il verra se baisser les yeux !
Et cette veuve inconsolée,
En lui cachant le mausolée,
Du doigt lui montrera les cieux.
Jeté sur le déclin des âges,

Il verra l'empire sans fin,
Sorti de glorieux orages,
Frémir encor de son déclin.
Mais son glaive aux champs de
victoire
Nous rappellera la mémoire
Des destins promis à Clovis,
Tant que le tronçon d'une épée,
D'un rayon de gloire frappée,
Brillerait aux mains de ses fils !
Sourd aux leçons efféminées
Dont le siècle aime à les nourrir,
Il saura que les destinées

Font roi pour régner ou mourir ;
Que des vieux héros de sa race
Le premier titre fut l'audace,
Et le premier trône un pavois ;
Et qu'en vain l'humanité crie :
Le sang versé pour la patrie
Est toujours la pourpre des
rois !
Tremblant à la voix de l'histoire,
Ce juge vivant des humains,
Français, il saura que la gloire
Tient deux flambeaux entre ses
mains.

L'un, d'une sanglante lumière
Sillonne l'horrible carrière
Des peuples par le crime
heureux ;
Semblable aux torches des
Furies
Que jadis les fameux impies
Sur leurs pas traînaient après
eux.

L'autre, du sombre oubli des
âges,
Tombeau des peuples et des
rois,
Ne sauve que les siècles sages

Et les légitimes exploits :
Ses clartés immenses et pures,
Traversant les races futures,
Vont s'unir au jour éternel ;
Pareil à ces feux pacifiques,
O Vesta, que des mains
pudiques
Entretenaient sur ton autel.
Il saura qu'aux jours où nous
sommes,
Pour vieillir au trône des rois,
Il faut montrer aux yeux des
hommes

Ses vertus auprès de ses droits ;
Qu'assis à ce degré suprême,
Il faut s'y défendre soi-même,
Comme les dieux sur leurs
autels,
Rappeler en tout leur image,
Et faire adorer le nuage
Qui les sépare des mortels.
Au pied du trône séculaire
Où s'assied un autre Nestor,
De la tempête populaire
Le flot calmé murmure encor !
Ce juste, que le ciel contemple,

Lui montrera par son exemple
Comment, sur les écueils jeté,
On élève sur le rivage,
Avec les débris du naufrage,
Un temple à l'immortalité !
Ainsi s'expliquaient sur ma lyre
Les destins présents à mes
yeux ;
Et tout secondait mon délire,
Et sur la terre, et dans les cieux !
Le doux regard de l'Espérance
Eclairait le deuil de la France,
Comme, après une longue nuit,

Sortant d'un berceau de
ténèbres,

L'aube efface les pas funèbres

De l'ombre obscure qui s'enfuit.



Commentaire.



J'ÉTAIS DE FAMILLE royaliste ; j'avais servi dans les gardes du roi ; j'avais accompagné à cheval le duc de Berri, père du duc de Bordeaux, jusqu'à la frontière de France, quand il en sortit pour un second exil. L'assassinat de ce prince, quelques années après, m'avait profondément remué. Le désespoir de sa jeune

veuve, qui portait dans son sein le gage de leur amour, avait attendri toute l'Europe. La naissance de cet enfant parut une vengeance du ciel contre l'assassin, une bénédiction miraculeuse du sang des Bourbons. J'étais loin de la France quand j'appris cet événement : il inspira ma jeune imagination autant que mon cœur. J'écrivis sous cette inspiration. Ces vers, je ne les envoyai point à la cour de France, qui ne me connaissait pas ; je les adressai à mon père et à ma mère, qui se réjouirent de voir leurs propres sentiments chantés par leur fils. J'ai été, comme la France entière

de cette époque, mauvais prophète des destinées de cet enfant. Je n'ai jamais rougi des vœux très désintéressés que je fis alors sur ce berceau. Je ne les ai jamais démentis par un acte ingrat ou par une parole dédaigneuse sur le sort de ces princes. Quand les Bourbons que je servais ont été proscrits du trône et du pays en 1830, j'ai donné ma démission du nouveau souverain, pour n'avoir point à maudire ce que j'avais béni. Depuis, cette seconde branche de la monarchie a été retranchée elle-même. J'ai été plus respectueux envers leur infortune que je ne l'avais été envers leur

puissance. Quand le trône s'est définitivement écroulé sous la main libre du peuple, je ne devais rien à celui qui l'avait occupé le dernier. J'ai pu prêter loyalement ma main à ce peuple pour inaugurer la république. Dix-huit ans d'indépendance absolue me séparaient des souvenirs et des devoirs de ma jeunesse envers une autre monarchie. Mon esprit avait grandi, mes idées s'étaient élargies ; mon cœur était libre d'engagement, mes devoirs étaient tous envers mon pays. J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire pour sauver de grands malheurs, et pour préparer de

grandes voies au peuple. Je fais pour lui maintenant les mêmes vœux que je faisais il y a trente ans pour une autre forme de souveraineté. Quand à ceux que j'adressais alors au ciel pour l'enfance du duc de Bordeaux, Dieu les a autrement exaucés ; il les a mieux exaucés peut-être, pour son bonheur, dans l'exil que dans la patrie, dans la vie privée que sur un trône.



XVIII – RESSOUVENIR DU LAC LEMAN.

A M. HUBER SALADIN.

1842.

Encor mal éveillé du plus
brillant des rêves,

Au bruit lointain du lac qui
dentelle tes grèves,

Rentré sous l'horizon de mes
modestes cieux,

Pour revoir en dedans je referme

les yeux,

Et devant mes regards flottent à
l'aventure,

Avec des pans de ciel, des
lambeaux de nature !

Si Dieu brisait ce globe en
confus éléments,

Devant sa face ainsi passeraient
ses fragments...

De grands golfes d'azur, où de
rêveuses voiles,

Répercutant le jour sur leurs
ailes de toiles,

Passent d'un bord à l'autre, avec
les blonds troupeaux,

Les foins fauchés d'hier qui
trempent dans les eaux ;

Des monts aux verts gradins que
la colline étage,

Qui portent sur leurs flancs les
toits du blanc village,

Ainsi qu'un fort pasteur porte,
en montant aux bois,

Un chevreau sous son bras sans
en sentir le poids ;

Plus haut, les noirs sapins,
mousse des précipices,

Et les grands prés tachés
d'éclatantes génisses,

Et les chalets perdus pendant
tout un été

Sur les derniers sommets de ce
globe habité,

Où le regard, épris des hauteurs
qu'il affronte,

S'élève avec l'amour, soupir qui
toujours monte !...

Désert où l'homme errant, pour
leur lait et leur miel,

Trouve la liberté qu'il rapporta
du ciel !...

Par-dessus ces sommets la neige
blanche ou rose,

Fleur que l'été conserve et que

la nue arrose ;

Les glaciers suspendus, océans
congelés,

Pour la soif des vallons tour à
tour distillés ;

Dans l'abîme assourdi
l'avalanche qui plonge ;

Et sous la main de Dieu pressés
comme une éponge,

Noyés dans son soleil, fondus à
sa lueur,

Ces grands fronts de la terre
exprimant sa sueur !...

Je vois blanchir d'ici, dans les
sombres vallées,

Des torrents de poussière et des
ondes ailées ;

Leur sourd mugissement tonne
si loin de moi,

Que je n'entends plus rien du
fracas que je voi !

Flèche d'eau du sommet dans le
gouffre lancée,

La cascade en sifflant éblouit
ma pensée ;

Comme un lambeau de voile
arraché par le vent,

Elle claque au rocher, rejaillit en
pleuvant,

Et tombe en pétillant sur le
granit qui fume

Comme un feu de bois vert que
le pasteur allume.

A peine reste-t-il assez de ses
vapeurs

Pour qu'un pâle arc-en-ciel y
trempe ses couleurs

Et flotte quelque temps sur cette
onde en fumée,

Comme sur un nom mort un peu
de renommée !...

Notre barque s'endort, ô
Thoune ! sur ta mer,

Dont l'écume à la main ne laisse

rien d'amer ;

De tes flots, bleu miroir, ces
Alpes sont la dune.

Il est nuit ; sur ta lame on voit
nager la lune :

Elle fait ruisseler sur son sentier
changeant

Les mailles de cristal de son filet
d'argent,

Et regarde, à l'écart des bords
d'un autre monde,

Les étoiles ses sœurs se baigner
dans ton onde.

Son disque, épanoui de noyer en
noyer,

De l'ondoiement des flots, pour
nous, semble ondoyer ;

Chaque arbre tour à tour la
dévoile ou la cache.

D'un côté de l'esquif notre
ombre étend sa tache,

Et de l'autre les monts, leurs
neiges, leurs glaçons,

Plongent dans le sillage avec
leurs blancs frissons !

Diamant colossal enchâssé
d'émeraudes,

Et le front rayonnant d'auréoles
plus chaudes,

La rêveuse Yungfrau de son vert
piédestal

Déploie au vent des nuits sa
robe de cristal...

A ce divin tableau, la rame lente
oublie

De frapper sous le bord la vague
recueillie ;

On n'entend que le bruit des
blanches perles d'eau

Qui retombent au lac des deux
flancs du bateau,

Et le doux renflement d'un flot
qui se soulève,

Sous inarticulés d'eau qui dort

et qui rêve !...

O poétique mer ! il est dans cet
esquif

Plus d'un cœur qui comprend
ton murmure plaintif ;

Qui, sous l'impression dont ta
scène l'inonde,

Pour soulever un sein, s'enfle
comme ton onde,

S'ouvre pour réfléchir, à
l'alpestre clarté,

La nature, son Dieu, l'amour, la
liberté ;

Et, ne pouvant parler sous le
poids qui le charme,

Répand le dernier fond de toute
âme... une larme !

Huber ! heureux enfant de ces
tribus de Tell,

Que Dieu plaça plus près des
Alpes, son autel !

Des splendeurs de ces monts
doux et fier interprète,

Ame de citoyen dans un cœur de
poète !

Voilà donc ces sommets et ces
lacs étoilés

Devant nos yeux ravis par ta
main dévoilés !

Voilà donc ces rochers à qui ton
amour crie

Le plus beau nom de l'homme à
la terre : « O patrie !... »

Ah ! tu tiens à ce ciel par un
double lien :

Qui chérit la nature est deux
fois citoyen !

Mais tu dis, dans l'orgueil de ta
fière tendresse :

« Ces monts sont trop bornés
pour l'amour qui m'opprime :

On voit la liberté sur leurs
flancs resplendir ;

Mais, pour l'adorer plus, je

voudrais l'agrandir.

N'être qu'un poids léger de
l'immense équilibre,

C'est être respecté, ce n'est pas
être libre :

Dans sa force tout droit doit
porter sa raison.

Un grand peuple à ses pieds veut
un grand horizon !

Si la pitié des rois nous épargne
l'offense,

Le dédain des tyrans n'est pas
l'indépendance ;

Il faut contempler par masse et
non par fractions,

Pour jouer dans ce siècle au jeu
des nations.

La Suisse est l'oasis de mon âme
attendrie ;

J'y chéris mon berceau, j'y
cherche une patrie !... »

Adore ton pays et ne l'arpen-
te pas.

Ami, Dieu n'a pas fait les
peuples au compas :

L'âme est tout ; quel que soit
l'immense flot qu'il roule,

Un grand peuple sans âme est
une vaste foule !

Du sol qui l'enfanta la sainte
passion

D'un essaim de pasteurs fait une
nation ;

Une goutte de sang dont la
gloire tient trace

Teint pour l'éternité le drapeau
d'une race !

N'en est-il pas assez sur la
flèche de Tell

Pour rendre son ciel libre et son
peuple immortel ?

Sparte vit trois cents ans d'un
seul jour d'héroïsme.

La terre se mesure au seul

patriotisme.

Un pays ? c'est un homme, une gloire, un combat !

Zurich ou Marathon, Salamine ou Morat !

La grandeur de la terre est d'être ainsi chérie :

Le Scythe a des déserts, le Grec une patrie !...

Autour d'un groupe épars de montagnes, d'îlots,

Promontoires noyés dans les brumes des flots,

Avec son sang versé d'une héroïque artère,

Léonidas mourant écrit du doigt
sur terre

Des titres de vertu, d'amour, de
liberté,

Qui lèguent un pays à
l'immortalité !

Qu'importe sa surface ? un jour,
cette colline

Sera le Parthénon, et ces flots
Salamine !

Vous les avez écrits, ces titres et
ces droits,

Sur un granit plus sûr que les
chartes des rois !

Mais ce n'est plus le glaive,
Huber, c'est la pensée,

Par qui des nations la force est
balancée.

Le règne de l'esprit est à la fin
venu.

Plus d'autres boucliers !
l'homme combat à nu.

La conquête brutale est l'erreur
de la gloire.

Tu l'as vu, nos exploits font
pleurer notre histoire.

De triomphe en triomphe, un
ingrat conquérant

A rétréci le sol qui l'avait fait si

grand !...

Il faut qu'avec l'effort de
l'orgueil en souffrance

Le génie et la paix reconquièrent
la France,

Et que nos vérités, de leurs plus
beaux rayons,

Déroberent notre épée à l'œil des
nations,

Ainsi qu'Harmodius sous un
faisceau de rose

Cachait le saint poignard altéré
d'autre chose !

Les serviteurs du monde en sont
les seuls héros :

Où naquit un grand homme, un
empire est éclos.

La terre qui l'enfante, illustrée
et bénie,

Monte de son niveau, grandit de
son génie :

Il conquiert à son nom tout ce
qui le comprend.

O Léman, à ce titre es-tu donc
trop peu grand ?

Jamais Dieu versa-t-il sur sa
terre choisie,

De sa corne de dons, d'amour,
de poésie,

Plus de noms immortels,
sonores, éclatants,

Que ceux dont tu grossis le bruit
lointain du temps ?

L'amour, la liberté, ces alcyons
du monde,

Combien de fois ont-ils pris leur
vol sur ton onde,

Ou confié leur nid à tes flots
transparents ?

Je vois d'ici verdir les pentes de
Clarens,

Des rêves de Rousseau
fantastiques royaumes,

Plus réels, plus peuplés de ses

vivants fantômes

Que si vingt nations sans gloire
et sans amour

Avaient creusé mille ans leurs
lits dans ce séjour :

Tant l'idée est puissante à créer
sa patrie !

Voilà ces prés, ces eaux, ces rocs
de Meillerie,

Ces vallons suspendus dans le
ciel du Valais,

Ces soleils scintillants sur le
bois des chalets,

Où, des simples des champs en
cueillant le dictame,

Dans leur plus frais parfum il
aspira son âme !

Aussi le souvenir de ces félicités

Le suivit-il toujours dans
l'ombre des cités.

Ses pieds rampants gardaient
l'odeur des feuilles

Son premier ciel brillait
jusqu'au fond de ses fautes,

Comme une eau de cascade, en
perdant sa blancheur,

Roule à l'Arve glacé sa première
fraîcheur.

Voltaire ! quel que soit le nom

dont on le nomme,

C'est un cycle vivant, c'est un
siècle fait homme !

Pour fixer de plus haut le jour
de la raison,

Son œil d'aigle et de lynx choisit
ton horizon ;

Heureux si, sur ces monts où
Dieu luit davantage,

Il eût vu plus de ciel à travers le
nuage !

Byron, comme un lutteur fatigué
du combat,

Pour saigner et mourir, sur tes
rives s'abat ;

On dit que, quand les vents
roulent ton onde en poudre,

Sa voix est dans tes cris et son
œil dans ta foudre.

Une plume du cygne enlevée à
son flanc

Brille sur ta surface à côté du
mont Blanc !

Mais mon âme, ô Coppet,
s'envole sur tes rives,

Où Corinne repose au bruit des
eaux plaintives.

En voyant ce tombeau sur le
bord du chemin,

Ton front noble s'incline au nom
du genre humain.

Colombe de salut pour l'arche
du génie,

Seule elle traversa la mer de
tyrannie !

Pendant que sous ses fers
l'univers avili

Du front césarien étudiait le pli,

Ce petit coin de terre, oasis de
vengeance,

Protestait pour le siècle et pour
l'intelligence :

Le poids du monde entier ne
pouvait assoupir,

Liberté, dans ce cœur ton
extrême soupir !

Ce soupir d'une femme alluma le
tonnerre

Qui foudroya d'en bas le Titan
de la guerre ;

Il tomba sur son roc, par la
haine emporté.

Vesta de la vengeance et de la
liberté,

Sous les débris fumants de
l'univers en flamme

On retrouva leurs feux
immortels dans ton âme !...

Ah ! que d'autres, flatteurs d'un
populaire orgueil,

Suivent leur servitude au fond
d'un grand cercueil ;

Qu'imitant des Césars l'abjecte
idolâtrie,

Pour socle d'une tombe ils
couchent la patrie,

Et, changeant un grand peuple
en servile troupeau,

Qu'ils lui fassent lécher la *botte*
ou le *chapeau* !

D'autres tyrans naîtront de ces
larmes d'esclaves :

Diviniser le fer, c'est forger ses

entraves !

Avilir les humains, ce n'est pas
se grandir,

C'est éteindre le feu dont on
veut resplendir,

C'est abaisser sous soi le
sommet où l'on monte,

C'est sculpter sa statue avec un
bloc de honte !

Si le banal encens qui brûle dans
leurs mains

Se mesure au mépris qu'on a fait
des humains,

Le colosse de fer dont ils fardent
l'histoire

Avec plus de mépris aurait donc plus de gloire ?

Plus bas, Séjans d'une ombre !
admirez à genoux !

Il avait deviné des juges tels que vous.

Mais le temps est seul juge : ami,
laissons-les faire ;

Qu'ils pétrissent du sang à ce dieu du vulgaire ;

Que tout rampe à ses pieds de bronze... excepté moi !

Staël, à lui l'univers... mais cette larme à toi !

Huber, que ce grand nom, que
ces ombres si chères

Agrandissent pour vous le pays
de vos pères !

Rebandez le vieil arc que son
poids détendit :

On resserre le nœud quand le
faisceau grandit.

Dans le tronc fédéral concentrez
mieux sa sève ;

La tribu devient peuple et l'unité
l'achève !

Que Genève à nos pieds ouvre
son libre port :

La liberté du faible est la gloire

du fort.

Que, sous les mille esquifs dont
les eaux sont ridées,

Palmyre européenne au
confluent d'idées,

Elle voie en ses murs l'Ibère et le
Germain

Echanger la pensée en se
donnant la main !

Nid d'aigles élevé sur toute
tyrannie,

Qu'elle soit pour l'exil l'hospice
du génie,

Et que ces grands martyrs de
l'immortalité

Lui payent d'un rayon son
hospitalité !

Pour moi, cygne d'hiver égaré
sur tes plages,

Qui retourne affronter son ciel
chargé d'orages,

Puissé-je quelquefois, dans ton
cristal mouillé,

Retremper, ô Léman, mon
plumage souillé !

Puissé-je, comme hier, couché
sur le pré sombre

Où les grands châtaigniers
d'Evian penchent l'ombre,

Regarder sur ton sein la voile de
pêcheur,

Triangle lumineux, découper sa
blancheur ;

Ecouter attendri les
gazouillements vagues

Que viennent à mes pieds
balbutier tes vagues,

Et voir ta blanche écume, en
brodant tes contours,

Monter, briller et fondre, ainsi
que font nos jours !...



XIX – LA PRIERE.

Le roi brillant du jour, se
couchant dans sa gloire,

Descend avec lenteur de son
char de victoire ;

Le nuage éclatant qui le cache à
nos yeux

Conserve en sillons d'or sa trace
dans les cieux,

Et d'un reflet de pourpre inonde
l'étendue.

Comme une lampe d'or dans
l'azur suspendue,

La lune se balance au bord de
l'horizon ;

Ses rayons affaiblis dorment sur
le gazon,

Et le voile des nuits sur les
monts se déplie.

C'est l'heure où la nature, un
moment recueillie,

Entre la nuit qui tombe et le jour
qui s'enfuit,

S'élève au créateur du jour et de
la nuit,

Et semble offrir à Dieu, dans son
brillant langage,

De la création le magnifique

hommage.

Voilà le sacrifice immense,
universel !

L'univers est le temple et la terre
est l'autel ;

Les cieux en sont le dôme, et ses
astres sans nombre,

Ces feux demi-voilés, pâle
ornement de l'ombre,

Dans la voûte d'azur avec ordre
semés,

Sont les sacrés flambeaux pour
ce temple allumés :

Et ces nuages purs qu'un jour
mourant colore,

Et qu'un souffle léger, du
couchant à l'aurore,

Dans les plaines de l'air repliant
mollement,

Roule en flocons de pourpre aux
bords du firmament,

Sont les flots de l'encens qui
monte et s'évapore

Jusqu'au trône du Dieu que la
nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où
sont les saints concerts ?

D'où s'élèvera l'hymne au roi de
l'univers ?

Tout se tait : mon cœur seul
parle dans ce silence.

La voix de l'univers, c'est mon
intelligence.

Sur les rayons du soir, sur les
ailes du vent,

Elle s'élève à Dieu comme un
parfum vivant,

Et, donnant un langage à toute
créature,

Prête, pour l'adorer, mon âme à
la nature.

Seul, invoquant ici son regard
paternel,

Je remplis le désert du nom de

l'Éternel ;

Et Celui qui, du sein de sa gloire
infinie,

Des sphères qu'il ordonne
écoute l'harmonie,

Ecoute aussi la voix de mon
humble raison,

Qui contemple sa gloire et
murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-
même et du monde !

Toi qui rends d'un regard
l'immensité féconde,

Ame de l'univers, Dieu, père,
créateur,

Sous tous ces noms divers je
crois en toi, Seigneur ;

Et, sans avoir besoin d'entendre
ta parole,

Je lis au front des cieux mon
glorieux symbole.

L'étendue à mes yeux révèle ta
grandeur ;

La terre, ta bonté ; les astres ta,
splendeur.

Tu t'es produit toi-même en ton
brillant ouvrage !

L'univers tout entier réfléchit
ton image,

Et mon âme à son tour réfléchit
l'univers.

Ma pensée, embrassant tes
attributs divers,

Partout autour de soi te
découvre et t'adore,

Se contemple soi-même, et t'y
découvre encore :

Ainsi l'astre du jour éclate dans
les cieux,

Se réfléchit dans l'onde et se
peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté,
beauté suprême !

Je te cherche partout, j'aspire à

toi, je t'aime !

Mon âme est un rayon de
lumière et d'amour

Qui, du foyer divin détaché pour
un jour,

De désirs dévorants loin de toi
consumée,

Brûle de remonter à sa source
enflammée.

Je respire, je sens, je pense,
j'aime en toi !

Ce monde qui te cache est
transparent pour moi ;

C'est toi que je découvre au
fond de la nature,

C'est toi que je bénis dans toute
créature.

Pour m'approcher de toi, j'ai fui
dans ces déserts :

Là, quand l'aube, agitant son
voile dans les airs,

Entr'ouvre l'horizon qu'un jour
naissant colore,

Et sème sur les monts les perles
de l'aurore,

Pour moi c'est ton regard qui,
du divin séjour,

S'entr'ouvre sur le monde et lui
répand le jour.

Quand l'astre à son midi,
suspendant sa carrière,

M'inonde de chaleur, de vie et de
lumière,

Dans ses puissants rayons, qui
raniment mes sens,

Seigneur, c'est ta vertu, ton
souffle que je sens ;

Et quand la nuit, guidant son
cortège d'étoiles,

Sur le monde endormi jette ses
sombres voiles,

Seul, au sein du désert et de
l'obscurité,

Méditant de la nuit la douce

majesté,

Enveloppé de calme, et d'ombre,
et de silence,

Mon âme de plus près adore ta
présence ;

D'un jour intérieur je me sens
éclairer,

Et j'entends une voix qui me dit
d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta
magnificence :

Partout à pleines mains
prodiguant l'existence,

Tu n'auras pas borné le nombre
de mes jours

A ces jours d'ici-bas, si troublés
et si courts.

Je te vois en tous lieux
conserver et produire :

Celui qui peut créer dédaigne de
détruire.

Témoin de ta puissance et sûr de
ta bonté,

J'attends le jour sans fin de
l'immortalité.

La mort m'entoure en vain de
ses ombres funèbres,

Ma raison voit le jour à travers
les ténèbres ;

C'est le dernier degré qui
m'approche de toi,

C'est le voile qui tombe entre ta
face et moi.

Hâte pour moi, Seigneur, ce
moment que j'implore,

Ou, si, dans tes secrets tu le
retiens encore,

Entends du haut du ciel le cri de
mes besoins !

L'atome et l'univers sont l'objet
de tes soins :

Des dons de ta bonté soutiens
mon indigence ;

Nourris mon corps de pain, mon

âme d'espérance ;

Réchauffe d'un regard de tes
yeux tout-puissants

Mon esprit éclipsé par l'ombre
de mes sens,

Et, comme le soleil aspire la
rosée,

Dans ton sein à jamais absorbe
ma pensée !



Commentaire.



'AI TOUJOURS PENSÉ que la poésie était surtout la langue des prières, la langue parlée et la révélation de la langue intérieure. Quand l'homme parle au suprême

Interlocuteur, il doit nécessairement employer la forme la plus complète et la plus parfaite de ce langage que Dieu a mis en lui. Cette forme

relativement parfaite et complète, c'est évidemment la forme poétique. Le vers réunit toutes les conditions de ce qu'on appelle la parole, c'est-à-dire le son, la couleur, l'image, le rythme, l'harmonie, l'idée, le sentiment, l'enthousiasme : la parole ne mérite véritablement le nom de Verbe ou de Logos que quand elle réunit toutes ces qualités. Depuis les temps les plus reculés les hommes l'ont senti par instinct ; et tous les cultes ont eu pour langue la poésie, pour premier prophète ou pour premier pontife les poètes.

J'écrivis cet hymne de l'adoration rationnelle en me promenant sur une

des montagnes qui dominant la gracieuse ville de Chambéry, non loin des Charmettes, ce berceau de la sensibilité et du génie de J. J. Rousseau.



XX – INVOCATION.

O toi qui m'apparus dans ce
désert du monde,

Habitante du ciel, passagère en
ces lieux,

O toi qui fis briller dans cette
nuit profonde

Un rayon d'amour à mes yeux ;

A mes yeux étonnés montre-toi
tout entière ;

Dis-moi quel est ton nom, ton
pays, ton destin :

Ton berceau fut-il sur la terre,

Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle
lumière ?

Ou dans ce lieu d'exil, de deuil
et de misère,

Dois-tu poursuivre encor ton
pénible chemin ?

Ah ! quel que soit ton nom, ton
destin, ta patrie,

O fille de la terre ou du divin
séjour,

Ah ! laisse-moi toute ma vie

T'offrir mon culte ou mon
amour.

Si tu dois comme nous achever
ta carrière,

Sois mon appui, mon guide, et
souffre qu'en tous lieux

De tes pas adorés je baise la
poussière.

Mais si tu prends ton vol, et si,
loin de nos yeux,

Sœur des anges, bientôt tu
remontes près d'eux,

Après m'avoir aimé quelques
jours sur la terre,

Souviens-toi de moi dans les
cieux !



XXI – LA FOI.

O néant ! ô seul dieu que je
puisse comprendre !

Silencieux abîme où je vais
redescendre,

Pourquoi laissas-tu l'homme
échapper de ta main ?

De quel sommeil profond je
dormais dans ton sein !

Dans l'éternel oubli j'y
dormirais encore ;

Mes yeux n'auraient pas vu ce
faux jour que j'abhorre ;

Et dans ta longue nuit mon
paisible sommeil

N'aurait jamais connu ni songes
ni réveil.

Mais puisque je naquis, sans
doute il fallait naître.

Si l'on m'eût consulté, j'aurais
refusé l'être.

Vains regrets ! le destin me
condamnait au jour,

Et je viens, ô soleil, te maudire à
mon tour.

Cependant, il est vrai, cette
première aurore,

Ce réveil incertain d'un être qui

s'ignore,

Cet espace infini s'ouvrant
devant ses yeux,

Ce long regard de l'homme
interrogeant les cieux,

Ce vague enchantement, ces
torrents d'espérance,

Eblouissent les yeux au seuil de
l'existence.

Salut, nouveau séjour où le
temps m'a jeté,

Globe, témoin futur de ma
félicité !

Salut, sacré flambeau qui
nourris la nature !

Soleil, premier amour de toute
créature !

Vastes cieux, qui cachez le Dieu
qui vous a faits !

Terre, berceau de l'homme,
admirable palais !

Homme, semblable à moi, mon
compagnon, mon frère !

Toi plus belle à mes yeux, à mon
âme plus chère !

Salut, objets, témoins,
instruments du bonheur !

Remplissez vos destins, je vous
apporte un cœur ...

Que ce rêve est brillant ! mais,
hélas ! c'est un rêve.

Il commençait alors ;
maintenant il s'achève.

La douleur lentement
m'entr'ouvre le tombeau :

Salut, mon dernier jour, sois
mon jour le plus beau !

J'ai vécu ; j'ai passé ce désert de
la vie,

Où toujours sous mes pas
chaque fleur s'est flétrie ;

Où toujours l'espérance,
abusant ma raison,

Me montrait le bonheur dans un

vague horizon ;

Où du vent de la mort les
brûlantes haleines

Sous mes lèvres toujours
tarissaient les fontaines.

Qu'un autre, s'exhalant en
regrets superflus,

Redemande au passé ses jours
qui ne sont plus,

Pleure de son printemps l'aurore
évanouie,

Et consente à revivre une
seconde vie :

Pour moi, quand le destin
m'offrirait, à mon choix,

Le sceptre du génie ou le trône
des rois,

La gloire, la beauté, les trésors,
la sagesse,

Et joindrait à ses dons
l'éternelle jeunesse ;

J'en jure par la mort, dans un
monde pareil,

Non, je ne voudrais pas rajeunir
d'un soleil.

Je ne veux pas d'un monde où
tout change, où tout passe ;

Où, jusqu'au souvenir, tout
s'use et tout s'efface ;

Où tout est fugitif, périssable,
incertain ;

Où le jour du bonheur n'a pas de
lendemain.

Combien de fois ainsi, trompé
par l'existence,

De mon sein pour jamais j'ai
banni l'espérance !

Combien de fois ainsi mon
esprit abattu

A cru s'envelopper d'une froide
vertu,

Et, rêvant de Zénon la
trompeuse sagesse,

Sous un manteau stoïque a

caché sa faiblesse !

Dans son indifférence un jour
enseveli,

Pour trouver le repos il
invoquait l'oubli :

Vain repos, faux sommeil ! Tel
qu'au pied des collines

Où Rome sort du sein de ses
propres ruines,

L'œil voit dans ce chaos,
confusément épars,

D'antiques monuments, de
modernes remparts,

Des théâtres croulants, dont les
frontons superbes

Dorment dans la poussière ou
rampent sous les herbes,

Les palais des héros par les
ronces couverts,

Des dieux couchés au seuil de
leurs temples déserts,

L'obélisque éternel ombrageant
la chaumière,

La colonne portant une image
étrangère,

L'herbe dans le forum, les fleurs
dans les tombeaux,

Et ces vieux panthéons peuplés
de dieux nouveaux ;

Tandis que, s'élevant de
distance en distance,

Un faible bruit de vie interrompt
ce silence...

Telle est notre âme après ces
longs ébranlements :

Secouant la raison jusqu'en ses
fondements,

Le malheur n'en fait plus qu'une
immense ruine ;

Où comme un grand débris le
désespoir domine ;

De sentiments éteints silencieux
chaos,

Eléments opposés sans vie et

sans repos,

Restes des passions par le temps
effacées,

Combat désordonné de vœux et
de pensées,

Souvenirs expirants, regrets,
dégoûts, remord.

Si du moins ces débris nous
attestaient sa mort !

Mais sous ce vaste deuil l'âme
encore est vivante ;

Ce feu sans aliment soi-même
s'alimente ;

Il renaît de sa cendre, et ce fatal
flambeau

Craint de brûler encore au-delà
du tombeau.

Ame ! qui donc es-tu ? Flamme
qui me dévore,

Dois-tu vivre après moi ? dois-
tu souffrir encore ?

Hôte mystérieux, que vas-tu
devenir ?

Au grand flambeau du jour vas-
tu te réunir ?

Peut-être de ce feu tu n'es
qu'une étincelle,

Qu'un rayon égaré, que cet astre
rappelle ;

Peut-être que, mourant lorsque
l'homme est détruit,

Tu n'es qu'un suc plus pur que
la terre a produit,

Une fange animée, une argile
pensante...

Mais que vois-je ? A ce mot, tu
frémis d'épouvante :

Redoutant le néant, et lasse de
souffrir,

Hélas ! tu crains de vivre et
trembles de mourir.

Qui te révélera, redoutable
mystère ?

J'écoute en vain la voix des

sages de la terre ;

Le doute égare aussi ces
sublimes esprits,

Et de la même argile ils ont été
pétris.

Rassemblant les rayons de
l'antique sagesse,

Socrate te cherchait aux beaux
jours de la Grèce ;

Platon à Sunium te cherchait
après lui :

Deux mille ans sont passés, je te
cherche aujourd'hui ;

Deux mille ans passeront, et les
enfants des hommes

S'agiteront encor dans la nuit où
nous sommes.

La vérité rebelle échappe à nos
regards,

Et Dieu seul réunit tous ses
rayons épars.

Ainsi, prêt à fermer mes yeux à
la lumière,

Nul espoir ne viendra consoler
ma paupière :

Mon âme aura passé, sans guide
et sans flambeau,

De la nuit d'ici-bas dans la nuit
du tombeau ;

Et j'emporte au hasard, au
monde où je m'élançe,

Ma vertu sans espoir, mes maux
sans récompense.

Réponds-moi, Dieu cruel ! S'il
est vrai que tu sois,

J'ai donc le droit fatal de
maudire tes lois !

Après le poids du jour, du moins
le mercenaire

Le soir s'assied à l'ombre, et
reçoit son salaire ;

Et moi, quand je fléchis sous le
fardeau du sort,

Quand mon jour est fini, mon

salaire est la mort !

Mais, tandis qu'exhalant le
doute et le blasphème,

Les yeux sur mon tombeau, je
pleure sur moi-même,

La foi, se réveillant, comme un
doux souvenir,

Jette un rayon d'espoir sur mon
pâle avenir,

Sous l'ombre de la mort me
ranime et m'enflamme,

Et rend à mes vieux jours la
jeunesse de l'âme.

Je remonte, aux lueurs de ce
flambeau divin,

Du couchant de ma vie à son
riant matin ;

J'embrasse d'un regard la
destinée humaine ;

A mes yeux satisfaits tout
s'ordonne et s'enchaîne ;

Je lis dans l'avenir la raison du
présent ;

L'espoir ferme après moi les
portes du néant,

Et, rouvrant l'horizon à mon
âme ravie,

M'explique par la mort l'énigme
de la vie.

Cette foi qui m'attend au bord
de mon tombeau,

Hélas ! il m'en souvient, plana
sur mon berceau.

De la terre promise immortel
héritage,

Les pères à leurs fils l'ont
transmis d'âge en âge.

Notre esprit la reçoit à son
premier réveil,

Comme les dons d'en haut, la vie
et le soleil ;

Comme le lait de l'âme, en
ouvrant la paupière,

Elle a coulé pour nous des

lèvres d'une mère ;

Elle a pénétré l'homme en sa
tendre saison ;

Son flambeau dans les cœurs
précéda la raison.

L'enfant, en essayant sa
première parole,

Balbutie au berceau son sublime
symbole ;

Et, sous l'œil maternel germant
à son insu,

Il la sent dans son cœur croître
avec la vertu.

Ah ! si la vérité fut faite pour la
terre,

Sans doute elle a reçu ce simple
caractère ;

Sans doute, dès l'enfance offerte
à nos regards,

Dans l'esprit par les sens
entrant de toutes parts,

Comme les purs rayons de la
céleste flamme,

Elle a dû dès l'aurore environner
notre âme,

De l'esprit par l'amour
descendre dans les cœurs,

S'unir au souvenir, se fondre
dans les mœurs ;

Ainsi qu'un grain fécond que
l'hiver couvre encore,

Dans notre sein longtemps
germer avant d'éclorre,

Et, quand l'homme a passé son
orageux été,

Donner son fruit divin pour
l'immortalité.

Soleil mystérieux, flambeau
d'une autre sphère,

Prête à mes yeux mourants ta
mystique lumière !

Pars du sein du Très-Haut,
rayon consolateur !

Astre vivifiant, lève-toi dans

mon cœur !

Hélas ! je n'ai que toi : dans mes
heures funèbres,

Ma raison qui pâlit
m'abandonne aux ténèbres ;

Cette raison superbe, insuffisant
flambeau,

S'éteint comme la vie aux portes
du tombeau.

Viens donc la remplacer, ô
céleste lumière !

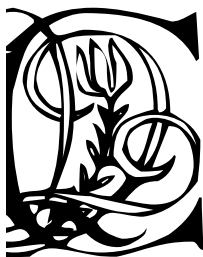
Viens d'un jour sans nuage
inonder ma paupière ;

Tiens-moi lieu du soleil que je
ne dois plus voir,

Et brille à l'horizon comme
l'astre du soir !



Commentaire.



DES VERS FURENT écrits par moi dans cet état de convalescence qui suit les violentes convulsions et les grandes douleurs de l'âme, où l'on se sent renaître à la vie par la puissante sève de la jeunesse, mais où l'on sent encore en soi la faiblesse et la langueur de la maladie et de la mort.

Ce sont les moments où l'on cherche à se rattacher, par le souvenir et par l'illusion, aux images de son enfance ; c'est alors aussi que la piété de nos premiers jours rentre dans notre âme pour ainsi dire par les sens, avec la mémoire de notre berceau, de notre prière du premier foyer, du premier temps où l'on a appris à épeler le nom que nos parents donnaient à Dieu. Une femme de l'ancienne cour, amie de Madame Elisabeth, femme d'un esprit très distingué et d'un cœur très maternel pour moi, Mme la marquise de Raigecourt, m'avait accueilli avec beaucoup de bonté à Paris. Très

frappée de quelques vers que je lui avais confiés, et de la lecture d'une tragédie sacrée que j'avais écrite alors, elle entretenait une correspondance avec moi. Elle avait rapporté du pied de l'échafaud de son amie, Madame Elisabeth, des cachots de la Terreur et des exils d'une longue émigration, ce sentiment de religion et de pieuse réminiscence des autels de sa jeunesse, que le malheur donne aux exilés. Elle m'entretenait sans cesse de Racine et de Fénelon, ces Homère et ces Euripide du siècle catholique de Louis XIV ; elle me disait que j'avais en moi quelques cendres

encore chaudes de leur foyer éteint ; elle m'encourageait à chercher les mêmes inspirations dans les mêmes croyances. Moi-même, lassé de chercher dans la nature et dans la seule raison les lettres précises de ce symbole que tout homme sensible a besoin de se faire à soi-même, je m'inclinai vers Celui que j'avais balbutié, avec mes premières paroles, sur les genoux d'une mère.

J'écrivis ces vers sous cette double impression, et je les envoyai à Mme de Raigecourt : elle me les rendit plus tard, quand je me décidai, sur ses instances, à recueillir et à publier ces Méditations.



XXII – LE GENIE.

A M. DE BONALD.

Impavidum ferient ruinae.

Horat., od. V, lib. III.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,

Au sommet brûlant du Sina,

Jadis le plus grand des
prophètes

Gravait les tables de Juda ;

Pendant cet entretien sublime,

Un nuage couvrait la cime

Du mont inaccessible aux yeux ;
Et, tremblant aux coups du
tonnerre,

Juda, couché dans la poussière,
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.

Ce voile, qui des lois premières
Couvrait les augustes mystères,
Se déchire et tombe à ta voix ;
Et tu suis ta route assurée

Jusqu'à cette source sacrée
Où le monde a puisé ses lois.
Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité.
Secoués de leurs gonds
antiques,
Les empires, les républiques,
S'écroulent en débris épars :
Tu ris des terreurs où nous
sommes ;
Partout où nous voyons les

hommes,

Un Dieu se montre à tes regards !

En vain par quelque faux système

Un système faux est détruit ;

Par le désordre à l'ordre même,

L'univers moral est conduit.

Et comme autour d'un astre unique

La terre, dans sa route oblique,

Décrit sa route dans les airs,

Ainsi, par une loi plus belle,

Ainsi la justice éternelle

Est le pivot de l'univers.

Mais quoi ! tandis que le génie

Te ravit si loin de nos yeux,

Les lâches clameurs de l'envie

Te suivent jusque dans les
cieux !

Crois-moi, dédaigne d'en
descendre ;

Ne t'abaisse pas pour entendre

Ces bourdonnements
détracteurs.

Poursuis ta sublime carrière,

Poursuis : le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.
Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour ?
N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Eteindre les sacrés flambeaux,
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux ?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses
chaînes,
L'entends-tu crier : *Liberté* ?
Dans ses sacrilèges caprices,
Le vois-tu, donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus ;
Traîner Socrate aux gémonies,
Pour faire en des temples impies
L'apothéose d'Anytus ?
Si, pour caresser sa faiblesse,
Sous tes pinceaux adulateurs

Tu parais du nom de sagesse
Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré,
Les répandre sur ton passage,
Et, changeant la gloire en
outrage,
T'offrir un triomphe abhorré.
Mais, loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu,
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu.

Tu t'honores de tant de haine ;
Tu plains ces faibles cœurs
qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré ;
Et, seul contre le flot rapide,
Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré !
Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des
monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,
Il s'irrite, il écume, il gronde,

Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé :
Mais debout parmi les ruines,
Le chêne aux profondes racines
Demeure ; et le fleuve a passé.
Toi donc, des mépris de ton âge
Sans être jamais rebuté,
Retrempe ton mâle courage
Dans les flots de l'adversité !
Pour cette lutte qui s'achève,
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.

Va, dédaigne d'autres armures ;
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier !
Vois-tu dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des
chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérobe à nos regards ?
Dans sa course ainsi le génie
Par les nuages de l'envie
Marche longtemps environné ;
Mais au terme de la carrière,
Des flots de l'indigne poussière

Il sort vainqueur et couronné.



Commentaire.



JE NE CONNAISSAIS M. de Bonald que de nom : je n'avais rien lu de lui. On en parlait à Chambéry, où j'étais alors connu d'un sage proscrit de sa patrie par la Révolution, et conduisant ses petits-enfants par la main sur les grandes routes de l'Allemagne. Cette image d'un Solon moderne m'avait frappé ; de plus,

j'avais un culte idéal et passionné pour une jeune femme dont j'ai parlé dans *Raphaël*, et qui était amie de M. de Bonald. En sortant de chez elle un soir d'été, je gravis, au clair de lune, les pentes boisées des montagnes qui s'élèvent derrière la jolie petite ville d'Aix en Savoie, et j'écrivis au crayon les strophes qu'on vient de lire. Peu m'importait que M. de Bonald connût ou non ces vers : ma récompense était dans le sourire que j'obtiendrais, le lendemain de mon idole. Mon inspiration n'était pas la politique, mais l'amour. Je lus, en effet, cette ode le lendemain à l'amie de ce grand écrivain. Elle ne me

soupçonnait pas capable d'un tel coup d'aile : elle vit bien que j'avais été soutenu par un autre enthousiasme que par l'enthousiasme d'une métaphysique inconnue. Elle m'en sut gré, elle fut fière de moi ; elle envoya ces vers à M. de Bonald, qui fut bon, indulgent, comme il l'était toujours, et qui m'adressa l'édition complète de ses œuvres. Je les lus avec cet élan de la poésie vers le passé, et avec cette piété du cœur pour les ruines, qui se change si facilement en dogme et en système dans l'imagination des enfants. Je m'efforçai de croire pendant quelques mois aux

gouvernements révélés, sur la foi de M. de Chateaubriand et de M. de Bonald. Puis le courant du temps et de la raison humaine m'arracha, comme tout le monde, à ces douces illusions ; et je compris que Dieu ne révélait à l'homme que ses instincts sociaux, et que les natures diverses des gouvernements étaient la révélation de l'âge, des situations, du siècle, des vices ou des vertus de l'espèce humaine.



XXIII – PHILOSOPHIE.

AU MARQUIS DE LA
MAISONFORT.

Oh ! qui m'emportera vers les
tièdes rivages

Où l'Arno, couronné de ses
pâles ombrages,

Aux murs de Médicis en sa
course arrêté,

Réfléchit le palais par un sage
habité,

Et semble, au bruit flatteur de
son onde plus lente,

Murmurer les grands noms de
Pétrarque et de Dante ?

Ou plutôt que ne puis-je, au
doux tomber du jour,

Quand, le front soulagé du
fardeau de la cour,

Tu vas sous tes bosquets
chercher ton Égérie,

Suivre, en rêvant, tes pas de
prairie en prairie,

Jusqu'au modeste toit par tes
mains embelli,

Où tu cours adorer le silence et

l'oubli ?

J'adore aussi ces dieux : depuis
que la sagesse

Aux rayons du malheur a mûri
ma jeunesse,

Pour nourrir ma raison des
seuls fruits immortels,

J'y cherche en soupirant l'ombre
de leurs autels,

Et s'il est au sommet de la verte
colline,

S'il est sur le penchant du
coteau qui s'incline,

S'il est aux bords déserts du
torrent ignoré

Quelque rustique abri, de
verdure entouré,

Dont le pampre arrondi sur le
seuil domestique

Dessine en serpentant le flexible
portique ;

Semblable à la colombe errante
sur les eaux,

Qui, des cèdres d'Arar
découvrant les rameaux,

Vola sur leur sommet poser ses
pieds de rose,

Soudain mon âme errante y vole
et s'y repose.

Aussi, pendant qu'admis dans
les conseils des rois,

Représentant d'un maître,
honoré par son choix,

Tu tiens un des grands fils de la
trame du monde,

Moi, parmi les pasteurs, assis
aux bords de l'onde,

Je suis d'un œil rêveur les
barques sur les eaux,

J'écoute les soupirs du vent
dans les roseaux ;

Nonchalamment couché près du
lit des fontaines,

Je suis l'ombre qui tourne

autour du tronc des chênes,

Ou je grave un vain nom sur
l'écorce des bois,

Ou je parle à l'écho qui répond à
ma voix,

Ou, dans le vague azur,
contemplant les nuages,

Je laisse errer comme eux mes
flottantes images.

La nuit tombe, et le Temps, de
son doigt redouté,

Me marque un jour de plus que
je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand
mon âme oppressée

Sent en rythmes nombreux
déborder ma pensée,

Au souffle inspirateur du soir
dans les déserts,

Ma lyre abandonnée exhale
encor des vers !

J'aime à sentir ces fruits d'une
sève plus mûre

Tomber, sans qu'on les cueille,
au gré de la nature,

Comme le sauvageon, secoué
par les vents,

Sur les gazons flétris, de ses
rameaux mouvants

Laisse tomber ces fruits que la
branche abandonne,

Et qui meurent au pied de
l'arbre qui les donne.

Il fut un temps peut-être où mes
jours mieux remplis,

Par la gloire éclairés, par
l'amour embellis,

Et fuyant loin de moi sur des
ailes rapides,

Dans la nuit du passé ne
tombaient pas si vides.

Aux douteuses clartés de
l'humaine raison,

Egaré dans les cieux sur les pas

de Platon,

Par ma propre vertu je cherchais
à connaître

Si l'âme est en effet un souffle
du grand Etre ;

Si ce rayon divin, dans l'argile
enfermé,

Doit être par la mort éteint ou
rallumé ;

S'il doit après mille ans revivre
sur la terre ;

Ou si, changeant sept fois de
destins et de sphère,

Et montant d'astre en astre à
son centre divin,

D'un but qui fuit toujours il
s'approche sans fin ;

Si dans ces changements nos
souvenirs survivent ;

Si nos soins, nos amours, si nos
vertus nous suivent ;

S'il est un juge assis aux portes
des enfers,

Qui sépare à jamais les justes
des pervers ?

S'il est de saintes lois qui, du
ciel émanées,

Des empires mortels prolongent
les années,

Jettent un frein au peuple
indocile à leur voix,

Et placent l'équité sous la garde
des rois ;

Ou si d'un dieu qui dort
l'aveugle nonchalance

Laisse au gré du destin
trébucher sa balance,

Et livre, en détournant ses yeux
indifférents,

La nature au hasard, et la terre
aux tyrans.

Mais, ainsi que des cieux, où son
vol se déploie,

L'aigle souvent trompé

redescend sans sa proie,

Dans ces vastes hauteurs où
mon œil s'est porté

Je n'ai rien découvert que doute
et vanité ;

Et, las d'errer sans fin dans des
champs sans limite,

Au seul jour où je vis, au seul
bord que j'habite,

J'ai borné désormais ma pensée
et mes soins :

Pourvu qu'un dieu caché
fournisse à mes besoins,

Pourvu que, dans les bras d'une
épouse chérie,

Je goûte obscurément les doux
fruits de ma vie ;

Que le rustique enclos par mes
pères planté

Me donne un toit l'hiver, et de
l'ombre l'été ;

Et que d'heureux enfants ma
table couronnée

D'un convive de plus se peuple
chaque année,

Ami, je n'irai plus ravir si loin
de moi,

Dans les secrets de Dieu, ces
comment, ces pourquoi,

Ni du risible effort de mon
faible génie

Aider péniblement la sagesse
infinie.

Vivre est assez pour nous ; un
plus sage l'a dit :

Le soin de chaque jour à chaque
jour suffit.

Humble, et du saint des saints
respectant les mystères,

J'héritai l'innocence et le Dieu
de mes pères ;

En inclinant mon front, j'élève à
lui mes bras ;

Car la terre l'adore et ne le

comprend pas :

Semblable à l'alcyon, que la mer
dorme ou gronde,

Qui dans son nid flottant
s'endort en paix sur l'onde,

Me reposant sur Dieu du soin de
me guider

A ce port invisible où tout doit
aborder,

Je laisse mon esprit, libre
d'inquiétude,

D'un facile bonheur faisant sa
seule étude,

Et prêtant sans orgueil la voile à
tous les vents,

Les yeux tournés vers lui, suivre
le cours du temps.

Toi qui, longtemps battu des
vents et de l'orage,

Jouissant aujourd'hui de ce ciel
sans nuage,

Du sein de ton repos contemples
du même œil

Nos revers sans dédain, nos
erreurs sans orgueil ;

Dont la raison facile, et chaste
sans rudesse,

Des sages de ton temps n'a pris
que la sagesse,

Et qui reçus d'en haut ce don
mystérieux

De parler aux mortels dans la
langue des dieux ;

De ces bords enchanteurs où ta
voix me convie,

Où s'écoule à flots purs
l'automne de ta vie,

Où les eaux et les fleurs, et
l'ombre et l'amitié,

De tes jours nonchalants
usurpent la moitié,

Dans ces vers inégaux que ta
muse entrelace,

Dis-nous, comme autrefois nous

l'aurait dit Horace,

Si l'homme doit combattre ou
suivre son destin ;

Si je me suis trompé de but ou
de chemin ;

S'il est vers la sagesse une autre
route à suivre,

Et si l'art d'être heureux n'est
pas tout l'art de vivre.



Commentaire.



LE MARQUIS DE La
Maisonfort était un de ces
émigrés français qui
avaient suivi la cour sur la
terre étrangère, et qui
avaient ébloui, pendant
dix ans, l'Europe de leur insouciance
et de leur esprit. Il avait été l'ami de
Rivarol, de Champcenetz, et de tous
ces jeunes et brillants écrivains des

Actes des Apôtres, Satire Ménippée de 89, journal à peu près semblable à u *Charivari* d'aujourd'hui, dans lequel ils décochaient à la Révolution des flèches légères, pendant qu'elle combattait le trône avec la sape, et bientôt avec la hache.

Après le retour des Bourbons en 1814, le marquis de La Maisonfort avait été nommé, par Louis XVIII, ministre plénipotentiaire à Florence. En 1825, je fus nommé de légation dans la même cour. Le marquis de La Maisonfort était poète : il m'accueillit comme un père, et m'ouvrit plus de portefeuilles de vers que de portefeuilles de dépêches. Il

vivait nonchalamment et voluptueusement dans ce doux exil des bords de l'Arno. C'était le plus naïf et le plus piquant mélange de philosophie voltairienne, épicurienne et sceptique de l'ancien régime, avec les théories officielles et le langage assaisonné de trône et d'autel, de légitimité et de culte monarchique, dont il avait pris l'habitude à la cour d'Hartwell ; un Voltaire charmant, converti par l'exil, le malheur, la situation à la cour, mais conservant, sous son habit de diplomate et d'homme d'Etat, la grâce et l'incrédulité railleuse de sa première vie.

Il me priait souvent d'encadrer son nom dans mes vers, qui avaient, disait-il, plus d'ailes que les siens pour le porter au delà de la vie. Je lui adressai ceux-ci, écrits, un soir d'automne, sous les châtaigniers de la sauvage colline de Tresserves, qui domine le lac du Bourget en Savoie.

Le marquis de La Maisonfort mourut l'année suivante à Lyon, en revenant de Paris à Florence. Je le remplaçai en Toscane. Sa mémoire me resta chère, douce comme ces souvenirs d'un entretien semi-sérieux qui font encore sourire, le lendemain, du plaisir d'esprit qu'on a eu la veille.

Cette race charmante de l'émigré

français n'existe plus : elle s'est éteinte avec celle des abbés de cour, que j'ai encore entrevus dans ma jeunesse, et qu'on ne retrouve plus qu'en Italie. Les émigrés étaient les conteurs arabes de nos jours. Le marquis de La Maisonfort fut un des plus spirituels et des plus intéressants.



XXIV – LE GOLFE DE BAIA

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir ?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir ?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! quelle fraîcheur on
respire !

Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits ;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs

embaumées

En ce moment remplit les airs ;

Et du soir la brise légère

Des plus doux parfums de la
terre

A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots
retentissent ?

Quels chants éclatent sur ces
bords ?

De ces doux concerts qui
s'unissent

L'écho prolonge les accords,

N'osant se fier aux étoiles,

Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue en chantant son séjour ;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris
d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe, et brunit les vastes
mers ;

Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.

C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie

Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des
collines

Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte
patrie !

Terre autrefois féconde en
sublimes vertus,

Sous d'indignes Césars^[2]
maintenant asservie,

Ton empire est tombé, tes héros
ne sont plus !

Mais dans ton sein l'âme

agrandie

Croit sur leurs monuments
respirer leur génie,

Comme on respire encor dans un
temple aboli

La majesté du Dieu dont il était
rempli.

Mais n'interrogeons pas vos
cendres généreuses,

Vieux Romains, fiers Catons,
mânes des deux Brutus !

Allons redemander à ces murs
abattus

Des souvenirs plus doux, des
ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour ;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de
l'amour.

Plus loin, voici l'asile où vint
chanter le Tasse,

Quand, victime à la fois du génie
et du sort,

Errant dans l'univers, sans

refuge et sans port,

La pitié recueillit son illustre
disgrâce.

Non loin des mêmes bords, plus
tard il vint mourir ;

La gloire l'appelait, il arrive, il
succombe :

La palme qui l'attend devant lui
semble fuir,

Et son laurier tardif n'ombrage
que sa tombe.

Colline de Baïa ! poétique
séjour !

Voluptueux vallon qu'habita
tour à tour

Tout ce qui fut grand dans le
monde,

Tu ne retentis plus de gloire ni
d'amour.

Pas une voix qui me réponde,

Que le bruit plaintif de cette
onde,

Ou l'écho réveillé des débris
d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout
passe ;

Ainsi nous-mêmes nous
passons,

Hélas ! sans laisser plus de trace

Que cette barque où nous
glissons

Sur cette mer où tout s'efface.



Commentaire.



AINSI QUE LE dit la note qui précède, ces vers, qui faisaient partie d'un recueil que je jetai au feu, avaient été écrits à Naples en 1813. J'allais souvent alors passer mes journées, avec le père de Graziella et Graziella elle-même, dans le golfe de Baïa, où le pêcheur jetait ses filets (voir les

Confidences, épisode de *Graziella*). J'écrivais la côte, les mouvements, les impressions de la rive et des flots, en vers, pendant que mon ami Aymon de Virieu les notait au crayon et au pinceau sur ses albums. Il avait, par hasard, conservé une copie de cette élégie, et il me la remit au moment où je faisais imprimer les *Méditations*. Je la recueillis comme un coquillage des bords de la mer qu'on retrouve dans une valise de voyage oubliée depuis longtemps, et je l'enfilai, avec ses sœurs plus graves, dans ce chapelet de mes poésies.



XXV – LE TEMPLE.

Qu'il est doux, quand du soir
l'étoile solitaire,

Précédant de la nuit le char
silencieux,

S'élève lentement dans la voûte
des cieux,

Et que l'ombre et le jour se
disputent la terre ;

Qu'il est doux de porter ses pas
religieux

Dans le fond du vallon, vers ce
temple rustique

Dont la mousse a couvert le
modeste portique,

Mais où le ciel encor parle à des
cœurs pieux !

Salut, bois consacré ! Salut,
champ funéraire,

Des tombeaux du village humble
dépositaire !

Je bénis en passant tes simples
monuments.

Malheur à qui des morts profane
la poussière !

J'ai fléchi le genou devant leur
humble pierre,

Et la nef a reçu mes pas

retentissants.

Quelle nuit ! quel silence ! au
fond du sanctuaire

A peine on aperçoit la
tremblante lumière

De la lampe qui brûle auprès des
saints autels.

Seule elle luit encor quand
l'univers sommeille,

Emblème consolant de la bonté
qui veille

Pour recueillir ici les soupirs
des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a
frappé mon oreille ;

Le parvis frémit seul sous mes
pas mesurés :

Du sanctuaire enfin j'ai franchi
les degrés.

Murs sacrés, saints autels ! je
suis seul, et mon âme

Peut verser devant vous ses
douleurs et sa flamme,

Et confier au ciel des accents
ignorés,

Que lui seul connaîtra, que vous
seuls entendrez.

Mais quoi ! de ces autels j'ose
approcher sans crainte !

J'ose apporter, grand Dieu !
dans cette auguste enceinte

Un cœur encor brûlant de
douleur et d'amour !

Et je ne tremble pas que ta
majesté sainte

Ne venge le respect qu'on doit à
son séjour !

Non, je ne rougis plus du feu qui
me consume :

L'amour est innocent quand la
vertu l'allume.

Aussi pur que l'objet à qui je l'ai
juré,

Le mien brûle mon cœur, mais

c'est d'un feu sacré ;

La constance l'honore et le
malheur l'épure.

Je l'ai dit à la terre, à toute la
nature ;

Devant tes saints autels je l'ai
dit sans effroi :

J'oserais, Dieu puissant, la
nommer devant toi.

Oui, malgré la terreur que ton
temple m'inspire,

Ma bouche a murmuré tout bas
le nom d'Elvire ;

Et ce nom, répété de tombeaux
en tombeaux,

Comme l'accent plaintif d'une
ombre qui soupire,

De l'enceinte funèbre a troublé
le repos.

Adieu, froids monuments, adieu,
saintes demeures !

Deux fois l'écho nocturne a
répété les heures,

Depuis que devant vous mes
larmes ont coulé :

Le ciel a vu ces pleurs, et je sors
consolé.

Peut-être au même instant, sur
un autre rivage,

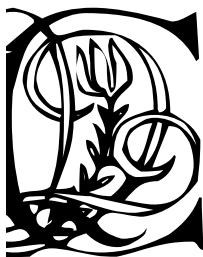
Elvire veille aussi, seule avec
mon image,

Et dans un temple obscur, les
yeux baignés de pleurs,

Vient aux autels déserts confier
ses douleurs.



Commentaire.



ETTE MÉDITATION N'EST qu'un cri de l'âme jeté devant Dieu dans une petite église de village, où j'aperçus un soir la lueur d'une lampe, et où j'entrai, plein de la pensée qui me poursuivait partout. Une image se plaçait toujours entre Dieu et moi : j'éprouvai le besoin de la consacrer.

En sortant de ce recueillement dans ces murs humides de soupirs, j'écrivis cette méditation. Elle était beaucoup plus longue : j'en retranchai la moitié à l'impression. La piété amoureuse a deux pudeurs : celle de l'amour et celle de la religion. Je n'osai pas les profaner.



XXVI – LE PASTEUR ET LE PECHEUR.

FRAGMENT D'EGLOGUE
MARINE.

1826.

C'était l'heure chantante où,
plus doux que l'aurore,

Le jour en expirant semble
sourire encore,

Et laisse le zéphyr dormant sous
les rameaux

En descendre avec l'ombre et

flotter sur les eaux ;

La cloche dans la tour,
lentement ébranlée,

Roulait ses longs soupirs de
vallée en vallée,

Comme une voix du soir qui,
mourant sur les flots,

Rappelle avant la nuit la nature
au repos.

Les villageois, épars autour de
leurs chaumières,

Cadençaient à ses sons leurs
rustiques prières,

Rallumaient en chantant la
flamme des foyers,

Suspendaient les filets aux
troncs des peupliers,

Ou, déliant le joug de leurs
taureaux superbes,

Répandaient devant eux l'or
savoureux des gerbes ;

Puis, assis en silence au seuil de
leurs séjours,

Attendaient le sommeil, ce doux
prix de leurs jours.

Deux enfants du hameau, l'un
pasteur du bocage,

L'autre jeune pêcheur de
l'orageuse plage,

Consacrant à l'amour l'heure
oisive du soir,

A l'ombre du même arbre
étaient venus s'asseoir ;

Là, pour goûter le frais au pied
du sycomore,

Chacun avait conduit la vierge
qu'il adore :

Néaere et Naela, deux jeunes
sœurs, deux lis

Que sur la même tige un seul
souffle a cueillis.

Les deux amants, couchés aux
genoux des bergères,

Les regardaient tresser les tiges

des fougères.

Un tertre de gazon, d'anémones
semé,

Etendait sous la pente un tapis
parfumé ;

La mer le caressait de ses vagues
plaintives ;

Douze chênes, courbant leurs
vieux troncs sur ses rives,

Ne laissaient sous leurs feuilles
entrevoir qu'à demi

Le bleu du firmament dans son
flot endormi.

Un arbre dont la vigne enlaçait
le feuillage

Leur versait la fraîcheur de son
mobile ombrage ;

Et non loin derrière eux, dans un
champ déjà mûr,

Où le pampre et l'érable
entrelaçaient leur mur,

Ils entendaient le bruit de la
brise inégale

Tomber, se relever, gémir par
intervalle,

Et, ranimant les airs par le jour
assoupis,

Glisser en bruissant entre l'or
des épis.

Ils disputaient entre eux des
doux soins de leur vie ;

Chacun trouvait son sort le plus
digne d'envie :

L'humble berger vantait les
doux soins des troupeaux,

Le pêcheur sa nacelle et le
charme des eaux ;

Quand un vieillard leur dit avec
un doux sourire :

« Chantez ce que les champs ou
l'onde vous inspire !

Chantez ! Celui des deux dont la
touchante voix

Saura mieux faire aimer les

vagues ou les bois,

Des mains de la maîtresse à qui
sa voix est chère

Recevra le doux prix de ses
accords : Néaere,

Offrant à son amant le prix des
moissonneurs,

A sa dernière gerbe attachera
des fleurs ;

Et Naela, tressant les roses
qu'elle noue,

De l'esquif du pêcheur
couronnera la proue,

Et son mâât tout le jour, aux yeux
des matelots,

De ses bouquets flottants
parfumera les flots. »

Ainsi dit le vieillard. On consent
en silence :

Le beau pêcheur médite, et le
pasteur commence.

LE PASTEUR.

Quand l'astre du printemps, au
berceau d'un jour pur,

Lève à moitié son front dans la
changeant azur ;

Quand l'aurore, exhalant sa
matinale haleine,

Eprend les doux parfums dont la

vallée est pleine,

Et, faisant incliner le calice des
fleurs,

De la nuit sur les prés laisse
épancher les pleurs,

Alors que du matin la vive
messagère,

L'alouette, quittant son lit dans
la fougère,

Et modulant des airs gais
comme le réveil,

Monte, plane et gazouille au-
devant du soleil :

Saisissant mes taureaux par leur
corne glissante,

Je courbe sous le joug leur tête
mugissante,

Par des nœuds douze fois sur
leurs fronts redoublés,

J'attache au bois polis leurs
membres accouplés ;

L'anneau brillant d'acier au
timon les enchaîne,

J'entrelace à leur joug de longs
festons de chêne,

Dont la feuille mobile et les
flottants rameaux

De l'ardeur du midi protègent
leurs naseaux.



XXVII – CHANTS LYRIQUES DE SAUL.

IMITATION DES PSAUMES DE
DAVID.

Je répandrai mon âme au seuil
du sanctuaire,

Seigneur ; dans ton nom seul je
mettrai mon espoir ;

Mes cris t'éveilleront, et mon
humble prière

S'élèvera vers toi comme
l'encens du soir !

Dans quel abaissement ma
gloire s'est perdue !

J'erre sur la montagne ainsi
qu'un passereau ;

Et par tant de rigueurs mon âme
confondue,

Mon âme est devant toi comme
un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil
est une fête ;

Ils se montrent, Seigneur, ton
Christ humilié.

« Le voilà, disent-ils ; ses dieux
l'ont oublié ;

Et Moloch en passant a secoué

la tête,

Et souri de pitié ! »

Seigneur, tendez votre arc ;
levez-vous, jugez-moi !

Remplissez mon carquois de vos
flèches brûlantes.

Que des hauteurs du ciel vos
foudres dévorantes

Portent sur eux la mort qu'ils
appelaient sur moi !

Dieu se lève, il s'élançe ; il
abaisse la voûte

De ces cieux éternels ébranlés
sous ses pas ;

Le soleil et la foudre ont éclairé
sa route ;

Ses anges devant lui font voler
le trépas.

Le feu de son courroux fait
monter la fumée,

Son éclat a fendu les nuages des
cieux ;

La terre est consumée

D'un regard de ses yeux.

Il parle ; sa voix foudroyante

A fait chanceler d'épouvante

Les cèdres du Liban, les rochers
des déserts

Le Jourdain montre à nu sa
source reculée ;

De la terre ébranlée

Les os sont découverts.

Le seigneur m'a livré la race
criminelle

Des superbes enfants d'Ammon.

Levez-vous, ô Saül ! et que
l'ombre éternelle

Engloutisse jusqu'à leur nom !

Que vois-je ? vous tremblez,
orgueilleux oppresseurs !

Le héros prend sa lance,

Il l'agite, il s'élançe ;

A sa seule présence,

La terreur de ses yeux a passé
dans vos cœurs.

Fuyez !... Il est trop tard : sa
redoutable épée

Décrit autour de vous un cercle
menaçant,

En tout lieu vous poursuit, en
tout lieu vous attend,

Et, déjà mille fois dans votre
sang trempée,

S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe

Foule comme l'herbe

Les corps des mourants ;
Le héros l'excite,
Et le précipite
A travers les rangs ;
Les feux l'entourent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants :
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants
Comme la poussière

Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Ismaélites,

Ces enfants de Moab, cette race
d'Edom,

Iduméens, guerriers d'Ammon,

Et vous, superbes fils de Tyr et
de Sidon,

Et vous, cruels Amalécites ?

Les voilà devant moi comme un
fleuve tari,

Et leur mémoire même avec eux
a péri !

Que de biens le Seigneur
m'apprête !

Qu'il couronne d'honneurs la
vieillesse du roi !

Ephraïm, Manassé, Galaad, sont
à moi ;

Jacob, mon bouclier, est l'appui
de ma tête.

Que de biens le Seigneur
m'apprête !

Qu'il couronne d'honneurs la
vieillesse du roi !

Des bords où l'aurore se lève

Aux bords où le soleil achève

Son cours tracé par l'Eternel,

L'opulente Saba, la grasse

Ethiopie,

La riche mer de Tyr, les déserts
d'Arabie,

Adorent le roi d'Israël.

Peuples, frappez des mains ! le
Roi des rois s'avance !

Il monte, il s'est assis sur son
trône éclatant ;

Il pose de Sion l'éternel
fondement ;

La montagne frémit de joie et
d'espérance.

Peuples, frappez des mains ! le
Roi des rois s'avance !

Il pose de Sion l'éternel
fondement.

De sa main pleine de justice

Il verse aux nations l'abondance
et la paix.

Réjouis-toi, Sion ! sous ton
ombre propice,

Ainsi que le palmier qui parfume
Cadès,

La paix et l'équité fleurissent à
jamais.

De sa main pleine de justice

Il verse aux nations l'abondance
et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés
tabernacles

Plus que les temples d'Israël ;

Il y fait sa demeure, il y rend ses
oracles,

Il y fait éclater sa gloire et ses
miracles :

Sion, ainsi que lui ton nom est
immortel.

Dieu chérit de Sion les sacrés
tabernacles

Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux
que mille ;

C'est là qu'environné de la
troupe docile

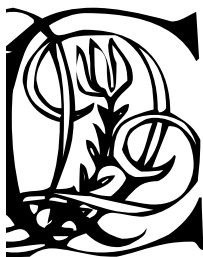
De ses nombreux enfants, sa
gloire et son appui,

Le roi vieillit, semblable à
l'olivier fertile

Qui voit ses rejetons fleurir
autour de lui.



Commentaire.



ETTE MÉDITATION EST tirée des chœurs de ma tragédie de *Saül*, qui n'a jamais été ni représentée ni imprimée. J'avais écrit ce drame en 1818, pour Mme de Raigecourt, qui m'engageait à faire pour Louis XVIII ce que Racine avait fait pour lui XIV. Mais il manquait un Racine et un Louis XIV.

Les chœurs de Racine, dans *Esther* et dans *Athalie* furent mon modèle. On voit combien je restai loin de ce grand maître en harmonie et en images.



XXVIII – A UNE FLEUR

SECHEE DANS UN ALBUM.

1827.

Il m'en souvient, c'était aux
plages

Où m'attire un ciel du Midi,

Ciel sans souillure et sans
orages,

Où j'aspirais sous les feuillages

Les parfums d'un air attiédi.

Une mer qu'aucun bord n'arrête

S'étendait bleue à l'horizon ;
L'oranger, cet arbre de fête,
Neigeait par moments sur ma
tête ;
Des odeurs montaient du gazon.
Tu croissais près d'une colonne
D'un temple écrasé par le
temps ;
Tu lui faisais une couronne,
Tu parais son tronc monotone
Avec tes chapiteaux flottants ;
Fleur qui décores la ruine
Sans un regard pour t'admirer !

Je cueillis ta blanche étamine,
Et j'emportai sur ma poitrine
Tes parfums pour les respirer.
Aujourd'hui, ciel, temple, rivage,
Tout a disparu sans retour :
Ton parfum est dans le nuage,
Et je trouve, en tournant la page,
La trace morte d'un beau jour !



XXIX – HYMNE AU SOLEIL.

1825.

Vous avez pris pitié de sa longue
douleur ;

Vous me rendez le jour, Dieu que
l'amour implore !

Déjà mon front, couvert d'une
molle pâleur,

Des teintes de la vie à ses yeux
se colore,

Déjà dans tout mon être une

douce chaleur

Circule avec mon sang, remonte
dans mon cœur :

Je renais pour aimer encore !

Mais la nature aussi se réveille
en ce jour ;

Au doux soleil de mai nous la
voyons renaître :

Les oiseaux de Vénus autour de
ma fenêtre,

Du plus chéri des mois
proclament le retour !

Guide mes premiers pas dans
nos vertes campagnes,

Conduis-moi, chère Elvire, et
soutiens ton amant.

Je veux voir le soleil s'élever
lentement,

Précipiter son char du haut de
nos montagnes,

Jusqu'à l'heure où dans l'onde il
ira s'engloutir,

Et cédera les airs au nocturne
zéphyr.

Viens ! que crains-tu pour moi ?
le ciel est sans nuage ;

Ce plus beau de nos jours
passera sans orage ;

Et c'est l'heure où déjà, sur les

gazons en fleurs,

Dorment près des troupeaux les
paisibles pasteurs.

Dieu, que les airs sont doux !
que la lumière est pure !

Tu règues en vainqueur sur
toute la nature,

O soleil ! et des cieux, où ton
char est porté,

Tu lui verses la vie et la
fécondité.

Le jour où, séparant la nuit de la
lumière,

L'Eternel te lança dans ta vaste
carrière,

L'univers tout entier te reconnut
pour roi ;

Et l'homme, en t'adorant,
s'inclina devant toi.

De ce jour, poursuivant ta
carrière enflammée,

Tu décris sans repos ta route
accoutumée ;

L'éclat de tes rayons ne s'est
point affaibli,

Et sous la main des temps ton
front n'a point pâli !

Quand la voix du matin vient
réveiller l'aurore,

L'Indien prosterné te bénit et
t'adore ;

Et moi, quand le midi de ses
feux bienfaisants

Ranime par degrés mes membres
languissants,

Il me semble qu'un Dieu, dans
tes rayons de flamme,

En échauffant mon sein, pénètre
dans mon âme !

Et je sens de ses fers mon esprit
détaché,

Comme si du Très-Haut le bras
m'avait touché.

Mais... ton sublime auteur

défend-il de le croire ?

N'es-tu point, ô soleil, un rayon
de sa gloire ?

Quand tu vas mesurant
l'immensité des cieux,

O soleil, n'es-tu point un regard
de ses yeux ?

Ah ! si j'ai quelquefois, au jour
de l'infortune,

Blasphémé du soleil la lumière
importune,

Si j'ai maudit les dons que j'ai
reçus de toi,

Dieu, qui lis dans nos cœurs, ô
Dieu ! pardonne-moi !

Je n'avais pas goûté la volupté
suprême

De revoir la nature auprès de ce
que j'aime,

De sentir dans mon cœur, aux
rayons d'un beau jour,

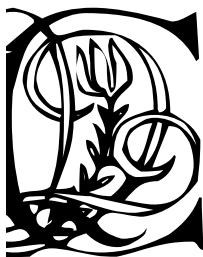
Redescendre à la fois et la vie et
l'amour.

Insensé ! j'ignorais tout le prix
de la vie ;

Mais ce jour me l'apprend, et je
te glorifie !



Commentaire.



DES VERS SONT postdatés. Ils sont de mon premier temps. Je les écrivis à l'âge de dix-huit ans, sous un beau rayon de soleil, après une légère maladie qui me faisait mieux sentir le prix de l'existence et la volupté d'être. Plus tard, je les retrouvai dans le portefeuille de ma mère, qui

les avait conservés. J'y fis deux ou trois corrections, et je les insérai dans le volume des *Méditations*.



XXX – FERRARE.

IMPROVISE EN SORTANT DU
CACHOT DU TASSE.

1844.

Que l'on soit homme ou Dieu,
tout génie est martyr :

Du supplice plus tard on baise
l'instrument ;

L'homme adore la croix où sa
victime expire,

Et du cachot du Tasse enchâsse
le ciment.

Prison du Tasse ici, de Galilée à

Rome,

Echafaud de Sidney, bûchers,
croix ou tombeaux,

Ah ! vous donnez le droit de
bien mépriser l'homme,

Qui veut que Dieu l'éclaire, et
qui hait ses flambeaux !

Grand parmi les petits, libre
chez les serviles,

Si le génie expire, il l'a bien
mérité ;

Car nous dressons partout aux
portes de nos villes

Ces gibets de la gloire et de la
vérité.

Loin de nous amollir, que ce
sort nous retrempe !

Sachons le prix du don, mais
ouvrons notre main.

Nos pleurs et notre sang son
l'huile de la lampe

Que Dieu nous fait porter
devant le genre humain !



XXXI – ADIEU.

Oui, j'ai quitté ce port
tranquille,

Ce port si longtemps appelé,

Où, loin des ennuis de la ville,

Dans un loisir doux et facile,

Sans bruit mes jours auraient
coulé.

J'ai quitté l'obscur vallée,

Le toit champêtre d'un ami ;

Loin des bocages de Bissy,

Ma muse, à regret exilée,

S'éloigne, triste et désolée,
Du séjour qu'elle avait choisi.
Nous n'irons plus dans les
prairies,
Au premier rayon du matin,
Egarer, d'un pas incertain,
Nos poétiques rêveries.
Nous ne verrons plus le soleil,
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil,
Semblable au père de la vie,
Rendre à la nature assoupie
Le premier éclat du réveil.

Nous ne goûterons plus votre
ombre,

Vieux pins, l'honneur de ces
forêts ;

Vous n'entendrez plus nos
secrets ;

Sous cette grotte humide et
sombre

Nous ne chercherons plus le
frais ;

Et le soir, au temple rustique

Quand la cloche mélancolique

Appellera tout le hameau,

Nous n'irons plus, à la prière,

Nous courber sur la simple
pierre

Qui couvre un rustique
tombeau.

Adieu, vallons ! adieu, bocages !

Lac azuré, roches sauvages,

Bois touffus, tranquille séjour,

Séjour des heureux et des sages,

Je vous ai quittés sans retour !

Déjà ma barque fugitive,

Au souffle des zéphyr
trompeurs,

S'éloigne à regret de la rive

Que m'offraient des dieux
protecteurs.

J'affronte de nouveaux orages ;
Sans doute à de nouveaux
naufrages

Mon frêle esquif est dévoué ;
Et pourtant, à la fleur de l'âge,
Sur quels écueils, sur quel
rivage

Déjà n'ai-je pas échoué ?
Mais d'une plainte téméraire
Pourquoi fatiguer le destin ?
A peine au milieu du chemin,

Faut-il regarder en arrière ?

Mes lèvres à peine ont goûté

Le calice amer de la vie,

Loin de moi je l'ai rejeté ;

Mais l'arrêt cruel est porté :

Il faut boire jusqu'à la lie !

Lorsque mes pas auront franchi

Les deux tiers de notre carrière,

Sous le poids d'une vie entière

Quand mes cheveux auront
blanchi,

Je reviendrai du vieux Bissy

Visiter le toit solitaire,

Où le ciel me garde un ami.

Dans quelque retraite profonde,

Sous les arbres par lui plantés,

Nous verrons couler comme
l'onde

La fin de nos jours agités.

Là, sans crainte et sans
espérance,

Sur notre orageuse existence

Ramenés par le souvenir,

Jetant nos regards en arrière,

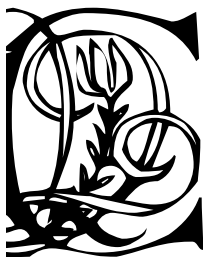
Nous mesurerons la carrière

Qu'il aura fallu parcourir.

Tel un pilote octogénaire,
Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue,
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.



Commentaire.



ETTE PIÈCE EST de 1815. En revenant de la Suisse après les Cent Jours, je m'arrêtai dans la vallée de Chambéry, chez l'oncle d'un de mes plus chers amis, le comte de Maistre. Le comte de Maistre était le frère cadet du fameux écrivain qui a laissé un si grand nom dans la philosophie et

dans les lettres. Je passai quelques jours heureux dans cette charmante retraite de Bissy, enseveli sous l'ombre des noyers et des sapins du mont du Chat. Je voyais de ma fenêtre la nappe bleue de ce beau lac où je devais aimer et chanter plus tard. Je commençais à peine à crayonner de temps en temps quelques vers à l'ombre de ces sapins, au bruit monotone de ces eaux.

La vie que l'on menait chez mes hôtes était une vie presque espagnole : une douce oisiveté, des entretiens rêveurs, des promenades nonchalantes entre les hautes vignes

et les hêtres des collines de Savoie, des lectures, des chapelets. A la nuit tombante, aux sons de l'*Angelus*, on s'acheminait en famille vers la petite église du hameau, cachée avec son toit de chaume et son clocher de bois noirci par la pluie. On y faisait la prière du soir. Ces habitudes régulières et saintes de cette maison m'attendrissaient et me charmaient, bien que je fusse alors dans les premiers bouillonnements et dans les dissipations de l'adolescence. Je suivais la famille dans tous ses actes de piété. L'esprit éminent et original, la bonté, la sérénité de caractère de toute cette maison de Maistre, me

captivaient. Des jeunes personnes simples, vertueuses, charmantes, nièces de Mme de Maistre, répandaient leur rayonnement sur cette gravité de la famille. Je quittai avec peine cette oasis de paix, d'amitié, de poésie, pour revenir à Beauvais reprendre l'uniforme, le sabre, le cheval, le tumulte de la garnison. En arrivant à mon corps, j'écrivis ces adieux, et je les envoyai à mon ami Louis de Vignet, neveu du comte de Maistre.



XXXII – LA SEMAINE SAINTE

A LA ROCHE-GUYON.

Ici viennent mourir les derniers
bruits du monde ;

Nautoniers sans étoile,
abordez ! c'est le port :

Ici l'âme se plonge en une paix
profonde,

Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni
sombre ;

Un jour égal et pur y repose les
yeux.

C'est ce vivant soleil, dont le
soleil est l'ombre,

Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé
longtemps avant l'aurore,

Jeunes, nous avons fui dans cet
heureux séjour ;

Notre rêve est fini, le vôtre dure
encore :

Eveillez-vous ! voilà le jour.

Cœurs tendres, approchez ! Ici
l'on aime encore ;

Mais l'amour, épuré, s'allume
sur l'autel ;

Tout ce qu'il a d'humain à ce feu
s'évapore ;

Tout ce qui reste est immortel !

La prière, qui veille en ces
saintes demeures,

De l'astre matinal nous annonce
le cours ;

Et, conduisant pour nous le char
pieux des heures,

Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec
l'aurore ;

Il mêle notre hommage à la voix
des zéphyrs ;

Et les airs, ébranlés sous le
marteau sonore,

Preignent l'accent de nos
soupirs.

Dans le creux du rocher, sous
une voûte obscure,

S'élève un simple autel : Roi du
ciel, est-ce toi ?

Oui ; contraint par l'amour, le
Dieu de la nature

Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que
mon cœur adore !

La croix à mes regards révèle un
nouveau jour ;

Aux pieds d'un Dieu mourant
puis-je douter encore ?

Non : l'amour m'explique
l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce
feu qui les embrase,

Ces parfums, ces soupirs
s'exhalant du saint lieu,

Ces élans enflammés, ces larmes
de l'extase,

Tout me répond que c'est un
Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez
qu'à votre exemple,

Ainsi qu'un mendiant aux portes
d'un palais,

J'adore aussi de loin, sur le seuil
de son temple,

Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah ! laissez-moi mêler mon
hymne à vos louanges !

Que mon encens souillé monte
avec votre encens.

Jadis les fils de l'homme aux
saints concerts des anges

Ne mêlaient-ils pas leurs
accents ?

Du nombre des vivants chaque
aurore m'efface ;

Je suis rempli de jours, de
douleurs, de remords.

Sous le portique obscur venez
marquer ma place,

Ici, près du séjour des morts.

Souffrez qu'un étranger veille
auprès de leur cendre.

Brûlant sur un cercueil comme
ces saints flambeaux,

La mort m'a tout ravi, la mort
doit tout me rendre ;

J'attends le réveil des

tombeaux !

Ah ! puissé-je près d'eux, au gré
de mon envie,

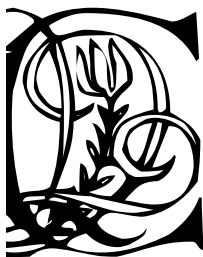
A l'ombre de l'autel, et non loin
de ce port,

Seul, achever ainsi les restes de
ma vie

Entre l'espérance et la mort !



Commentaire.



'ÉTAIT EN 1819.

Je vis un jour entrer dans ma chambre haute du grand et bel hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais pendant mon séjour à Paris, un jeune homme d'une figure belle, gracieuse, noble, un peu féminine. Il était introduit par le duc

Matthieu de Montmorency, depuis ministre, et gouverneur du duc de Bordeaux. M. Matthieu de Montmorency, célèbre par son rôle dans la révolution de 1789, puis par son amitié pour Mme de Staël, enfin par son dévouement à la maison de Bourbon, m'honorait d'une bienveillance qui ne coûtait rien à son caractère surabondant de tendresse, d'âme et de grâce aristocratique : égalité qu'il voulait bien établir de si haut et de si loin entre lui et moi, la plus charmante des égalités, parce qu'elle est un don du cœur, et non une exigence de l'infériorité sociale.

Ce jeune homme était le duc de Rohan, depuis archevêque de Besançon et cardinal.

Le duc de Rohan était alors un brillant officier des mousquetaires rouges, admiré et envié pour l'élégance de sa personne, pour l'éclat de ses uniformes, pour la beauté de ses chevaux, pour la magnificence de ses palais et de ses jardins aux environs de Paris, et surtout pour la splendeur de son nom. Il aimait les vers : M. Matthieu de Montmorency lui avait récité quelques strophes de moi, retenues dans sa mémoire. Il avait désiré me connaître : il me plut au premier

coup d'œil. Nous nous liâmes d'amitié, sans qu'il me fût sentir jamais, et sans que je me permisse d'oublier moi-même, par ce tact naturel qui est l'étiquette de la nature, la distance qu'il voulait bien franchir, mais qui existait néanmoins entre deux noms que la poésie seule pouvait un moment rapprocher.

Le duc de Rohan rêvait déjà de sacerdoce : il était né pour l'autel comme d'autres naissent pour le champ de bataille, pour la tribune ou pour la mer. Il aspirait au moment de consacrer à Dieu son âme, sa jeunesse, son grand nom. Il possédait à la Roche-Guyon, sur le

rivage escarpé de la Seine, une résidence presque royale de sa famille. Le principal ornement du château était une chapelle creusée dans le roc, véritable catacombe affectant, dans les circonvolutions cavernieuses de la montagne, la forme des nefs, des chœurs, des piliers, des jubés d'une cathédrale. Il m'engagea à y aller passer la semaine sainte avec lui. Il m'y conduisit lui-même. J'y trouvai une réunion de jeunes gens distingués qui sont devenus, pour la plupart, des hommes éminents dans le clergé, dans la diplomatie, ou des hommes célèbres dans les lettres, depuis cette époque.

Le service religieux, volupté pieuse du duc de Rohan, se faisait tous les jours dans cette église souterraine avec une pompe, un luxe et des enchantements sacrés qui enivraient de jeunes imaginations. J'étais très religieux d'instinct, mais très indépendant d'esprit. Seul de toute cette jeunesse, je n'avais aucun goût pour les délices mystiques de la sacristie. Le duc de Rohan et ses amis me pardonnaient mon indépendance de foi en faveur de mes ardentes inspirations vers l'infini et vers la nature. J'étais à leurs yeux une sorte d'instrument lyrique, sur les cordes duquel ne résonnaient

encore que des hymnes profanes, mais qu'on pouvait porter dans le temple pour y chanter les gloires de Dieu et les douleurs de l'homme.

C'est au retour de cette hospitalité du duc de Rohan à la Roche-Guyon que j'écrivis ces vers.

Depuis, nous suivîmes, chacun de notre côté, la route diverse que la destinée trace à chaque existence : lui, vers le sanctuaire et vers le ciel, où il se réfugia jeune, aux premiers orages de la révolution de 1830 ; moi, vers l'inconnu.



XXXIII – LE CHRETIEN MOURANT.

Qu'entends-je ? autour de moi
l'airain sacré résonne !

Quelle foule pieuse en pleurant
m'entouronne ?

Pour qui ce chant funèbre et ce
pâle flambeau ?

O mort ! est-ce ta voix qui
frappe mon oreille,

Pour la dernière fois ? Eh quoi !

je me réveille

Sur le bord du tombeau !

O toi, d'un feu divin précieuse
étincelle,

De ce corps périssable habitante
immortelle,

Dissipe ces terreurs : la mort
vient t'affranchir !

Prends ton vol, ô mon âme, et
dépouille tes chaînes !

Déposer le fardeau des misères
humaines,

Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer

mes heures.

Messagers rayonnants des
célestes demeures,

Dans quels palais nouveaux
allez-vous me ravir ?

Déjà, déjà je nage en des flots de
lumière ;

L'espace devant moi s'agrandit,
et la terre

Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? Au moment
où mon âme s'éveille,

Des soupirs, des sanglots ont
frappé mon oreille !

Compagnons de l'exil, quoi !
vous pleurez ma mort !

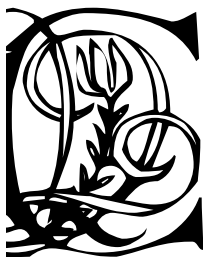
Vous pleurez ! et déjà dans la
coupe sacrée

J'ai bu l'oubli des maux, et mon
âme enivrée

Entre au céleste port.



Commentaire.



DES STROPHES JAILLIRENT de mon cœur, et furent écrites au matin, au pied de mon lit, par un de mes amis, M. de Montchalin, qui me soignait comme un frère dans une longue et dangereuse maladie dont je fus atteint à Paris en 1819.

M. de Montchalin vit encore, et je

l'aime toujours de la même amitié.
J'aurais dû lui dédier ces vers.



XXXIV – DIEU.

A M. L'ABBE F. DE
LAMENNAIS.

Oui, mon âme se plaît à secouer
ses chaînes :

Déposant le fardeau des misères
humaines,

Laissant errer mes sens dans ce
monde des corps,

Au monde des esprits je monte
sans efforts.

Là, foulant à mes pieds cet
univers visible,

Je plane en liberté dans les
champs du possible.

Mon âme est à l'étroit dans sa
vaste prison :

Il me faut un séjour qui n'ait pas
d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans
l'Océan versée,

L'infini dans son sein absorbe
ma pensée ;

Là, reine de l'espace et de
l'éternité,

Elle ose mesurer le temps,
l'immensité,

Aborder le néant, parcourir

l'existence,

Et concevoir de Dieu
l'inconcevable essence.

Mais sitôt que je veux peindre ce
que je sens,

Toute parole expire en efforts
impuissants :

Mon âme croit parler ; ma
langue embarrassée

Frappe l'air de vains sons,
ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux
langages divers :

En sons articulés l'un vole dans
les airs ;

Ce langage borné s'apprend
parmi les hommes ;

Il suffit aux besoins de l'exil où
nous sommes,

Et, suivant des mortels les
destins inconstants,

Change avec les climats ou
passe avec les temps.

L'autre, éternel, sublime,
universel, immense,

Est le langage inné de toute
intelligence :

Ce n'est point un son mort dans
les airs répandu,

C'est un verbe vivant dans le
cœur entendu ;

On l'entend, on l'explique, on le
parle avec l'âme ;

Ce langage senti touche,
illumine, enflamme :

De ce que l'âme éprouve
interprètes brûlants,

Il n'a que des soupirs, des
ardeurs, des élans ;

C'est la langue du ciel que parle
la prière,

Et que le tendre amour
comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à

m'envoler,

L'enthousiasme aussi vient me
la révéler ;

Lui seul est mon flambeau dans
cette nuit profonde,

Et mieux que la raison il
m'explique le monde.

Viens donc ! il est mon guide, et
je veux t'en servir ;

A ses ailes de feu, viens, laisse-
toi ravir.

Déjà l'ombre du monde à nos
regards s'efface :

Nous échappons au temps, nous
franchissons l'espace ;

Et, dans l'ordre éternel de la
réalité,

Nous voilà face à face avec la
vérité !

Cet astre universel, sans déclin,
sans aurore,

C'est Dieu, c'est ce grand tout,
qui soi-même s'adore !

Il est ; tout est en lui :
l'immensité, les temps,

De son être infini sont les purs
éléments ;

L'espace est son séjour,
l'éternité son âge ;

Le jour est son regard, le monde
est son image :

Tout l'univers subsiste à
l'ombre de sa main ;

L'être à flots éternels découlant
de son sein,

Comme un fleuve nourri par
cette source immense,

S'en échappe, et revient finir où
tout commence.

Sans bornes comme lui, ses
ouvrages parfaits

Bénissent en naissant la main
qui les a faits :

Il peuple l'infini chaque fois

qu'il respire ;

Pour lui, vouloir c'est faire,
exister c'est produire !

Tirant tout de soi seul,
rapportant tout à soi,

Sa volonté suprême est sa
suprême loi !

Mais cette volonté, sans ombre
et sans faiblesse,

Est à la fois puissance, ordre,
équité, sagesse.

Sur tout ce qui peut être il
l'exerce à son gré ;

Le néant jusqu'à lui s'élève par
degré :

Intelligence, amour, force,
beauté, jeunesse,

Sans s'épuiser jamais, il peut
donner sans cesse ;

Et, comblant le néant de ses
dons précieux,

Des derniers rangs de l'être il
peut tirer des dieux !

Mais ces dieux de sa main, ces
fils de sa puissance,

Mesurent d'eux à lui l'éternelle
distance,

Tendant par la nature à l'être
qui les fit :

Il est leur fin à tous, et lui seul
se suffit !

Voilà, voilà le Dieu que tout
esprit adore,

Qu'Abraham a servi, que rêvait
Pythagore,

Que Socrate annonçait,
qu'entrevoyait Platon ;

Ce Dieu que l'univers révèle à la
raison,

Que la justice attend, que
l'infortune espère,

Et que le Christ enfin vint
montrer à la terre !

Ce n'est plus là ce Dieu par

l'homme fabriqué,

Ce Dieu par l'imposture à
l'erreur expliqué,

Ce Dieu défiguré par la main des
faux prêtres,

Qu'adoraient en tremblant nos
crédules ancêtres :

Il est seul, il est un, il est juste, il
est bon ;

La terre voit son œuvre, et le ciel
sait son nom !

Heureux qui le connaît ! plus
heureux qui l'adore !

Qui, tandis que le monde ou
l'outrage ou l'ignore,

Seul, aux rayons pieux des
lampes de la nuit,

S'élève au sanctuaire où la foi
l'introduit

Et, consumé d'amour et de
reconnaissance,

Brûle, comme l'encens, son âme
en sa présence !

Mais, pour monter à lui, notre
esprit abattu

Doit emprunter d'en haut sa
force et sa vertu.

Il faut voler au ciel sur des ailes
de flamme :

Le désir et l'amour sont les ailes
de l'âme.

Ah ! que ne suis-je né dans l'âge
où les humains,

Jeunes, à peine encore échappés
de ses mains,

Près de Dieu par le temps, plus
près par l'innocence,

Conversaient avec lui,
marchaient en sa présence !

Que n'ai-je vu le monde à son
premier soleil !

Que n'ai-je entendu l'homme à
son premier réveil !

Tout lui parlait de toi, tu lui

parlais toi-même ;

L'univers respirait ta majesté
suprême ;

La nature, sortant des mains du
Créateur,

Etalait en tous sens le nom de
son auteur :

Ce nom, caché depuis sous la
rouille des âges,

En traits plus éclatants brillait
sur tes ouvrages ;

L'homme dans le passé ne
remontait qu'à toi ;

Il invoquait son père, et tu
disais : « C'est moi. »

Longtemps comme un enfant ta
voix daigna l'instruire,

Et par la main longtemps tu
voulus le conduire.

Que de fois dans ta gloire à lui
tu t'es montré,

Aux vallons de Sennar, aux
chênes de Mambré,

Dans le buisson d'Horeb, ou sur
l'auguste cime

Où Moïse aux Hébreux dictait sa
loi sublime !

Ces enfants de Jacob, premiers-
nés des humains,

Reçurent quarante ans la manne
de tes mains :

Tu frappais leur esprit par tes
vivants oracles ;

Tu parlais à leurs yeux par la
voix des miracles ;

Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes
anges descendus

Rappelaient ta mémoire à leurs
cœurs éperdus.

Mais enfin, comme un fleuve
éloigné de sa source,

Ce souvenir si pur s'altéra dans
sa course ;

De cet astre vieilli la sombre

nuit des temps

Eclipsa par degrés les rayons
éclatants.

Tu cessas de parler : l'oubli, la
main des âges,

Usèrent ce grand nom empreint
dans tes ouvrages ;

Les siècles en passant firent
pâlir la foi ;

L'homme plaça le doute entre le
monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est
vieilli pour ta gloire ;

Il a perdu ton nom, ta trace et ta
mémoire ;

Et pour les retrouver il nous
faut, dans son cours,

Remonter flots à flots le long
fleuve des jours.

Nature, firmament ! l'œil en vain
vous contemple :

Hélas ! sans voir le Dieu,
l'homme admire le temple ;

Il voit, il suit en vain, dans les
déserts des cieux,

De leurs mille soleils le cours
mystérieux ;

Il ne reconnaît plus la main qui
les dirige :

Un prodige éternel cesse d'être
un prodige.

Comme ils brillèrent hier, ils
brilleront demain !

Qui sait où commença leur
glorieux chemin ?

Qui sait si ce flambeau, qui luit
et qui féconde,

Une première fois s'est levé sur
le monde ?

Nos pères n'ont point vu briller
son premier tour,

Et les jours éternels n'ont point
de premier jour.

Sur le monde moral en vain ta

providence

Dans ces grands changements
révèle ta présence ;

C'est en vain qu'en tes jeux
l'empire des humains

Passe d'un sceptre à l'autre,
errant de mains en mains,

Nos yeux, accoutumés à sa
vicissitude,

Se sont fait de la gloire une
froide habitude :

Les siècles ont tant vu de ces
grands coups du sort !

Le spectacle est usé, l'homme
engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu !
parle, et change le monde ;

Fais entendre au néant ta parole
féconde :

Il est temps ! lève-toi ! sors de ce
long repos ;

Tire un autre univers de cet
autre chaos.

A nos yeux assoupis il faut
d'autres spectacles ;

A nos esprits flottants il faut
d'autres miracles.

Change l'ordre des cieux, qui ne
nous parle plus !

Lance un nouveau soleil à nos
yeux éperdus ;

Détruis ce vieux palais, indigne
de ta gloire ;

Viens ! montre-toi toi-même, et
force-nous de croire !

Mais peut-être, avant l'heure où
dans les lieux déserts

Le soleil cessera d'éclairer
l'univers,

De ce soleil moral la lumière
éclipsée

Cessera par degrés d'éclairer la
pensée,

Et le jour qui verra ce grand

flambeau détruit

Plongera l'univers dans
l'éternelle nuit !

Alors tu briseras ton inutile
ouvrage.

Ses débris foudroyés rediront
d'âge en âge :

« Seul je suis ! hors de moi rien
ne peut subsister !

L'homme cessa de croire, il
cessa d'exister ! »



Commentaire.



'AVAIS CONNU M. de
Lamennais par son *Essai sur
l'indifférence*. Il m'avait connu
par quelques vers de moi que
lui avait récités M. de
Genoude, alors son ami et le
mien. L'*Essai sur l'indifférence*
m'avait frappé comme une page de J.
J. Rousseau retrouvée dans le dix-
neuvième siècle. Je m'attachais peu

aux arguments, qui me paraissaient faibles ; mais l'argumentation me ravissait. Ce style réalisait la grandeur, la vigueur et la couleur que je portais dans mon idéal de jeune homme. J'avais besoin d'épancher mon admiration. Je ne pouvais le faire qu'en m'élevant au sujet le plus haut de la pensée humaine, *Dieu*. J'écrivis ces vers en retournant seul à cheval de Paris à Chambéry, par de belles et longues journées du mois de mai. Je n'avais ni papier, ni crayon, ni plume. Tout ce gravait dans ma mémoire à mesure que tout sortait de mon cœur et de mon imagination. La solitude et le silence des grandes

routes à une certaine distance de Paris, l'aspect de la nature et du ciel, la splendeur de la saison, ce sentiment de voluptueux frisson que j'ai toujours éprouvé en quittant le tumulte d'une grande capitale pour me replonger dans l'air muet, profond et limpide des grands horizons, tout semblable, pour mon âme, à ce frisson qui saisit et raffermi les nerfs quand on se plonge pour nager dans les vagues bleues et fraîches de la Méditerranée ; enfin, le pas cadencé de mon cheval, qui berçait ma pensée comme mon corps, tout cela m'aidait à rêver, à contempler, à penser, à

chanter. En arrivant, le soir, au cabaret de village où je m'arrêtais ordinairement pour passer la nuit, et après avoir donné l'avoine, le seau d'eau du puits, et étendu la paille de sa litière à mon cheval, que j'aimais mieux encore que mes vers, je demandais une plume et du papier à mon hôtesse, et j'écrivais ce que j'avais composé dans la journée. En arrivant à Ursy, dans les bois de la haute Bourgogne, au château de mon oncle, l'abbé de Lamartine, mes vers étaient terminés.



XXXV –

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste
de verdure !

Feuillages jaunissants sur les
gazons épars ;

Salut, derniers beaux jours ! Le
deuil de la nature

Convient à la douleur et plaît à
mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier
solitaire ;

J'aime à revoir encor, pour la
dernière fois,

Ce soleil pâissant, dont la faible
lumière

Perce à peine à mes pieds
l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne
où la nature expire,

A ses regards voilés, je trouve
plus d'attraits ;

C'est l'adieu d'un ami, c'est le
dernier sourire

Des lèvres que la mort va fermer
pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de

la vie,

Pleurant de mes longs jours
l'espoir évanoui,

Je me retourne encore, et d'un
regard d'envie

Je contemple ces biens dont je
n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et
douce nature,

Je vous dois une larme aux
bords de mon tombeau !

L'air est si parfumé ! la lumière
est si pure !

Aux regards d'un mourant le
soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider
jusqu'à la lie

Ce calice mêlé de nectar et de
fiel :

Au fond de cette coupe où je
buvais la vie,

Peut-être restait-il une goutte de
miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il
encore

Un retour de bonheur dont
l'espoir est perdu !

Peut-être, dans la foule, une âme
que j'ignore

Aurait compris mon âme, et
m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses
parfums au zéphire ;

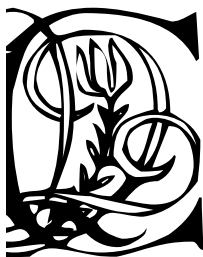
A la vie, au soleil, ce sont là ses
adieux ;

Moi, je meurs ; et mon âme, au
moment qu'elle expire,

S'exhale comme un son triste et
mélodieux.



Commentaire.



ETTE PIÈCE NE comporte aucun commentaire. Il n'y a pas une âme contemplative et sensible qui n'ait, à certains moments de ses premières amertumes, détourné la lèvre de la coupe de la vie, et embrassé la mort souriante sous ce ravissant aspect d'une automne

expirante dans la sérénité des derniers jours d'octobre ; et puis qui, prête à mourir, n'ait repris à l'existence par le regret, et voulu confondre au moins un dernier murmure d'adieu avec les derniers soupirs du vent du soir dans les pampres, ou avec la lueur du dernier rayon de l'année sur les sommets rosés de neige des montagnes.

Ces vers sont cette lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort, et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie. Ils furent écrits en 1819, après les premiers désenchantements de la première adolescence. Mais ils font

déjà allusion à l'attachement sérieux
que le poëte avait conçu pour une
jeune Anglaise qui fut depuis la
compagne de sa vie.



XXXVI – A UNE ENFANT, FILLE DU POETE.

1831.

Céleste fille du poëte,

La vie est un hymne à deux voix.

Son front sur le tien se reflète,

Sa lyre chante sous tes doigts.

Sur tes yeux quand sa bouche
pose

Le baiser calme et sans frisson,

Sur ta paupière blanche et rose

Le doux baiser à plus de son.

Dans ses bras quand il te
soulève

Pour te montrer au ciel jaloux,

On croit voir son plus divin rêve

Qu'il caresse sur ses genoux !

Quand son doigt te permet de
lire

Les vers qu'il vient de soupirer,

On dirait l'âme de sa lyre

Qui se penche pour l'inspirer.

Il récite ; une larme brille

Dans tes yeux attachés sur lui.
Dans cette larme de sa fille
Son cœur nage ; sa gloire a lui !
Du chant que ta bouche répète
Son cœur ému jouit deux fois.
Céleste fille du poëte,
La vie est une hymne à deux
voix.



XXXVII – LA POESIE SACREE.



ITHYRAMBE.

A M. EUGENE DE
GENOUDE^[3].

Son front est
couronné de palmes et
d'étoiles ;

Son regard immortel, que rien ne

peut ternir,

Traversant tous les temps,
soulevant tous les voiles,

Réveille le passé, plonge dans
l'avenir.

Du monde sous ses yeux les
fastes se déroulent,

Les siècles à ses pieds comme
un torrent s'écoulent ;

A son gré descendant ou
remontant leur cours,

Elle sonne aux tombeaux
l'heure, l'heure fatale,

Ou sur sa lyre virginale

Chante au monde vieilli ce jour
père des jours.

* * *

Ecoutez ! Jéhovah s'élance

Du sein de son éternité.

Le chaos endormi s'éveille en sa
présence ;

Sa vertu le féconde, et sa toute-
puissance

Repose sur l'immensité.

Dieu dit, et le jour fut ; Dieu dit,
et les étoiles

De la nuit éternelle éclaircissent
les voiles ;

Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent ;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers ;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.
Sept fois de Jéhovah la parole
féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix
répondit ;
Et Dieu dit : « Faisons l'homme

à ma vivante image. »

Il dit, l'homme naquit ; à ce
dernier ouvrage,

Le Verbe créateur s'arrête et
s'applaudit.

* * *

Mais ce n'est plus un Dieu ; c'est
l'homme qui soupire :

Eden a fui... voilà le travail et la
mort.

Dans les larmes sa voix expire ;

La corde du bonheur se brise sur
sa lyre,

Et Job en tire un son triste

comme le sort.

« Ah ! périsse à jamais le jour
qui m'a vu naître !

Ah ! périsse à jamais la nuit qui
m'a conçu,

Et le sein qui m'a donné l'être,

Et les genoux qui m'ont reçu !

Que du nombre des jours Dieu
pour jamais l'efface !

Que, toujours obscurci des
ombres du trépas,

Ce jour parmi les jours ne
trouve plus sa place !

Qu'il soit comme s'il n'était

pas !

« Maintenant dans l'oubli je
dormirais encore,

Et j'achèverais mon sommeil

Dans cette longue nuit qui
n'aura point d'aurore,

Avec ces conquérants que la
terre dévore,

Avec le fruit conçu qui meurt
avant d'éclore,

Et qui n'a pas vu le soleil.

« Mes jours déclinent comme
l'ombre ;

Je voudrais les précipiter.

O mon Dieu, retranchez le
nombre

Des soleils que je dois compter !

L'aspect de ma longue infortune

Eloigne, repousse, importune

Mes frères lassés à mes maux ;

En vain je m'adresse à leur
foule :

Leur pitié m'échappe et s'écoule

Comme l'onde au flanc des
coteaux.

« Ainsi qu'un nuage qui passe,

Mon printemps s'est évanoui ;

Mes yeux ne verront plus la
trace

De tous ces biens dont j'ai joui.

Par le souffle de la colère,

Hélas ! arraché de la terre,

Je vais d'où l'on ne revient pas :

Mes vallons, ma propre
demeure,

Et cet œil même qui me pleure,

Ne reverront jamais mes pas !

« L'homme vit un jour sur la
terre

Entre la mort et la douleur ;

Rassasié de sa misère,

Il tombe enfin comme la fleur.

Il tombe ! Au moins par la rosée

Des fleurs la racine arrosée

Peut-elle un moment refleurir ;

Mais l'homme, hélas ! après la
vie,

C'est un lac dont l'eau s'est
enfuie :

On le cherche, il vient de tarir.

« Mes jours fondent comme la
neige

Au souffle du courroux divin ;

Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma
main.

Ouvrez-moi mon dernier asile :
Là, j'ai dans l'ombre un lit
tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.

O tombeau, vous êtes mon père !

Et je dis aux vers de la terre :

« Vous êtes ma mère et mes
sœurs ! »

« Mais les jours heureux de
l'impie

Ne s'éclipsent pas au matin ;

Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.

Il étend au loin ses racines ;
Comme un troupeau sur les
collines,

Sa famille couvre Ségor ;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encore.

« C'est le secret de Dieu : je me
tais et j'adore.

C'est sa main qui traça les
sentiers de l'aurore,

Qui pesa l'Océan, qui suspendit
les cieux.

Pour lui l'abîme est nu, l'enfer
même est sans voiles ;

Il a fondé la terre et semé les
étoiles :

Et qui suis-je à ses yeux ? »

* * *

Mais la harpe a frémi sous les
doigts d'Isaïe ;

De son sein bouillonnant la
menace à longs flots

S'échappe ; un Dieu l'appelle, il
s'élançe, il s'écrie.

Cieux et terre, écoutez ! silence
au fils d'Amos !

« Osias n'était plus : Dieu
m'apparut ; je vis

Adonaï vêtu de gloire et
d'épouvante :

Les bords éblouissants de sa
robe flottante

Remplissaient le sacré parvis.

« Des séraphins, debout sur des
marches d'ivoire,

Se voilaient devant lui de six
ailes de feux ;

Volant de l'un à l'autre, ils se
disaient entre eux :

« Saint, saint, saint, le Seigneur,
le Dieu, le roi des dieux !

« Toute la terre est pleine de sa
gloire ! »

« Du temple à ces accents la
voûte s'ébranla ;

Adonaï s'enfuit sous la nue
enflammée ;

Le saint lieu fut rempli de
torrents de fumée ;

La terre sous mes pieds trembla.

« Et moi, je resterais dans un
lâche silence !

Moi qui t'ai vu, Seigneur, je

n'oserais parler !

A ce peuple impur qui t'offense

Je craindrais de te révéler !

« Qui marchera pour nous ? dit
le Dieu des armées.

« Qui parlera pour moi ? » dit
Dieu. Qui ? moi, seigneur.

Touche mes lèvres enflammées :

Me voilà ! je suis prêt !...
Malheur,

« Malheur à vous qui dès
l'aurore

Respirez les parfums du vin,

Et que le soir retrouve encore

Chancelants aux bords du
festin !

Malheur à vous qui par l'usure

Etendez sans fin ni mesure

La borne immense de vos
champs !

Voulez-vous donc, mortels
avides,

Habiter dans vos champs arides,

Seuls sur la terre des vivants ?

« Malheur à vous, race insensée,

Enfants d'un siècle audacieux,

Qui dites dans votre pensée :

Nous sommes sages à nos yeux !
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés ;
Mais, comme un taureau dans la
plaine,
Vous traînez après vous la
chaîne
De vos longues iniquités.
« Malheur à vous, filles de
l'onde,
Iles de Sidon et de Tyr !
Tyrans, qui trafiquez du monde

Avec la pourpre et l'or d'Ophir !

Malheur à vous ! votre heure
sonne ;

En vain l'Océan vous couronne !

Malheur à toi, reine des eaux,

A toi qui sur des mers nouvelles

Fais retentir comme des ailes

Les voiles de mille vaisseaux !

« Ils sont enfin venus, les jours
de ma justice ;

Ma colère, dit Dieu, se déborde
sur vous !

Plus d'encens, plus de sacrifice

Qui puisse éteindre mon
courroux !

Je livrerai ce peuple à la mort,
au carnage :

Le fer moissonnera comme
l'herbe sauvage

Ses bataillons entiers !

– Seigneur, épargnez-nous !
Seigneur !–Non, point de trêve !

Et je ferai sur lui ruisseler de
mon glaive

Le sang de ses guerriers !

« Ses torrents sécheront sous
ma brûlante haleine ;

Ma main nivellera, comme une
vaste plaine,

Ses murs et ses palais ;

Le feu les brûlera comme il brûle
le chaume.

Là, plus de nation, de ville, de
royaume ;

Le silence à jamais !

« Ses murs se couvriront de
ronces et d'épines ;

L'hyène et le serpent peupleront
ses ruines ;

Les hiboux, les vautours,

L'un l'autre s'appelant durant la

nuit obscure,

Viendront à leurs petits porter
la nourriture

Au sommet de ses tours ! »

* * *

Mais Dieu ferme à ces mots les
lèvres d'Isaïe :

Le sombre Ezéchiel

Sur le tronc desséché de l'ingrat
Israël

Fait descendre à son tour la
parole de vie.

* * *

« L'Éternel emporta mon esprit

au désert.

D'ossements desséchés le sol
était couvert ;

J'approche en frissonnant ; mais
Jéhovah me crie :

« Si je parle à ces os,
reprendront-ils la vie ?

– Eternel, tu le sais. –Eh bien,
dit le Seigneur,

« Ecoute mes accents ; retiens-
les, et dis-leur :

« Ossements desséchés,
insensible poussière,

« Levez-vous ! recevez l'esprit et
la lumière !

« Que vos membres épars
s'assemblent à ma voix !

« Que l'esprit vous anime une
seconde fois !

« Qu'entre vos os flétris vos
muscles se replacent !

« Que votre sang circule et vos
nerfs s'entrelacent !

« Levez-vous et vivez, voyez qui
je suis ! »

J'écoutai le Seigneur, j'obéis, et
je dis :

« Esprit, soufflez sur eux du
couchant, de l'aurore ;

« Soufflez de l'aquilon,
soufflez !... » Pressés d'éclorre,

Ces restes du tombeau, réveillés
par mes cris,

Entre-choquant soudain leurs
ossements flétris ;

Aux clartés du soleil leur
paupière se rouvre,

Leurs os sont rassemblés, et la
chair les recouvre !

Et ce champ de la mort tout
entier se leva,

Redevint un grand peuple, et
connut Jéhovah ! »

* * *

Mais Dieu de ses enfants a perdu
la mémoire ;

La fille de Sion, méditant ses
malheurs,

S'assied en soupirant, et, veuve
de sa gloire,

Ecoute Jérémie, et retrouve des
pleurs.

* * *

« Le Seigneur, m'accablant du
poids de sa colère,

Retire tour à tour et ramène sa
main.

Vous qui passez par le chemin,

Est-il une misère égale à ma
misère ?

« En vain ma voix s'élève, il
n'entend plus ma voix.

Il m'a choisi pour but de ses
flèches de flamme,

Et tout le jour contre mon âme

Sa fureur a lancé les fils de son
carquois.

« Sur mes os consumés ma peau
s'est desséchée ;

Les enfants m'ont chanté dans
leurs dérisions ;

Seul, au milieu des nations,

Le Seigneur m'a jeté comme une
herbe arrachée.

« Il s'est enveloppé de son divin
courroux ;

Il a fermé ma route, il a troublé
ma voie ;

Mon sein n'a plus connu la joie,

Et j'ai dit au Seigneur :
« Seigneur, souvenez-vous,

« Souvenez-vous, Seigneur, de
ces jours de colère ;

« Souvenez-vous du fiel dont
vous m'avez nourri !

« Non, votre amour n'est point
tari :

« Vous me frappez, Seigneur, et
c'est pourquoi j'espère.

« Je repasse en pleurant ces
misérables jours ;

« J'ai connu le Seigneur dès ma
plus tendre aurore :

« Quand il punit, il aime encore ;

« Il ne s'est pas, mon âme,
éloigné pour toujours.

« Heureux qui le connaît !
heureux qui dès l'enfance

« Porta le joug d'un Dieu
clément dans sa rigueur !

« Il croit au salut du Seigneur,

« S'assied au bord du fleuve, et
l'attend en silence.

« Il sent peser sur lui ce joug de
votre amour ;

« Il répand dans la nuit ses
pleurs et sa prière,

« Et, la bouche dans la
poussière,

« Il invoque, il espère, il attend
votre jour. »

* * *

Silence, ô lyre ! et vous, silence,

Prophètes, voix de l'avenir !

Tout l'univers se tait d'avance

Devant Celui qui doit venir.

Fermez-vous, lèvres inspirées ;

Reposez-vous, harpes sacrées,

Jusqu'au jour où, sur les hauts
lieux,


Une voix au monde inconnue

Fera retentir dans la nue :

PAIX A LA TERRE ET GLOIRE
AUX CIEUX !



Commentaire.



J'AVAIS PEU LU la Bible. J'avais parcouru seulement, comme tout le monde, les strophes des psaumes de David ou des prophètes, dans les livres d'Heures de ma mère. Ces langues de feu m'avaient ébloui. Mais cela me paraissait si peu en rapport avec le genre de poésie adapté à nos civilisations et à nos

sentiments d'aujourd'hui, que je n'avais jamais pensé à lire de suite ces feuilles détachées des sibylles bibliques.

Il y avait en ce temps, à Paris, un jeune homme d'une figure spirituelle, fine et douce, qu'on appelait M. de Genoude. Je l'avais rencontré chez son ami le duc de Rohan. Il cultivait aussi M. de Lamennais, M. de Montmorency, M. de Chateaubriand. Il me témoigna un des premiers une tendre admiration pour mes poésies, dont il ne connaissait que quelques pages. Nous nous liâmes d'une certaine amitié. Ce jeune homme traduisait alors la Bible. Il arrivait

souvent chez moi le matin, les épreuves de sa traduction à la main, et je lui faisais lire des fragments qui me révélaient une région plus haute et plus merveilleuse de poésie.

Ces entretiens et ces lectures m'inspirèrent l'idée de rassembler dans un seul chant les différents caractères et les principales images des divers poètes sacrés. J'écrivis ceci en cinq ou six matinées, au bruit des causeries de mes amis, dans ma petite chambre de l'hôtel de Richelieu. J'en fis hommage à M. de Genoude, par reconnaissance de son affection pour moi.

Il m'aida, quelques temps après, à

trouver un éditeur pour mon premier volume des *Méditations*. Il fut constamment plein d'obligeance et de grâce amicale pour moi. Il se destinait alors à l'état ecclésiastique. Quelques années plus tard, il renonça à cette pensée, rencontra dans le monde une jeune personne d'une grâce noble et d'une âme plus noble encore : il l'épousa ; elle lui laissa des fils. Le veuvage et la tristesse le ramenèrent à ces premières vocations. Il entra au séminaire et il se fit prêtre ; mais il voulut, et je m'en affligeai pour lui, avoir un pied dans le sanctuaire, un pied dans le monde politique. Fausse

attitude. Dieu est jaloux, et le monde est logique. Le prêtre, dans aucune religion, ne peut combattre. M. de Genoude resta journaliste, et devint député. La politique ne rompit pas notre ancienne amitié, mais elle rompit nos opinions et nos rapports. Il mourut les armes à la main. J'aurais voulu qu'il les déposât au pied de l'autel avant l'heure du tombeau. N'importe ! Nous nous trompons tous : quelle est donc la vie qui n'ait pas de fausses routes ? Une larme les efface, une intention droite les redresse : Dieu est grand ! Il reste de M. de Genoude une mémoire sans tache, d'immenses travaux qui ont

vulgarisé le sentiment de la liberté en greffant ce sentiment sur des idées ou sur des préjugés monarchiques, et de l'estime dans tous les partis. Sa mort laisse un vide dans mes souvenirs. Je le voyais peu dans le présent, mais je l'aimais dans son passé.



XXXVIII – LES FLEURS.

1837.

O terre, vil monceau de boue

Où germent d'épineuses fleurs,

Rendons grâce à Dieu, qui
secoue

Sur ton sein ses fraîches
couleurs !

Sans ces urnes où goutte à
goutte

Le ciel rend la force à nos pas,

Tout serait désert, et la route

Au ciel ne s'achèverait pas.

Nous dirions : « A quoi bon
poursuivre

Ce sentier qui mène au cercueil ?

Puisqu'on se lasse en vain à
vivre,

Mieux vaut s'arrêter sur le
seuil. »

Mais pour nous cacher les
distances,

Sur le chemin de nos douleurs

Tu sèmes le sol d'espérances,

Comme on borde un linceul de

fleurs !

Et toi, mon cœur, cœur triste et
tendre,

Où chantaient de si fraîches
voix ;

Toi qui n'es plus qu'un bloc de
cendre

Couvert de charbons noirs et
froids,

Ah ! laisse refleurir encore

Ces lueurs d'arrière-saison !

Le soir d'été qui s'évapore

Laisse une pourpre à l'horizon.

Oui, meurs en brûlant, ô mon

âme,

Sur ton bûcher d'illusions,

Comme l'astre éteignant sa
flamme

S'ensevelit dans ses rayons !



XXXIX – LES OISEAUX.

1842.

Orchestre du Très-Haut, bardes
de ses louanges,

Ils chantent à l'été des notes de
bonheur ;

Ils parcourent les airs avec des
ailes d'anges

Echappés tout joyeux des
jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant

que l'épi qu'on coupe

Laisse tomber un grain sur les
sillons jaunis,

Tant que le rude hiver n'a pas
gelé la coupe

Où leurs pieds vont poser
comme aux bords de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de
musique et de joie :

La jeune fille embaume et verdit
leur prison,

L'enfant passe la main sur leur
duvet de soie,

Le vieillard les nourrit au seuil
de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver,
quand la neige et le givre

Ont remplacé la feuille et le
fruit, où vont-ils ?

Ont-ils cessé d'aimer ? Ont-ils
cessé de vivre ?

Nul ne sait le secret de leurs
lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une
plume souillée,

Comme une feuille morte où
rampe un ver rongeur,

Que la brume des nuits a jaunie
et mouillée,

Et qui n'a plus, hélas ! ni parfum
ni couleur.

On voit pendre à la branche un
nid rempli d'écailles,

Dont le vent pluvieux balance un
noir débris ;

Pauvre maison en deuil et vieux
pan de murailles

Que les petits, hier,
réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux, vous
si joyeux d'éclorre !

La vie est donc un piège où le
bon Dieu vous prend ?

Hélas ! c'est comme nous. Et

nous chantons encore !

Que Dieu serait cruel, s'il n'était
pas si grand !



XL – LES PAVOTS.

1847.

Lorsque vient le soir de la vie,
Le printemps attriste le cœur :
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.
De toutes ces fleurs qu'il étale,
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les prés éblouissent l'œil,
Hélas ! il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille

L'oreiller du lit d'un cercueil.

Cueillez-moi ce pavot sauvage

Qui croît à l'ombre de ces blés :

On dit qu'il en coule un
breuvage

Qui ferme les yeux accablés.

J'ai trop veillé ; mon âme est
lasse

De ces rêves qu'un rêve chasse.

Que me veux-tu, printemps
vermeil ?

Loin de moi ces lis et ces roses !

Que faut-il aux paupières
closes ?

La fleur qui garde le sommeil !



XLI – LE COQUILLAGE AU BORD DE LA MER.

A UNE JEUNE ETRANGERE.

Quand tes beaux pieds distraits
errent, ô jeune fille,

Sur ce sable mouillé, frange d'or
de la mer,

Baisse-toi, mon amour, vers la
blonde coquille

Que Vénus fait, dit-on, polir au
flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point
de pareille ;

Les roses de ta joue ont peine à
l'égaliser ;

Et quand de sa volute on
approche l'oreille,

On entend mille voix qu'on ne
peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses
lourdes vagues,

Qui viennent en tonnant se
briser sur tes pas ;

Tantôt c'est la forêt avec ses
frissons vagues ;

Tantôt ce sont des voix qui

chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus
murmure

Que rend le coquillage aux
lèvres de carmin,

Un écho merveilleux où
l'immense nature

Résume tous ses bruits dans le
creux de ta main ?

Emporte-la, mon ange ! Et
quand ton esprit joue

Avec lui-même, oisif, pour
charmer tes ennuis,

Sur ce bijou des mers penche en
riant ta joue,

Et, fermant tes beaux yeux,
recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont
sa conque fourmille,

Il en est un plus doux qui vienne
te frapper,

Et qui s'élève à peine aux bords
de la coquille,

Comme un aveu d'amour qui
n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des
terreurs et des charmes ;

S'il renaît en mourant presque
éternellement ;

S'il semble au fond d'un cœur
rouler avec des larmes ;

S'il tient de l'espérance et du
gémissement...

Ne te consume pas à chercher ce
mystère !

Ce mélodieux souffle, ô mon
ange, c'est moi !

Quel bruit plus éternel et plus
doux sur la terre,

Qu'un écho de mon cœur qui
m'entretient de toi ?



Partie 3
LA MORT DE
SOCRATE



AVERTISSEMENT.



I LA POÉSIE n'est pas un vain assemblage de sons, elle est sans doute la forme la plus sublime que puisse revêtir la pensée humaine : elle emprunte à la musique cette qualité indéfinissable de l'harmonie qu'on a appelée céleste, faute de pouvoir lui trouver un autre nom : parlant aux sens par la

cadence des sons, et à l'âme par l'élévation et l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout l'homme ; elle le charme, le ravit, l'enivre, elle exalte en lui le principe divin ; elle lui fait sentir un moment *ce quelque chose de plus qu'humain* qui l'a fait nommer la langue des dieux.

C'est du moins la langue des philosophes, si la philosophie est ce qu'elle doit être, le plus haut degré d'élévation donné à la pensée humaine, la raison divinisée : la métaphysique et la poésie sont donc sœurs, ou plutôt ne sont qu'une : l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans

l'expression ; pourquoi les séparer ? pourquoi dessécher l'une et avilir l'autre ? l'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour s'en dépouiller à plaisir ? a-t-il peur de donner trop d'énergie à son âme en réunissant ces deux puissances ? Hélas ! il retombera toujours assez tôt dans les formes et dans les pensée vulgaires ! La sublime philosophie, la poésie digne d'elle, ne sont que des révélations rapides qui viennent interrompre trop rarement la triste monotonie des siècles : ce qui est beau dans tous les genres n'est pas de tous les jours ici-bas ; c'est un éclair de cet autre monde où l'âme

s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas.

Ces réflexions nous semblent propres à excuser du moins l'auteur de ce *fragment*, d'avoir tenté de fondre ensemble la poésie et la métaphysique de ces belles doctrines du sage des sages ; quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclorre : si un homme méritait sans doute qu'on lui supposât d'avance les sublimes inspirations, cet homme était Socrate.

Il avait combattu toute sa vie cet

empire des sens que le Christ venait renverser ; sa philosophie était toute religieuse ; elle était humble, car il la sentait inspirée ; elle était douce, elle était tolérante, elle était résignée : elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, plus encore, s'il faut en croire les commentateurs de Platon et quelques mots étranges échappés à ces deux bouches sublimes. L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller ; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate, lui, en sentait le besoin ; il l'indiquait ; il la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort. Il

était digne de l'entrevoir à ses derniers moments ; en un mot, il était inspiré ; il nous le dit, il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité ? Y a-t-il beaucoup de témoignages qui valent la parole de Socrate mourant ? Oui, sans doute, il était inspiré ; il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. Car la vérité et la sagesse ne sont point de nous : elles descendent du ciel dans les cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps.

Il les semait çà et là ; il les répandait goutte à goutte pour en donner seulement la connaissance et le désir, jusqu'au moment où il devait nous en rassasier avec plénitude.

Indépendamment de la sublimité des doctrines qu'il annonçait, la mort de Socrate était un tableau digne des regards des hommes et du ciel ; il mourait sans haine pour ses persécuteurs, victime de ses vertus, s'offrant en holocauste pour la vérité : il pouvait se défendre, il pouvait se renier lui-même ; il ne le voulut pas ; c'eût été mentir au Dieu qui parlait en lui, et rien n'annonce qu'un sentiment d'orgueil soit venu

altérer la pureté, la beauté de ce sublime dévouement. Ses paroles rapportées par Platon sont aussi simples à la fin de son dernier jour qu'au milieu de sa vie ; la solennité de ce grand moment de la mort ne donne à ses expressions ni tension ni faiblesse ; obéissant avec amour à la volonté des dieux qu'il aime à reconnaître en tout, son dernier jour ne diffère en rien de ses autres jours, si ce n'est qu'il n'aura pas de lendemain ! Il continue avec ses amis le sujet de conversation commencé la veille ; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire ; il se couche pour mourir, comme il aurait fait

pour dormir : tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein !

Le poète n'a pas interrompu son chant par les détails assez connus du jugement, et par les longues dissertations de Socrate et de ses amis ; il n'a chanté que les dernières heures et les dernières paroles du philosophe, ou du moins les paroles qu'il lui suppose. Nous l'imiterons ; nous nous contenterons de rappeler l'avant-scène aux lecteurs.

Socrate, condamné à mourir pour ses opinions religieuses, attendait la mort depuis plusieurs jours ; mais il ne devait boire la ciguë qu'au

moment où le vaisseau envoyé tous les ans à Délos en l'honneur de Thésée, serait de retour dans le port d'Athènes. C'est ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*, et qu'on apercevait dans le lointain au moment où le poëme commence.

Le Serviteur des Onze était un esclave de ce tribunal, destiné au service des prisonniers en attendant l'exécution des sentences. Ce fragment est imprimé comme il a été écrit par l'auteur, dans une forme inusitée, par couplets d'inégale longueur ; après chaque couplet, nous avons placé un trait qui indique la suspension du sens, et l'auteur

passe souvent, sans autre transition, d'une pensée à une autre.

Nous nous servons pour les notes, toutes tirées de Platon, de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradants sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grâce et toute sa beauté. Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux du matérialisme, il lui montre

Socrate, et semble lui dire : « Voilà ce que tu es, et voilà ce que tu as été ! » Espérons qu'en achevant son bel ouvrage, il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme.



LA MORT DE SOCRATE.



A VÉRITÉ, C'EST Dieu.

Le soleil, se levant aux
sommets de l'Hymette,

Du temple de Thésée
illuminait le faîte,

Et, frappant de ses feux les murs du
Parthénon,

Comme un furtif adieu, glissait dans
la prison ;

On voyait sur les mers une poupe
dorée^[4],

Au bruit des hymnes saints, voguer
vers le Pirée,

Et c'était ce vaisseau dont le fatal
retour

Devait aux condamnés marquer leur
dernier jour ;

Mais la loi défendait qu'on leur ôtât
la vie

Tant que le doux soleil éclairait
l'Ionie,

De peur que ses rayons, aux vivants
destinés,

Par des yeux sans regard ne fussent
profanés,

Ou que le malheureux, en fermant sa
paupière,

N'eût à pleurer d'eux la vie et la
lumière !

Ainsi l'homme exilé du champ de ses
aïeux

Part avant que l'aurore ait éclairé les
cieux !

* * *

Attendant le réveil du fils de
Sophronique,

Quelques amis en deuil erraient sous
le portique^[5],

Et sa femme, portant son fils sur ses
genoux,

Tendre enfant dont la main joue avec
les verrous,

Accusant la lenteur des géôliers
insensibles,

Frappait du front l'airain des portes
inflexibles !

La foule inattentive au cri de ses
douleurs

Demandait en passant le sujet de ses
pleurs,

Et reprenant bientôt sa course
suspendue,

Et dans les longs parvis par groupes
répandue,

Recueillait ces vains bruits dans le
peuple semés,

Parlait d'autels détruits et des dieux
blasphémés,

Et d'un culte nouveau corrompant la
jeunesse,

Et de ce Dieu sans nom, étranger
dans la Grèce !

C'était quelque insensé, quelque
monstre odieux,

Quelque nouvel Oreste aveuglé par

les dieux,

Qu'atteignait à la fin la tardive
justice,

Et que la terre au ciel devait en
sacrifice !

Socrate ! et c'était toi qui, dans les
fers jeté,

Mourais pour la justice et pour la
vérité !

* * *

Enfin de la prison les gonds bruyants
roulèrent ;

A pas lents, l'œil baissé, les amis
s'écoulèrent :

Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,

Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :

« Regardez sur les mers cette poupe fleurie ;

C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie^[6] !

Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort !

Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port !

Et cependant parlez ! et que ce jour suprême

Dans nos doux entretiens s'écoule
encore de même^[7] !

Ne jetons point aux vents les restes
du festin ;

Des dons sacrés des dieux usons
jusqu'à la fin :

L'heureux vaisseau qui touche au
terme du voyage

Ne suspend pas sa course à l'aspect
du rivage ;

Mais, couronné de fleurs, et les
voiles aux vents,

Dans le port qui l'appelle il entre
avec les chants !

* * *

« Les poètes ont dit qu'avant sa
dernière heure

En sons harmonieux le doux cygne se
pleure ;

Amis, n'en croyez rien ! l'oiseau
mélodieux

D'un plus sublime instinct fut doué
par les dieux !

Du riant Eurotas près de quitter la
rive,

L'âme, de ce beau corps à demi
fugitive,

S'avançant pas à pas vers un monde
enchanté,

Voit poindre le jour pur de
l'immortalité,

Et, dans la douce extase où ce regard
la noie,

Sur la terre en mourant elle exhale sa
joie.

Vous qui près du tombeau venez
pour m'écouter,

Je suis un cygne aussi : je meurs, je
puis chanter ! »

* * *

Sous la voûte, à ces mots, des
sanglots éclatèrent ;

D'un cercle plus étroit ses amis

l'entourèrent :

« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt
quitté,

Parle-nous d'espérance et
d'immortalité !

– Je le veux bien, dit-il : mais
éloignons les femmes ;

Leurs soupirs étouffés amolliraient
nos âmes ;

Or, il faut, dédaignant les terreurs du
tombeau,

Entrer d'un pas hardi dans un monde
nouveau !

* * *

« Vous le savez, amis ; souvent, dès
ma jeunesse,

Un génie inconnu m'inspira la
sagesse,

Et du monde futur me découvrit les
lois.

Etait-ce quelque dieu caché dans une
voix ?

Une ombre m'embrassant d'une
amitié secrète ?

L'écho de l'avenir ? la muse du
poète ?

Je ne sais ; mais l'esprit qui me
parlait tout bas,

Depuis que de ma fin je m'approche à

grands pas,

En sons plus élevés me parle, me
console ;

Je reconnais plus tôt sa divine
parole,

Soit qu'un cœur affranchi du tumulte
des sens

Avec plus de silence écoute ses
accents ;

Soit que, comme l'oiseau, l'invisible
génie

Redouble vers le soir sa touchante
harmonie ;

Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va
finir

Mon âme, suspendue aux bords de
l'avenir,

Distingue mieux le son qui part d'un
autre monde,

Comme le nautonier, le soir, errant
sur l'onde,

A mesure qu'il vogue et s'approche
du bord,

Distingue mieux la voix qui s'élève
du port.

Cet invisible ami jamais ne
m'abandonne,

Toujours de son accent mon oreille
résonne,

Et sa voix dans ma voix parle seule
aujourd'hui ;

Amis, écoutez donc ! ce n'est plus
moi ; c'est lui !... »

* * *

Le front calme et serein, l'œil
rayonnant d'espoir,

Socrate à ses amis fit signe de
s'asseoir ;

A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils
s'assirent :

Symmias abaissait son manteau sur
ses yeux ;

Criton d'un œil pensif interrogeait
les cieux ;

Cébès penchait à terre un front
mélancolique ;

Anaxagore, armé d'un rire
sardonique,

Semblait, du philosophe enviant
l'heureux sort,

Rire de la fortune et défier la mort !

Et le dos appuyé sur la porte de
bronze,

Les bras entrelacés, le serviteur des
Onze,

De doute et de pitié tour à tour
combattu,

Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu ? »

Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,

Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,

Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,

Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,

Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,

Rougissait de pleurer, et le pleurait encore !

* * *

Du sage cependant la terrestre
douleur

N'osait point altérer les traits ni la
couleur ;

Son regard élevé loin de nous
semblait lire ;

Sa bouche, où reposait son gracieux
sourire,

Toute prête à parler, s'entr'ouvrait à
demi ;

Son oreille écoutait son invisible
ami ;

Ses cheveux, effleurés du souffle de
l'automne,

Dessinaient sur sa tête une pâle
couronne,

Et, de l'air matinal par moments
agités,

Répandaient sur son front des reflets
argentés ;

Mais, à travers ce front où son âme
est tracée,

On voyait rayonner sa sublime
pensée,

Comme, à travers l'albâtre ou
l'airain transparents,

La lampe, sur l'autel jetant ses feux
mourants,

Par son éclat voilé se trahissait
encore,

D'un reflet lumineux les frappe et les
colore !

Comme l'œil sur les mers suit la
voile qui part,

Sur ce front solennel attachant leur
regard,

A ses yeux suspendus, ne respirant
qu'à peine,

Ses amis attentifs retenaient leur
haleine ;

Leurs yeux le contemplaient pour la
dernière fois !

Ils allaient pour jamais emporter

cette voix !

Comme la vague s'ouvre au souffle
errant d'Eole,

Leur âme impatiente attendait sa
parole.

Enfin du ciel sur eux son regard
s'abaissa,

Et lui, comme autrefois, sourit et
commença :

* * *

« Quoi ! vous pleurez, amis ! vous
pleurez quand mon âme,

Semblable au pur encens que la
prêtresse enflamme,

Affranchie à jamais du vil poids de
son corps,

Va s'envoler aux dieux, et, dans de
saints transports,

Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit
peut-être,

Chercher la vérité, la voir et la
connaître !

Pourquoi donc vivons-nous, si ce
n'est pour mourir ?

Pourquoi pour la justice ai-je aimé
de souffrir ?

Pourquoi dans cette mort qu'on
appelle la vie^[8],

Contre ses vils penchants luttant,
quoique asservie,

Mon âme avec mes sens a-t-elle
combattu ?

Sans la mort, mes amis, que serait la
vertu ?...

C'est le prix du combat, la céleste
couronne,

Qu'aux bornes de la course un saint
juge nous donne ;

La voix de Jupiter qui nous rappelle
à lui !

Amis, bénissons-la ! Je l'entends
aujourd'hui :

Je pouvais, de mes jours disputant

quelque reste,

Me faire répéter deux fois l'ordre
céleste.

Me préservent les dieux d'en
prolonger le cours !

En esclave attentif, ils m'appellent,
j'y cours !

Et vous, si vous m'aimez, comme aux
plus belles fêtes,

Amis, faites couler des parfums sur
vos têtes.

Suspendez une offrande aux murs de
la prison !

Et, le front couronné d'un verdoyant
feston,

Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule
empressée,

Semant de chastes fleurs le seuil du
gynécée,

Vers le lit nuptial conduit après le
bain,

Dans les bras de la mort menez-moi
par la main !...

* * *

« Qu'est-ce donc que mourir ? Briser
ce nœud infâme,

Cet adultère hymen de la terre et de
l'âme,

D'un vil poids, à la tombe, enfin se

décharger !

Mourir n'est pas mourir, mes amis,
c'est changer !

Tant qu'il vit, accablé sous le corps
qui l'enchaîne,

L'homme vers le vrai bien
languissamment se traîne,

Et, par ses vils besoins dans sa
course arrêté,

Suit d'un pas chancelant, ou perd la
vérité.

Mais celui qui, touchant au terme
qu'il implore,

Voit du jour éternel étinceler
l'aurore,

Comme un rayon du soir remontant
dans les cieux,

Exilé de leur sein, remonte au sein
des dieux ;

Et buvant à longs traits le nectar qui
l'enivre,

Du jour de son trépas il commence
de vivre ! »

* * *

« Mais mourir c'est souffrir ; et
souffrir est un mal.

Amis, qu'en savons-nous ? Et quand
l'instant fatal,

Consacré par le sang comme un

grand sacrifice,

Pour ce corps immolé serait un court
supplice,

N'est-ce pas par un mal que tout bien
est produit ?

L'été sort de l'hiver, le jour sort de la
nuit^[9],

Dieu lui-même a noué cette éternelle
chaîne ;

Nous fûmes à la vie enfantés avec
peine,

Et cet heureux trépas, des faibles
redouté,

N'est qu'un enfantement à

l'immortalité !

« Cependant de la mort qui peut
sonder l'abîme ?

Les dieux ont mis leur doigt sur sa
lèvre sublime :

Qui sait si dans ses mains, prêtes à
la saisir,

L'âme incertaine, tombe avec peine
ou plaisir ?

Pour moi, qui vis encor, je ne sais,
mais je pense

Qu'il est quelque mystère au fond de
ce silence ;

Que des dieux indulgents la sévère
bonté

A jusque dans la mort caché la volupté,

Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,

L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes ! »

L'incrédule Cébès à ce discours sourit.

« Je le saurai bientôt, » dit Socrate. Il reprit :

* * *

« Oui : le premier salut de l'homme à la lumière,

Quand le rayon doré vient baiser sa

paupière,

L'accent de ce qu'on aime à la lyre
mêlé,

Le parfum fugitif de la coupe exhalé,

La saveur du baiser, quand de sa
lèvre errante

L'amant cherche, la nuit, les lèvres
de l'amante,

Sont moins doux à nos sens que le
premier transport

De l'homme vertueux affranchi par la
mort !

Et pendant qu'ici-bas sa cendre est
recueillie,

Emporté par sa course, en fuyant il
oublie

De dire même au monde un éternel
adieu !

Ce monde évanoui disparaît devant
Dieu !

* * *

« Mais quoi ! suffit-il donc de mourir
pour revivre ?

Non : il faut que des sens notre âme
se délivre,

De ses penchants mortels triomphe
avec effort ;

Que notre vie enfin soit une longue
mort !

La vie est le combat, la mort est la
victoire,

Et la terre est pour nous l'autel
expiatoire

Où l'homme, de ses sens sur le seuil
dépouillé,

Doit jeter dans les feux son vêtement
souillé,

Avant d'aller offrir sur un autel
propice

De sa vie, au Dieu pur, l'aussi pur
sacrifice !

* * *

« Ils iront, d'un seul trait, du

tombeau dans les cieux,

Joindre, où la mort n'est plus, les
héros et les dieux,

Ceux qui, vainqueurs des sens
pendant leur courte vie,

Ont soumis à l'esprit la matière
asservie,

Ont marché sous le joug des rites et
des lois,

Du juge intérieur interrogé la voix,

Suivi les droits sentiers écartés de la
foule,

Prié, servi les dieux, d'où la vertu
découle,

Souffert pour la justice, aimé la
vérité,

Et des enfants du ciel conquis la
liberté !

« Mais ceux qui, chérissant la chair
autant que l'âme,

De l'esprit et des sens ont resserré la
trame,

Et prostitué l'âme aux vils baisers du
corps,

Comme Lédà livrée à de honteux
transports,

Ceux-là, si toutefois un dieu ne les
délivre,

Même après leur trépas ne cessent

pas de vivre,

Et des coupables nœuds qu'eux-
mêmes ils ont serrés

Ces mânes imparfaits ne sont pas
délivrés !

Comme à ses fils impurs Arachné
suspendue,

Leur âme, avec leur corps mêlée et
confondue,

Cherche enfin à briser ses liens
flétrissants ;

L'amour qu'elle eut pour eux vit
encor dans ses sens ;

De leurs bras décharnés ils la
pressent encore,

Lui rappellent cent fois cet hymen
qu'elle abhorre,

Et, comme un air pesant qui dort sur
les marais,

Leur vil poids, loin des dieux, la
retient à jamais !

Ces mânes gémissants, errant dans
les ténèbres,

Avec l'oiseau de nuit jettent des cris
funèbres ;

Autour des monuments, des urnes,
des tombeaux,

De leur corps importun traînant
d'affreux lambeaux,

Honteux de vivre encore, et fuyant la
lumière,

A l'heure où l'innocence a fermé sa
paupière,

De leurs antres obscures ils
s'échappent sans bruit,

Comme des criminels s'emparent de
la nuit,

Imitent sur les flots le réveil de
l'aurore,

Font courir sur les monts le pâle
météore ;

De songes effrayants assiégeant nos
esprits,

Au fond des bois sacrés poussent

d'horribles cris,

Ou, tristement assis sur le bord
d'une tombe,

Et dans leurs doigts sanglants
cachant leur front qui tombe,

Jaloux de leur victime, ils pleurent
leurs forfaits :

Mais les âmes des bons ne reviennent
jamais ! »

* * *

Il se tut, et Cébès rompit seul le
silence :

« Me préservent les dieux d'offenser
l'Espérance,

Cette divinité qui, semblable à
l'Amour,

Un bandeau sur les yeux, nous
conduit au vrai jour !

Mais puisque de ces bords comme
elle tu t'envoles,

Hélas ! et que voilà tes suprêmes
paroles,

Pour m'instruire, ô mon maître, et
non pour t'affliger,

Permits-moi de répondre et de
t'interroger. »

Socrate, avec douceur, inclina son
visage,

Et Cébès en ces mots interrogea le

sage :

* * *

« L'âme, dis-tu, doit vivre au delà du tombeau ;

Mais si l'âme est pour nous la lueur d'un flambeau,

Quand la flamme a des sens consumé la matière,

Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière ?

La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit,

Et tout rentre à la fois dans une même nuit !

Ou si l'âme est aux sens ce qu'est à
cette lyre

L'harmonieux accord que notre main
en tire,

Quand le temps ou les vers en ont
usé le bois,

Quand la corde rompue a crié sous
nos doigts,

Et que les nerfs brisés de la lyre
expirante

Sont foulés sous les pieds la jeune
bacchante,

Qu'est devenu le bruit de ces divins
accords ?

Meurt-il avec la lyre ? et l'âme avec le

corps ?... »

Les sages, à ces mots, pour sonder ce mystère,

Baissant leurs fronts pensifs, et regardant la terre,

Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas !

Se parlant l'un à l'autre ils murmuraient tout bas :

« Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie ?... »

Et Socrate semblait attendre son génie !

* * *

Sur l'une de ses mains appuyant son
menton,

L'autre se promenait sur le front de
Phédon,

Et, sur son cou d'ivoire errant à
l'aventure,

Caressait, en passant, sa blonde
chevelure ;

Puis, détachant du doigt un de ses
longs rameaux

Qui pendaient jusqu'à terre en
flexibles anneaux,

Faisait sur ses genoux flotter leurs
molles ondes,

Ou dans ses doigts distraits roulait

leurs tresses blondes,

Et parlait en jouant, comme un
vieillard divin

Qui mêle la sagesse aux coupes d'un
festin !

* * *

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine
lumière

Dont le flambeau des sens ici-bas
nous éclaire ;

Elle est l'œil immortel qui voit ce
faible jour

Naître, grandir, baisser, renaître tour
à tour,

Et qui sent hors de soi, sans en être
affaiblie,

Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la
vie,

Pareille à l'œil mortel qui dans
l'obscurité

Conserve le regard en perdant la
clarté !

« L'âme n'est pas aux sens ce qu'est
à cette lyre

L'harmonieux accord que notre main
en tire ;

Elle est le doigt divin qui seul la fait
frémir,

L'oreille qui l'entend ou chanter ou

gémir,

L'auditeur attentif, l'invisible génie

Qui juge, enchaîne, ordonne et règle
l'harmonie,

Et qui des sons discords que rendent
chaque sens

Forme au plaisir de dieux des
concerts ravissants !

En vain la lyre meurt et le son
s'évapore :

Sur ces débris muets l'oreille écoute
encore !

Es-tu content, Cébès ? – Oui, j'en
crois tes adieux,

Socrate est immortel ! – Eh bien,
parlons des dieux ! »

* * *

Et déjà le soleil était sur les
montagnes,

Et, rasant d'un rayon les flots et les
campagnes,

Semblait, faisant au monde un
magnifique adieu,

Aller se rajeunir au sein brillant de
Dieu !

Les troupeaux descendaient des
sommets du Taygète ;

L'ombre dormait déjà sur les flancs
de l'Hymette ;

Le Cythéron nageait dans un océan
d'or ;

Le pêcheur matinal, sur l'onde errant
encor,

Modérant près du bord sa course
suspendue,

Repliait, en chantant, sa voile
détendue ;

La flûte dans les bois, et ces chants
sur les mers,

Arrivaient jusqu'à nous sur les
soupleurs des airs,

Et venaient se mêler à nos sanglots
funèbres,

Comme un rayon du soir se fond
dans les ténèbres !

* * *

« Hâtons-nous, mes amis, voici
l'heure du bain^[10].

Esclaves, versez l'eau dans le vase
d'airain !

Je veux offrir aux dieux une victime
pure. »

Il dit : et se plongeant dans l'urne qui
murmure,

Comme fait à l'autel le sacrificateur,

Il puisa dans ses mains le flot
libérateur,

Et, le versant trois fois sur son front
qu'il inonde,

Trois fois sur sa poitrine en fit
ruisseler l'onde ;

Puis, d'un voile de pourpre en
essuyant les flots,

Parfuma ses cheveux, et reprit en ces
mots :

« Nous oublions le Dieu pour adorer
ses traces !

Me préserve Apollon de blasphémer
les Grâces !

Hébé versant la vie aux célestes
lambris,

Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe

d'Iris,

Ni surtout de Vénus la brillante
ceinture

Qui d'un nœud sympathique
enchaîne la nature,

Ni l'éternel Saturne, ou le grand
Jupiter,

Ni tous ces dieux du ciel, de la terre
et de l'air !

Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou
l'Elysée

Sont l'image de Dieu par nous
divinisé,

Des lettres de son nom sur la nature
écrit,

Une ombre que ce Dieu jette sur
notre esprit !

A ce titre divin ma raison les adore,

Comme nous saluons le soleil dans
l'aurore ;

Et peut-être qu'enfin tous ces dieux
inventés,

Cet enfer et ce ciel par la lyre
chantés,

Ne sont pas seulement des songes du
génie,

Mais les brillants degrés de l'échelle
infinie

Qui, des êtres semés dans ce vaste

univers,

Sépare et réunit tous les astres
divers.

Peut-être qu'en effet, dans l'immense
étendue,

Dans tout ce qui se meut une âme est
répandue ;

Que ces astres brillants sur nos têtes
semés

Sont des soleils vivants, et des feux
animés ;

Que l'Océan, frappant sa rive
épouvantée,

Avec ses flots grondants roule une
âme irritée ;

Que notre air embaumé volant dans
un ciel pur

Est un esprit flottant sur des ailes
d'azur ;

Que le jour est un œil qui répand la
lumière,

La nuit, une beauté qui voile sa
paupière ;

Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre,
en tout lieu,

Tout est intelligent, tout vit, tout est
un dieu.

* * *

« Mais, croyez-en, amis, ma voix

prête à s'éteindre,

Par delà tous ces dieux que notre œil
peut atteindre,

Il est sous la nature, il est au fond
des cieux,

Quelque chose d'obscur et de
mystérieux

Que la nécessité, que la raison
proclame,

Et que voit seulement la foi, cet œil
de l'âme !

Contemporain des jours et de
l'éternité !

Grand comme l'infini, seul comme
l'unité !

Impossible à nommer, à nos sens
impalpable !

Son premier attribut, c'est d'être
inconcevable !

Dans les lieux, dans les temps, hier,
demain, aujourd'hui,

Descendons, remontons, nous
arrivons à lui !

Tout ce que vous voyez est sa toute-
puissance,

Tout ce que nous pensons est sa
sublime essence !

Force, amour, vérité, créateur de tout
bien,

C'est le dieu de vos dieux ! c'est le
seul ! c'est le mien !...

* * *

– Mais le mal, dit Cébès, qui l'a
créé ? – Le crime :

Des coupables mortels châtiment
légitime,

Sur ce globe déchu le mal et le trépas

Sont nés le même jour : Dieu ne les
connaît pas !

Soit qu'un attrait fatal, une coupable
flamme

Ait attiré jadis la matière vers l'âme ;

Soit plutôt que la vie, en des nœuds

trop puissants

Resserrant ici-bas l'esprit avec les
sens,

Les pénètre tous deux d'un amour
adultère,

Ils ne sont réunis que par un grand
mystère.

Cette horrible union, c'est le mal : et
la mort,

Remède et châtiment, la brise avec
effort.

Mais, à l'instant suprême où cet
hymen expire,

Sur les vils éléments l'âme reprend
l'empire,

Et s'envole, aux rayons de
l'immortalité,

Au monde du bonheur et de la
vérité !

* * *

– Connais-tu le chemin de ce monde
invisible ?

Dit Cébès ; à ton œil est-il donc
accessible ?

– Mes amis, j'en approche, et pour le
découvrir...

– Que faut-il ? dit Phédon. – Etre pur
et mourir !

« Dans un point de l'espace

inaccessible aux hommes^[11],

Peut-être au ciel, peut-être aux lieux
même où nous sommes,

Il est un autre monde, un Elysée, un
ciel,

Que ne parcourent pas de longs
ruisseaux de miel,

Où les âmes des bons, de Dieu seul
altérées,

D'un nectar éternel ne sont pas
enivrées,

Mais où les mânes saints, les
immortels esprits,

De leurs corps immolés vont recevoir

le prix !

Ni la sombre Tempé, ni le riant
Ménade,

Qu'enivre de parfums l'haleine
matinale,

Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches
coteaux,

Qu'enchante l'Eurotas du murmure
des eaux,

Ni cette terre enfin des poètes chérie

Qui fait aux voyageurs oublier leur
patrie,

N'approchent pas encor du fortuné
séjour

Où le regard de Dieu donne aux âmes
le jour ;

Où jamais dans la nuit ce jour divin
n'expire ;

Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle
respire ;

Où des corps immortels ou toujours
renaissants

Pour d'autres voluptés lui prêtent
d'autres sens.

– Quoi ! des corps dans le ciel ? la
mort avec la vie ?

– Oui, des corps transformés que
l'âme glorifie !

L'âme, pour composer ces divins

vêtements,

Cueille en tout l'univers la fleur des
éléments ;

Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la
matière,

Les rayons transparents de la douce
lumière,

Les reflets nuancés des plus tendres
couleurs,

Les parfums que le soir enlève au
sein des fleurs,

Les bruits harmonieux que
l'amoureux Zéphire

Tire au sein de la nuit de l'onde qui
soupire,

La flamme qui s'exhale en jets d'or et
d'azur,

Le cristal des ruisseaux roulant dans
un ciel pur,

La pourpre dont l'aurore aime à
teindre ses voiles,

Et les rayons dormants des
tremblantes étoiles,

Réunis et formant d'harmonieux
accords,

Se mêlent sous ses doigts et
composent son corps ;

Et l'âme, qui jadis esclave sur la terre
A ces sens révoltés faisait en vain la

guerre,

Triomphante aujourd'hui de leurs
vœux impuissants,

Règne avec majesté sur le monde des
sens,

Pour des plaisirs sans fin, sans fin
les multiplie,

Et joue avec l'espace et les temps et
la vie !

* * *

« Tantôt, pour s'envoler où l'appelle
un désir,

Elle aime à parfumer les ailes du
zéphyr,

D'un rayon de l'iris en glissant les
colore ;

Et du ciel aux enfers, du couchant à
l'aurore,

Comme une abeille errante, elle court
en tout lieu

Découvrir et baiser les ouvrages de
Dieu.

Tantôt au char brillant que l'aurore
lui prête

Elle attelle un coursier qu'anime la
tempête ;

Et, dans ces beaux déserts de feux
errants semés,

Cherchant ces grands esprits qu'elle

a jadis aimés,

De soleil en soleil, de système en système,

Elle vole et se perd avec l'âme qu'elle aime,

De l'espace infini suit les vastes détours,

Et dans le sein de Dieu se retrouve toujours !

* * *

« L'âme, pour soutenir sa céleste nature,

N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture ;

Ni le nectar coulant de la coupe
d'Hébé,

Ni le parfum des fleurs par le vent
dérobé,

Ni la libation en son honneur versée,

Ne sauraient nourrir l'âme : elle vit
de pensée,

De désirs satisfaits, d'amour, de
sentiments,

De son être immortel immortels
aliments.

Grâce à ces fruits divins que le ciel
multiplie,

Elle soutient, prolonge, éternise la
vie,

Et peut, par la vertu de l'éternel
amour,

Multiplier son être, et créer à son
tour !

* * *

« Car, ainsi que les corps, la pensée
est féconde.

Un seul désir suffit pour peupler tout
un monde ;

Et, de même qu'un son par l'écho
répété,

Multiplié sans fin, court dans
l'immensité,

Ou comme en s'étendant l'éphémère

étincelle

Allume sur l'autel une flamme
immortelle ;

Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre
attirés,

De l'amour créateur constamment
pénétrés,

A travers l'infini se cherchent, se
confondent,

D'une éternelle étreinte, en s'aimant,
se fécondent,

Et, des astres déserts peuplant les
régions,

Prolongent dans le ciel leurs
générations.

O célestes amours ! saints transports ! chaste flamme !

Baisers où sans retour l'âme se mêle à l'âme,

Où l'éternel désir et la pure beauté

Poussent en s'unissant un cri de volupté !

Si j'osais !... » Mais un bruit retentit sous la voûte !

Le sage interrompu tranquillement écoute,

Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux :

Hélas ! c'était le jour qui s'enfuyait

des cieux !

* * *

En détournant les yeux, le serviteur
des Onze

Lui tendit le poison dans la coupe de
bronze ;

Socrate la reçut d'un front toujours
serein,

Et, comme un don sacré l'élevant
dans sa main,

Sans suspendre un moment sa phrase
commencée,

Avant de la vider acheva sa pensée.

* * *

Sur les flancs arrondis du vase au
large bord,

Qui jamais de son sein ne versait que
la mort,

L'artiste avait fondu sous son
souffle de flamme

L'histoire de Psyché, ce symbole de
l'âme ;

Et, symbole plus doux de
l'immortalité,

Un léger papillon en ivoire sculpté,

Plongeant sa trompe avide en ces
ondes mortelles,

Formait l'anse du vase en déployant
ses ailes :

Psyché, par ses parents dévouée à
l'Amour,

Quittant avant l'aurore un superbe
séjour,

D'une pompe funèbre allait
environnée

Tenter comme la mort ce divin
hyménée ;

Puis, seule, assise, en pleurs, le front
sur ses genoux,

Dans un désert affreux attendait son
époux ;

Mais, sensible à ses maux, le volage
Zéphyre,

Comme un désir divin que le ciel
nous inspire,

Essuyant d'un soupir les larmes de
ses yeux,

Dormante sur son sein l'enlevait
dans les cieux !

On voyait son beau front penché sur
son épaule

Livrer ses longs cheveux aux doux
baisers d'Eole,

Et Zéphyr, succombant sous son
charmant fardeau,

Lui former de ses bras un amoureux
berceau,

Effleurer ses longs cils de sa brûlante

haleine,

Et, jaloux de l'Amour, la lui rendre
avec peine.

Ici, le tendre Amour sur des roses
couché

Pressait entre ses bras la tremblante
Psyché,

Qui, d'un secret effroi ne pouvant se
défendre,

Recevait ses baisers sans oser les lui
rendre ;

Car le céleste époux, trompant son
tendre amour,

Toujours du lit sacré fuyait avec le
jour.

Plus loin, par le désir en secret
éveillée,

Et du voile nocturne à demi
dépouillée,

Sa lampe d'une main et de l'autre un
poignard,

Psyché, risquant l'amour, hélas !
contre un regard,

De son époux qui dort tremblant
d'être entendue,

Se penchait vers le lit, sur un pied
suspendue,

Reconnaissait l'Amour, jetait un cri
soudain,

Et l'on voyait trembler la lampe dans
sa main.

* * *

Mais de l'huile brûlante une goutte
épanchée,

S'échappant par malheur de la lampe
penchée,

Tombait sur le sein nu de l'amant
endormi ;

L'Amour impatient, s'éveillant à
demi,

Contemplant tour à tour ce poignard,
cette goutte...

Et fuyait indigné vers la céleste
voûte !

Emblème menaçant des désirs
indiscrets

Qui profanent les dieux, pour les voir
de trop près !

La vierge cette fois errante sur la
terre

Pleurait son jeune amant, et non plus
sa misère :

Mais l'Amour à la fin, de ses larmes
touché,

Pardonnait à sa faute, et l'heureuse
Psyché,

Par son céleste époux dans l'Olympe
ravie,

Sur les lèvres du dieu buvant des
flots de vie,

S'avançait dans le ciel avec timidité ;

Et l'on voyait Vénus sourire à sa
beauté !

Ainsi par la vertu l'âme divinisée

Revient, égale aux dieux, régner dans
l'Elysée !

* * *

Mais Socrate élevant la coupe dans
ses mains :

« Offrons ! offrons d'abord aux
maîtres des humains

De l'immortalité cette heureuse

prémice ! »

Il dit ; et vers la terre inclinant le
calice,

Comme pour épargner un nectar
précieux,

En versa seulement deux gouttes
pour les dieux,

Et, de sa lèvre avide approchant le
breuvage,

Le vida lentement sans changer de
visage,

Comme un convive avant de sortir
d'un festin

Qui dans sa coupe d'or verse un reste
de vin,

Et, pour mieux savourer le dernier
jus qu'il goûte,

L'incline lentement et le boit goutte à
goutte.

Puis, sur son lit de mort doucement
étendu,

Il reprit aussitôt son discours
suspendu.

* * *

« Espérons dans les dieux, et
croyons-en notre âme !

De l'amour dans nos cœurs
alimentons la flamme !

L'amour est le lien des dieux et des

mortels ;

La crainte ou la douleur profanent
leurs autels.

Quand vient l'heureux signal de
notre délivrance,

Amis, prenons vers eux le vol de
l'espérance !

Point de funèbre adieu ! point de
cris ! point de pleurs !

On couronne ici-bas la victime de
fleurs ;

Que de joie et d'amour notre âme
couronnée

S'avance au-devant d'eux comme à
son hyménée !

Ce sont là les festons, les parfums
précieux,

Les voix, les instruments, les chants
mélodieux,

Dont l'âme convoquée à ce banquet
suprême

Avant d'aller aux dieux, doit
s'enchanter soi-même !

* * *

« Relevez donc ces fronts que l'effroi
fait pâlir !

Ne me demandez plus s'il faut
m'ensevelir ;

Sur ce corps qui fut moi quelle huile

on doit répandre ;

Dans quel lieu, dans quelle urne il
faut garder ma cendre.

Qu'importe a vous, à moi, que ce vil
vêtement

De la flamme, ou des vers, devienne
l'aliment ?

Qu'une froide poussière, à moi jadis
unie,

Soit balayée aux flots ou bien aux
gémonies ?

Ce corps vil, composé des éléments
divers,

Ne sera pas plus moi qu'une vague
des mers,

Qu'une feuille des bois que l'aquilon
promène,

Qu'un atome flottant qui fut argile
humaine,

Que le feu du bûcher dans les airs
exhalé,

Ou le sable mouvant de vos chemins
foulé !

* * *

« Mais je laisse en partant à cette
terre ingrate

Un plus noble débris de ce que fut
Socrate :

Mon génie à Platon ! à vous tous mes

vertus !

Mon âme aux justes dieux ! ma vie à
Mélitus,

Comme au chien dévorant qui sur le
seuil aboie,

En quittant le festin, on jette aussi sa
proie !... »

* * *

Tel qu'un triste soupir de la rame et
des flots

Se mêle sur les mers aux chants des
matelots,

Pendant cet entretien une funèbre
plainte

Accompagnait sa voix sur le seuil de
l'enceinte ;

Hélas ! c'était Myrto demandant son
époux,

Que l'heure des adieux ramenait
parmi nous !

L'égarément troublait sa démarche
incertaine,

Et, suspendus aux plis de sa robe qui
traîne,

Deux enfants, les pieds nus,
marchant à ses côtés,

Suivaient en chancelant ses pas
précipités.

Avec ses longs cheveux elle essayait

ses larmes ;

Mais leur trace profonde avait flétri
ses charmes ;

Et la mort sur ses traits répandait sa
pâleur :

On eût dit qu'en passant
l'impuissante douleur,

Ne pouvant de Socrate atteindre la
grande âme,

Avait respecté l'homme et profané la
femme !

De terreur et d'amour saisie à son
aspect,

Elle pleurait sur lui dans un tendre
respect.

Telle, aux fêtes du dieu pleuré par
Cythérée,

Sur la corps d'Adonis la bacchante
éplorée,

Partageant de Vénus les divines
douleurs,

Réchauffe tendrement le marbre de
ses pleurs,

De sa bouche muette avec respect
l'effleure,

Et paraît adorer le beau dieu qu'elle
pleure !

Socrate, en recevant ses enfants dans
ses bras,

Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :

Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,

Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.

Puis d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :

« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux !

Je meurs, mais vous vivez ! Veillez sur leur enfance !

Je les lègue, ô bons dieux, à votre providence !... »

* * *

Mais déjà le poison dans ses veines
versé

Enchaînait dans son cours le flot du
sang glacé :

On voyait vers le cœur, comme une
onde tarie,

Remonter pas à pas la chaleur et la
vie,

Et ses membres roidis, sans force et
sans couleur,

Du marbre de Paros imitaient la
pâleur.

En vain Phédon, penché sur ses pieds
qu'il embrasse,

Sous sa brûlante haleine en
réchauffait la glace ;

Son front, ses mains, ses pieds se
glaçaient sous nos doigts !

Il ne nous restait plus que son âme et
sa voix !

Semblable au bloc divin d'où sortit
Galatée

Quand une âme immortelle à
l'Olympe empruntée,

Descendant dans le marbre à la voix
d'un amant,

Fait palpiter son cœur d'un premier
sentiment,

Et qu'ouvrant sa paupière au jour

qui vient d'éclorre,

Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore !

* * *

Etait-ce de la mort la pâle majesté,

Ou le premier rayon de l'immortalité ?

Mais son front rayonnant d'une beauté sublime

Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,

Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu,

Se détournaient de crainte et

croyaient voir un dieu !

Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence ;

Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,

Comme un homme enivré du doux jus du raisin,

Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,

Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,

En mots entrecoupés il parlait à des ombres !

* * *

« Courbez-vous, disait-il, cyprès
d'Académus !

Courbez-vous, et pleurez, vous ne le
verrez plus !

Que la vague, en frappant le marbre
du Pirée,

Jette avec son écume une voix
éplorée !

Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-
vous pas ?...

Mais ses amis en deuil, où portent-ils
leurs pas ?

Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa
femme !

Voilà son cher Phédon, cet enfant de

son âme !

Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de
Phébé,

Pleurer sur un cercueil aux regards
dérobé,

Et, penchés sur mon urne, ils
paraissaient attendre

Que la voix qu'ils aimaient sorte
encor de ma cendre.

Oui, je vais vous parler, amis, comme
autrefois,

Quand penchés sur mon lit vous
aspiriez ma voix !...

Mais que ce temps est loin ! et qu'une
courte absence

Entre eux et moi, grands dieux, a jeté
de distance !

Vous qui cherchez si loin la trace de
mes pas,

Levez les yeux, voyez !... Ils ne
m'entendent pas !

Pourquoi ce deuil ? pourquoi ces
pleurs dont tu t'inondes ?

Epargne au moins, Myrto, tes
longues tresses blondes*,

Tourne vers moi tes yeux de larmes
essuyés :

Myrto, Platon, Cébès, amis !... si
vous saviez !...

* Socrate eut deux femmes,
Xanthippe et Myrto.

* * *

« Oracles, taisez-vous ! tombez, voix
du Portique !

Fuyez, vaines lueurs de la sagesse
antique !

Nuages colorés d'une fausse clarté,

Evanouissez-vous devant la vérité !

D'un hymen ineffable elle est prête
d'éclorre ;

Attendez... Un, deux, trois... quatre
siècles encore,

Et ses rayons divins qui partent des

déserts

D'un éclat immortel rempliront
l'univers !

Et vous, ombres de Dieu qui nous
voilez sa face,

Fantômes imposteurs qu'on adore à
sa place,

Dieux de chair et de sang, dieux
vivants, dieux mortels,

Vices déifiés sur d'immondes autels,

Mercure aux ailes d'or, déesse de
Cythère,

Qu'adorent impunis le vol et
l'adultère ;

Vous tous, grands et petits, race de
Jupiter,

Qui peuplez, qui souillez les eaux, la
terre et l'air,

Encore un peu de temps, et votre
funeste foule,

Roulant avec l'erreur de l'Olympe
qui croule,

Fera place au Dieu saint, unique,
universel,

Le seul Dieu que j'adore et qui n'a
point d'autel !...

* * *

« Quels secrets dévoilés ! quelle
vaste harmonie !...

Mais qui donc étais-tu, mystérieux
génie^[12] ?

Toi qui, voilant toujours ton visage à
mes yeux,

M'as conduit par la voix jusqu'aux
portes des cieux ?

Toi qui, m'accompagnant comme un
oiseau fidèle,

Caresse encor mon front du doux
vent de ton aile,

Es-tu quelque Apollon de ce divin
séjour,

Ou quelque beau Mercure envoyé par
l'Amour ?

Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou
l'heureux caducée ?

Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une
simple pensée ?

Ah ! viens, qui que tu sois, esprit,
mortel ou dieu !

Avant de recevoir mon éternel adieu,

Laisse-moi découvrir, laisse-moi
reconnaître

Cet ami qui m'aima même avant que
de naître !

Que je puisse, en touchant au terme
du chemin,

Rendre grâce à mon guide et pleurer
sur sa main !

Sors du voile éclatant qui te dérobe
encore !

Approche !... Mais que vois-je ? ô
Verbe que j'adore,

Rayon coéternel, est-ce vous que je
vois ?...

Voilez-vous, ou je meurs une seconde
fois !^[13]

* * *

« Heureux ceux qui naîtront dans la
sainte contrée

Que baise avec respect la vague
d'Erythrée !

Ils verront les premiers, sur leur pur

horizon,

Se lever au matin l'astre de la raison.

Amis, vers l'orient tournez votre
paupière :

La vérité viendra d'où nous vient la
lumière !

Mais qui l'apportera ?... C'est toi,
Verbe conçu !

Toi, qu'à travers les temps mes yeux
ont aperçu ;

Toi, dont par l'avenir la splendeur
réfléchie

Vient m'éclairer d'avance au sommet
de la vie.

Tu viens ! tu vis ! tu meurs d'un
trépas mérité !

Car la mort est le prix de toute
vérité.

Mais ta voix expirante en ce monde
entendue

Comme la mienne, au moins, ne sera
pas perdue.

La voix qui vient du ciel n'y
remontera pas ;

L'univers assoupi t'écoute et fait un
pas !

L'énigme du destin se révèle à la
terre !

Quoi ! j'avais soupçonné ce sublime

mystère !

Nombre mystérieux ! profonde
trinité !

Triangle composé d'une triple unité !

Les formes, les couleurs, les sons, les
nombres même,

Tout me cachait mon Dieu ! tout était
son emblème !

Mais les voiles enfin pour moi sont
révolus ;

Ecoutez !... » Il parlait : nous ne
l'entendions plus !

* * *

Cependant dans son sein son haleine

oppressée^[14],

Trop faible pour prêter des sons à sa
pensée,

Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas !
venait mourir,

Puis semblait tout à coup palpiter et
courir :

Comme, prêt à s'abattre aux rives
paternelles,

D'un cygne qui se pose on voit battre
les ailes ;

Entre les bras d'un songe il semblait
endormi.

L'intrépide Cébès penché sur notre

ami,

Rappelant dans ses yeux l'âme qui
s'évapore,

Jusqu'au bord du trépas
l'interrogeait encore :

« Dors-tu ? lui disait-il ; la mort, est-
ce un sommeil ? »

Il recueillit sa force, et dit : « C'est
un réveil !

– Ton œil est-il voilé par des ombres
funèbres ?

– Non ; je vois un jour pur poindre
dans les ténèbres !

– N'entends-tu pas des cris, des
gémissements ? – Non ;

J'entends des astres d'or qui
murmurent un nom !

– Que sens-tu ? – Ce que sent la
jeune chrysalide

Quand, livrant à la terre une
dépouille aride,

Aux rayons de l'aurore ouvrant ses
faibles yeux,

Le souffle du matin la roule dans les
cieux.

– Ne nous trompais-tu pas ?
réponds : l'âme était-elle...

– Croyez-en ce sourire, elle était
immortelle !...

– De ce monde imparfait qu’attends-tu pour sortir ?

– J’attends, comme la nef, un souffle pour partir !

– D’où viendra-t-il ? – Du ciel ! –
Encore une parole !

– Non ; laisse en paix mon âme, afin qu’elle s’envole ! »

Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,

Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.

Un faux rayon de vie errant par intervalle^[15]

D'une pourpre mourante éclairait
son front pâle.

Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-
saison,

Quand déjà la soleil a quitté
l'horizon,

Un rayon oublié des ombres se
dégage,

Et colore en passant les flancs d'or
d'un nuage.

Enfin plus librement il semble
respirer,

Et, laissant sur ses traits son doux
sourire errer :

« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on

sacrifie !

Ils m'ont guéri ! – De quoi ? dit Cébès. – De la vie !... »

Puis un léger soupir de ses lèvres coula,

Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla !

Etait-ce... Je ne sais ; mais, pleins d'un saint dictame,

Nous sentîmes en nous comme une seconde âme !...

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,

Sa tête mollement penchait sur sa poitrine ;

Ses longs cils, que la mort n'a fermés
qu'à demi,

Retombant en repos sur son œil
endormi,

Semblaient comme autrefois, sous
leur ombre abaissée,

Recueillir le silence, ou voiler la
pensée !

La parole surprise en son dernier
essor

Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas !
errait encor,

Et ses traits, où la vie a perdu son
empire,

Etaient comme frappés d'un éternel
sourire !...

Sa main, qui conservait son geste
habituel,

De son doigt étendu montrait encor
le ciel ;

Et quand le doux regard de la
naissante aurore,

Dissipant par degrés les ombres qu'il
colore,

Comme un phare allumé sur un
sommets lointain,

Vint dorer son front mort des
ombres du matin,

On eût dit que Vénus, d'un deuil

divin suivie,

Venait pleurer encor sur son amant
sans vie ;

Que la triste Phébé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein
d'Endymion ;

Ou que du haut du ciel l'âme
heureuse du sage

Revenait contempler le terrestre
rivage,

Et, visitant de loin le corps qu'elle a
quitté,

Réfléchissait sur lui l'éclat de sa
beauté,

Comme un astre bercé dans un ciel
sans nuage

Aime à voir dans les flots briller sa
chaste image.

On n'entendait autour ni plainte, ni
soupir !...

C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là
mourir !

* * *



NOTES



Partie 4
NOUVELLES
MEDITATIONS
POETIQUES

Musae Jovis omnia plena !

VIRGILE



I – L'ESPRIT DE DIEU

A L. de V***.

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Aux bord de profondes forêts ;
Tant qu'aucun souffle ne
l'éveille,
L'humble foyer couve et
sommeille ;
Mais s'il respire l'aquilon,

Tout à coup la flamme
engourdie

S'enfle, déborde ; et l'incendie

Embrase un immense horizon !

O mon âme, de quels rivages

Viendra ce souffle inattendu ?

Serait-ce un enfant des orages ?

Un soupir à peine entendu ?

Viendra-t-il, comme un doux
zéphyre,

Mollement caresser ma lyre,

Ainsi qu'il caresse une fleur ?

Ou sous ses ailes frémissantes,

Briser ses cordes gémissantes

Du cri perçant de la douleur ?

Viens du couchant ou de
l'aurore !

Doux ou terrible au gré du sort,

Le sein généreux qui t'implore

Brave la souffrance ou la mort !

Aux cœurs altérés d'harmonie

Qu'importe le prix du génie ?

Si c'est la mort, il faut mourir !

...

On dit que la bouche d'Orphée,

Par les flots de l'Ebre étouffée,

Rendit un ultime soupir !

Mais soit qu'un mortel vive ou
meure,

Toujours rebelle à nos souhaits,

L'esprit ne souffle qu'à son
heure,

Et ne se repose jamais !

Préparons-lui des lèvres pures,

Un œil chaste, un front sans
souillures,

Comme, aux approches du saint
lieu,

Des enfants, des vierges voilées,

Jonchent de roses effeuillées

La route où va passer un Dieu !
Fuyant des bords qui l'ont vu
naître,
De Jéthro l'antique berger
Un jour devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger ;
Dans l'ombre, ses larges
prunelles
Lançaient de pâles étincelles,
Ses pas ébranlaient le vallon ;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon !

Dans un formidable silence

Ils se mesurent un moment ;

Soudain l'un sur l'autre
s'élançe,

Saisi d'un même emportement :

Leurs bras menaçants se
replient,

Leurs fronts luttent, leurs
membres crient,

Leurs flancs pressent leurs
flancs pressés ;

Comme un chêne qu'on déracine

Leur tronc se balance et
s'incline

Sur leurs genoux entrelacés !

Tous deux ils glissent dans la
lutte,

Et Jacob enfin terrassé

Chancelle, tombe, et dans sa
chute

Entraîne l'ange renversé :

Palpitant de crainte et de rage,

Soudain le pasteur se dégage

Des bras du combattant des
cieux,

L'abat, le presse, le surmonte,

Et sur son sein gonflé de honte

Pose un genou victorieux !

Mais, sur le lutteur qu'il domine,

Jacob encor mal affermi,

Sent à son tour sur sa poitrine

Le poids du céleste ennemi !...

Enfin, depuis les heures sombres

Où le soir lutte avec les ombres,

Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,

Contre ce rival qu'il ignore

Il combattit jusqu'à l'aurore...

Et c'était l'esprit du Seigneur !

Ainsi dans les ombres du doute

L'homme, hélas ! égaré souvent,
Se trace à soi-même sa route,
Et veut voguer contre le vent ;
Mais dans cette lutte insensée,
Bientôt notre aile terrassée
Par le souffle qui la combat,
Sur la terre tombe essoufflée
Comme la voile désenflée
Qui tombe et dort le long du
mât.

Attendons le souffle suprême ;
Dans un repos silencieux ;
Nous ne sommes rien de nous-

même

Qu'un instrument mélodieux !

Quand le doigt d'en haut se
retire,

Restons muets comme la lyre

Qui recueille ses saints
transports

Jusqu'à ce que la main puissante

Touche la corde frémissante

Où dorment les divins accords !



II – SAPHO

L'aurore se levait, la mer battait
la plage ;

Ainsi parla Sapho debout sur le
rivage,

Et près d'elle, à genoux, les filles
de Lesbos

Se penchaient sur l'abîme et
contemplaient les flots :

Fatal rocher, profond abîme !

Je vous aborde sans effroi !

Vous allez à Vénus dérober sa
victime :

J'ai méconnu l'amour, l'amour
punit mon crime.

O Neptune ! tes flots seront plus
doux pour moi !

Vois-tu de quelles fleurs j'ai
couronné ma tête ?

Vois : ce front, si longtemps
chargé de mon ennui,

Orné pour mon trépas comme
pour une fête,

Du bandeau solennel étincelle
aujourd'hui !

On dit que dans ton sein... mais
je ne puis le croire !

On échappe au courroux de

l'implacable Amour ;

On dit que, par tes soins, si l'on
renaît au jour,

D'une flamme insensée on y
perd la mémoire !

Mais de l'abîme, ô dieu ! quel
que soit le secours,

Garde-toi, garde-toi de
préserver mes jours !

Je ne viens pas chercher dans tes
ondes propices

Un oubli passager, vain remède
à mes maux !

J'y viens, j'y viens trouver le
calme des tombeaux !

Reçois, ô roi des mers, mes
joyeux sacrifices !

Et vous, pourquoi ces pleurs ?
pourquoi ces vains sanglots ?

Chantez, chantez un hymne, ô
vierges de Lesbos !

Importuns souvenirs, me
suivrez-vous sans cesse ?

C'était sous les bosquets du
temple de Vénus ;

Moi-même, de Vénus insensible
prêtresse,

Je chantais sur la lyre un hymne
à la déesse :

Aux pieds de ses autels, soudain
je t'aperçus !

Dieux ! quels transports
nouveaux ! ô dieux ! comment
décrire

Tous les feux dont mon sein se
remplit à la fois ?

Ma langue se glaça, je demeurais
sans voix,

Et ma tremblante main laissa
tomber ma lyre !

Non : jamais aux regards de
l'ingrate Daphné

Tu ne parus plus beau, divin fils
de Latone ;

Jamais le thyrses en main, de
pampres couronné,

Le jeune dieu de l'Inde, en
triomphe traîné,

N'apparut plus brillant aux
regards d'Erigone.

Tout sortit... de lui seul je me
souviens, hélas !

Sans rougir de ma flamme, en
tout temps, à toute heure,

J'errais seule et pensive autour
de sa demeure.

Un pouvoir plus qu'humain
m'enchaînait sur ses pas !

Que j'aimais à le voir, de la

foule enivrée,

Au gymnase, au théâtre, attirer
tous les yeux,

Lancer le disque au loin, d'une
main assurée,

Et sur tous ses rivaux l'emporter
dans nos jeux !

Que j'aimais à le voir, penché
sur la crinière

D'un coursier de l'Elide aussi
prompt que les vents,

S'élançant le premier au bout de
la carrière,

Et, le front couronné, revenir à
pas lents !

Ah ! de tous ses succès, que mon
âme était fière !

Et si de ce beau front de sueur
humecté

J'avais pu seulement essuyer la
poussière...

O dieux ! j'aurais donné tout,
jusqu'à ma beauté,

Pour être un seul instant ou sa
sœur ou sa mère !

Vous, qui n'avez jamais rien pu
pour mon bonheur !

Vaines divinités des rives du
Permesse,

Moi-même, dans vos arts,
j'instruisis sa jeunesse ;

Je composai pour lui ces chants
pleins de douceur,

Ces chants qui m'ont valu les
transports de la Grèce :

Ces chants, qui des Enfers
fléchiraient la rigueur,

Malheureuse Sapho ! n'ont pu
fléchir son cœur,

Et son ingratitude a payé ta
tendresse !

Redoublez vos soupirs !
redoublez vos sanglots !

Pleurez ! pleurez ma honte, ô

filles de Lesbos !

Si l'ingrat cependant s'était
laissé toucher !

Si mes soins, si mes chants, si
mes trop faibles charmes

A son indifférence avaient pu
l'arracher !

S'il eût été du moins attendri
par mes larmes !

Jamais pour un mortel, jamais la
main des dieux

N'aurait filé des jours plus
doux, plus glorieux !

Que d'éclat cet amour eût jeté
sur sa vie !

Ses jours à ces dieux même
auraient pu faire envie !

Et l'amant de Sapho, fameux
dans l'univers,

Aurait été, comme eux, immortel
dans mes vers !

C'est pour lui que j'aurais, sur
tes autels propices,

Fait fumer en tout temps
l'encens des sacrifices,

O Vénus ! c'est pour lui que
j'aurais nuit et jour

Suspendu quelque offrande aux
autels de l'Amour !

C'est pour lui que j'aurais,
durant les nuits entières

Aux trois fatales sœurs adressé
mes prières !

Ou bien que, reprenant mon luth
mélodieux,

J'aurais redit les airs qui lui
plaisaient le mieux !

Pour lui j'aurais voulu dans les
jeux d'Ionie

Disputer aux vainqueurs les
palmes du génie !

Que ces lauriers brillants à mon
orgueil offerts

En les cueillant pour lui

m'auraient été plus chers !

J'aurais mis à ses pieds le prix
de ma victoire,

Et couronné son front des
rayons de ma gloire.

Souvent à la prière abaissant
mon orgueil,

De ta porte, ô Phaon ! j'allais
baiser le seuil.

Au moins, disais-je, au moins, si
ta rigueur jalouse

Me refuse à jamais ce doux titre
d'épouse,

Souffre, ô trop cher enfant, que
Sapho, près de toi,

Esclave si tu veux, vive au moins
sous ta loi !

Que m'importe ce nom et cette
ignominie !

Pourvu qu'à tes côtés je
consume ma vie !

Pourvu que je te voie, et qu'à
mon dernier jour

D'un regard de pitié tu plains
tant d'amour !

Ne crains pas mes périls, ne
crains pas ma faiblesse ;

Vénus égalera ma force à ma
tendresse.

Sur les flots, sur la terre,
attachée à tes pas,

Tu me verras te suivre au milieu
des combats ;

Tu me verras, de Mars
affrontant la furie,

Détourner tous les traits qui
menacent ta vie,

Entre la mort et toi toujours
prompte à courir...

Trop heureuse pour lui si j'avais
pu mourir !

"Lorsque enfin, fatigué des
travaux de Bellone,

"Sous la tente au sommeil ton

âme s'abandonne,

"Ce sommeil, ô Phaon ! qui n'est plus fait pour moi,

"Seule me laissera veillant autour de toi !

"Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,

"Assise à tes côtés durant la nuit entière,

"Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,

"Je charmerai ta peine en attendant le jour !

Je disais ; et les vents emportaient ma prière !

L'écho répétait seul ma plainte
solitaire ;

Et l'écho seul encor répond à
mes sanglots !

Pleurez ! pleurez ma honte, ô
filles de Lesbos !

Toi qui fus une fois mon
bonheur et ma gloire !

O lyre ! que ma main fit
résonner pour lui,

Ton aspect que j'aimais
m'importune aujourd'hui,

Et chacun de tes airs rappelle à
ma mémoire

Et mes feux, et ma honte, et
l'ingrat qui m'a fui !

Brise-toi dans mes mains, lyre à
jamais funeste !

Aux autels de Vénus, dans ses
sacrés parvis

Je ne te suspends pas ! que le
courroux céleste

Sur ces flots orageux disperse
tes débris !

Et que de mes tourments nul
vestige ne reste !

Que ne puis-je de même
engloutir dans ces mers

Et ma fatale gloire, et mes

chants, et mes vers !

Que ne puis-je effacer mes
traces sur la terre !

Que ne puis-je aux Enfers
descendre tout entière !

Et, brûlant ces écrits où doit
vivre Phaon,

Emporter avec moi l'opprobre
de mon nom !

Cependant si les dieux que sa
rigueur outrage

Poussaient en cet instant ses pas
vers le rivage ?

Si de ce lieu suprême il pouvait
s'approcher ?

S'il venait contempler sur le
fatal rocher

Sapho, les yeux en pleurs,
errante, échevelée,

Frappant de vains sanglots la
rive désolée,

Brûlant encor pour lui, lui
pardonnant son sort,

Et dressant lentement les
apprêts de sa mort ?

Sans doute, à cet aspect, touché
de mon supplice,

Il se repentirait de sa longue
injustice ?

Sans doute par mes pleurs se
laissant désarmer

Il dirait à Sapho : Vis encor pour
aimer !

Qu'ai-je dit ? Loin de moi
quelque remords peut-être,

A défaut de l'amour, dans son
cœur a pu naître :

Peut-être dans sa fuite, averti
par les dieux,

Il frissonne, il s'arrête, il revient
vers ces lieux ?

Il revient m'arrêter sur les bords
de l'abîme ;

Il revient !... il m'appelle... il

sauve sa victime !...

Oh ! qu'entends-je ?... écoutez...
du côté de Lesbos

Une clameur lointaine a frappé
les échos !

J'ai reconnu l'accent de cette
voix si chère,

J'ai vu sur le chemin s'élever la
poussière !

O vierges ! regardez ! ne le
voyez-vous pas

Descendre la colline et me
tendre les bras ?...

Mais non ! tout est muet dans la
nature entière,

Un silence de mort règne au loin
sur la terre :

Le chemin est désert !... je
n'entends que les flots...

Pleurez ! pleurez ma honte, ô
filles de Lesbos !

Mais déjà s'élançant vers les
cieux qu'il colore

Le soleil de son char précipite le
cours.

Toi qui viens commencer le
dernier de mes jours,

Adieu dernier soleil ! adieu
suprême aurore !

Demain du sein des flots vous
jaillirez encore,

Et moi je meurs ! et moi je
m'éteins pour toujours !

Adieu champs paternels ! adieu
douce contrée !

Adieu chère Lesbos à Vénus
consacrée !

Rivage où j'ai reçu la lumière
des cieux !

Temple auguste où ma mère, aux
jours de ma naissance

D'une tremblante main me
consacrant aux dieux,

Au culte de Vénus dévoua mon

enfance !

Et toi, forêt sacrée, où les filles
du Ciel,

Entourant mon berceau, m'ont
nourri de leur miel,

Adieu ! Leurs vains présents que
le vulgaire envie,

Ni des traits de l'Amour, ni des
coups du destin,

Misérable Sapho ! n'ont pu
sauver ta vie !

Tu vécus dans les pleurs, et tu
meurs au matin !

Ainsi tombe une fleur avant le
temps fanée !

Ainsi, cruel Amour, sous le
couteau mortel,

Une jeune victime à ton temple
amenée,

Qu'à ton culte en naissant le
pâtre a destinée,

Vient tomber avant l'âge au pied
de ton autel !

Et vous qui reverrez le cruel que
j'adore

Quand l'ombre du trépas aura
couvert mes yeux,

Compagnes de Sapho, portez-lui
ces adieux !

Dites-lui... qu'en mourant je le
nommais encore !...

Elle dit. Et le soir, quittant le
bord des flots,

Vous revîtes sans elle, ô vierges
de Lesbos !



III – BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague
plaintive,

Le nautonier de loin voit
blanchir sur la rive

Un tombeau près du bord par
les flots déposé ;

Le temps n'a pas encor bruni
l'étroite pierre,

Et sous le vert tissu de la ronce
et du lierre

On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !...

demandez à la terre !

Ce nom ? il est inscrit en
sanglant caractère

Des bords du Tanais au sommet
du Cédar,

Sur le bronze et le marbre, et sur
le sein des braves,

Et jusque dans le cœur de ces
troupeaux d'esclaves

Qu'il foulait tremblants sous
son char.

Depuis ces deux grands noms
qu'un siècle au siècle annonce,

Jamais nom qu'ici-bas toute
langue prononce

Sur l'aile de la foudre aussi loin
ne vola.

Jamais d'aucun mortel le pied
qu'un souffle efface

N'imprima sur la terre une plus
forte trace,

Et ce pied s'est arrêté la !...

Il est là !... sous trois pas un
enfant le mesure !

Son ombre ne rend pas même un
léger murmure !

Le pied d'un ennemi foule en
paix son cercueil !

Sur ce front foudroyant le

moucheron bourdonne,

Et son ombre n'entend que le
bruit monotone

D'une vague contre un écueil !

Ne crains rien, cependant,
ombre encore inquiète,

Que je vienne outrager ta
majesté muette.

Non. La lyre aux tombeaux n'a
jamais insulté.

La mort fut de tout temps l'asile
de la gloire.

Rien ne doit jusqu'ici poursuivre
une mémoire.

Rien !... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont
couverts d'un nuage,

Mais pareil à l'éclair tu sortis
d'un orage !

Tu foudroyas le monde avant
d'avoir un nom !

Tel ce Nil dont Memphis boit les
vagues fécondes

Avant d'être nommé fait
bouillonner ses ondes

Aux solitudes de Memnom.

Les dieux étaient tombés, les
trônes étaient vides ;

La victoire te prit sur ses ailes
rapides

D'un peuple de Brutus la gloire
te fit roi !

Ce siècle, dont l'écume
entraînait dans sa course

Les mœurs, les rois, les dieux...
refoulé vers sa source,

Recula d'un pas devant toi !

Tu combattis l'erreur sans
regarder le nombre ;

Pareil au fier Jacob tu luttas
contre une ombre !

Le fantôme croula sous le poids
d'un mortel !

Et, de tous ses grands noms
profanateur sublime,

Tu jouas avec eux, comme la
main du crime

Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un
impuissant délire

Quand un siècle vieilli de ses
mains se déchire

En jetant dans ses fers un cri de
liberté,

Un héros tout à coup de la
poudre s'élève,

Le frappe avec son sceptre... il

s'éveille, et le rêve

Tombe devant la vérité !

Ah ! si rendant ce sceptre à ses
mains légitimes,

Plaçant sur ton pavois de
royales victimes,

Tes mains des saints bandeaux
avaient lavé l'affront !

Soldat vengeur des rois, plus
grand que ces rois même,

De quel divin parfum, de quel
pur diadème

L'histoire aurait sacré ton
front !

Gloire ! honneur ! liberté ! ces
mots que l'homme adore,

Retentissaient pour toi comme
l'airain sonore

Dont un stupide écho répète au
loin le son :

De cette langue en vain ton
oreille frappée

Ne comprit ici-bas que le cri de
l'épée,

Et le mâle accord du clairon !

Superbe, et dédaignant ce que la
terre admire,

Tu ne demandais rien au monde,
que l'empire !

Tu marchais !... tout obstacle
était ton ennemi !

Ta volonté volait comme ce trait
rapide

Qui va frapper le but où le
regard le guide,

Même à travers un cœur ami !

Jamais, pour éclaircir ta royale
tristesse,

La coupe des festins ne te versa
l'ivresse ;

Tes yeux d'une autre pourpre
aimaient à s'enivrer !

Comme un soldat debout qui

veille sous les armes,

Tu vis de la beauté le sourire ou
les larmes,

Sans sourire et sans soupirer !

Tu n'aimais que le bruit du fer,
le cri d'alarmes !

L'éclat resplendissant de l'aube
sur tes armes !

Et ta main ne flattait que ton
léger coursier,

Quand les flots ondoyants de sa
pâle crinière

Sillonnaient comme un vent la
sanglante poussière,

Et que ses pieds brisaient
l'acier !

Tu grandis sans plaisir, tu
tombas sans murmure !

Rien d'humain ne battait sous
ton épaisse armure :

Sans haine et sans amour, tu
vivais pour penser :

Comme l'aigle régna dans un
ciel solitaire,

Tu n'avais qu'un regard pour
mesurer la terre,

Et des serres pour l'embrasser !

S'élançer d'un seul bond au char
de la victoire,

Foudroyer l'univers des
splendeurs de sa gloire,

Fouler d'un même pied des
tribuns et des rois ;

Forger un joug trempé dans
l'amour et la haine,

Et faire frissonner sous le frein
qui l'enchaîne

Un peuple échappé de ses lois !

Etre d'un siècle entier la pensée
et la vie,

Emousser le poignard,
décourager l'envie ;

Ebranler, raffermir l'univers

incertain,

Aux sinistres clartés de ta
foudre qui gronde

Vingt fois contre les dieux jouer
le sort du monde,

Quel rêve ! et ce fut ton destin !

...

Tu tombas cependant de ce
sublime faîte !

Sur ce rocher désert jeté par la
tempête,

Tu vis tes ennemis déchirer ton
manteau !

Et le sort, ce seul dieu qu'adora
ton audace,

Pour dernière faveur t'accorda
cet espace

Entre le trône et le tombeau !

Oh ! qui m'aurait donné d'y
sonder ta pensée,

Lorsque le souvenir de te
grandeur passée

Venait, comme un remords,
t'assaillir loin du bruit !

Et que, les bras croisés sur ta
large poitrine,

Sur ton front chauve et nu, que
la pensée incline,

L'horreur passait comme la

nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la
rive profonde

Voit son ombre de loin se
prolonger sur l'onde

Et du fleuve orageux suivre en
flottant le cours ;

Tel du sommet désert de ta
grandeur suprême,

Dans l'ombre du passé te
recherchant toi-même,

Tu rappelais tes anciens jours !

Ils passaient devant toi comme
des flots sublimes

Dont l'œil voit sur les mers
étinceler les cimes,

Ton oreille écoutait leur bruit
harmonieux !

Et, d'un reflet de gloire éclairant
ton visage,

Chaque flot t'apportait une
brillante image

Que tu suivais longtemps des
yeux !

Là, sur un pont tremblant tu
défiais la foudre !

Là, du désert sacré tu réveillais
la poudre !

Ton coursier frissonnait dans

les flots du Jourdain !

Là, tes pas abaissaient une cime
escarpée !

Là, tu changeais en sceptre une
invincible épée !

Ici... Mais quel effroi soudain ?

Pourquoi détournes-tu ta
paupière éperdue ?

D'où vient cette pâleur sur ton
front répandue ?

Qu'as-tu vu tout à coup dans
l'horreur du passé ?

Est-ce d'une cité la ruine
fumante ?

Ou du sang des humains
quelque plaine écumante ?

Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout !... tout
excepté le crime !

Mais son doigt me montrait le
corps d'une victime ;

Un jeune homme ! un héros,
d'un sang pur inondé !

Le flot qui l'apportait, passait,
passait, sans cesse ;

Et toujours en passant la vague
vengeresse

Lui jetait le nom de Condé !...

Comme pour effacer une tache
livide,

On voyait sur son front passer
sa main rapide ;

Mais la trace du sang sous son
doigt renaissait !

Et, comme un sceau frappé par
une main suprême,

La goutte ineffaçable, ainsi
qu'un diadème,

Le couronnait de son forfait !

C'est pour cela, tyran ! que ta
gloire ternie

Fera par ton forfait douter de
ton génie !

Qu'une trace de sang suivra
partout ton char !

Et que ton nom, jouet d'un
éternel orage,

Sera par l'avenir ballotté d'âge
en âge

Entre Marius et César !

Tu mourus cependant de la mort
du vulgaire,

Ainsi qu'un moissonneur va
chercher son salaire,

Et dort sur sa faucille avant
d'être payé !

Tu ceignis en mourant ton glaive

sur ta cuisse,

Et tu fus demander récompense
ou justice

Au dieu qui t'avait envoyé !

On dit qu'aux derniers jours de
sa longue agonie,

Devant l'éternité seul avec son
génie,

Son regard vers le ciel parut se
soulever !

Le signe rédempteur toucha son
front farouche !...

Et même on entendit commencer
sur sa bouche

Un nom !... qu'il n'osait
achever !

Achève... C'est le dieu qui règne
et qui couronne !

C'est le dieu qui punit ! c'est le
dieu qui pardonne !

Pour les héros et nous il a des
poids divers !

Parle-lui sans effroi ! lui seul
peut te comprendre !

L'esclave et le tyran ont tous un
compte à rendre,

L'un du sceptre, l'autre des
fers !

Son cercueil est fermé ! Dieu l'a

jugé ! Silence !

Son crime et ses exploits pèsent
dans la balance :

Que des faibles mortels la main
n'y touche plus !

Qui peut sonder, Seigneur, ta
clémence infinie ?

Et vous, fléaux de Dieu ! qui sait
si le génie

N'est pas une de vos vertus ?...



IV – LES ETOILES

A Mme de P***.

Il est pour la pensée une heure...
une heure sainte,

Alors que, s'enfuyant de la
céleste enceinte,

De l'absence du jour pour
consoler les cieux,

Le crépuscule aux monts
prolonge ses adieux.

On voit à l'horizon sa lueur
incertaine,

Comme les bords flottants d'une

robe qui traîne,

Balayer lentement le firmament
obscur,

Où les astres ternis revivent
dans l'azur.

Alors ces globes d'or, ces îles de
lumière,

Que cherche par instinct la
rêveuse paupière,

Jaillissent par milliers de
l'ombre qui s'enfuit

Comme une poudre d'or sur les
pas de la nuit ;

Et le souffle du soir qui vole sur
sa trace,

Les sème en tourbillons dans le
brillant espace.

L'œil ébloui les cherche et les
perd à la fois ;

Les uns semblent planer sur les
cimes des bois,

Tel qu'un céleste oiseau dont les
rapides ailes

Font jaillir en s'ouvrant des
gerbes d'étincelles.

D'autres en flots brillants
s'étendent dans les airs,

Comme un rocher blanchi de
l'écume des mers ;

Ceux-là, comme un coursier
volant dans la carrière,

Déroulent à longs plis leur
flottante crinière ;

Ceux-ci, sur l'horizon se
penchant à demi,

Semblent des yeux ouverts sur le
monde endormi,

Tandis qu'aux bords du ciel de
légères étoiles

Voguent dans cet azur comme de
blanches voiles

Qui, revenant au port, d'un
rivage lointain,

Brillent sur l'Océan aux rayons

du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,

Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge ;

Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux,

D'autres se sont perdus dans les routes des cieux,

D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,

Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,

Et, charmant l'Orient de leurs fraîches clartés,

Etonnent tout à coup l'œil qui
les a comptés.

Dans la danse céleste ils
s'élancent... et l'homme,

Ainsi qu'un nouveau-né, les
salue, et les nomme.

Quel mortel enivré de leur
chaste regard,

Laissant ses yeux flottants les
fixer au hasard,

Et cherchant le plus pur parmi
ce chœur suprême,

Ne l'a pas consacré du nom de
ce qu'il aime ?

Moi-même... il en est un,
solitaire, isolé,

Qui, dans mes longues nuits,
m'a souvent consolé,

Et dont l'éclat, voilé des ombres
du mystère,

Me rappelle un regard qui
brillait sur la terre.

Peut-être ?... ah ! puisse-t-il au
céleste séjour

Porter au moins ce nom que lui
donna l'Amour !

Cependant la nuit marche, et sur
l'abîme immense

Tous ces mondes flottants

gravitent en silence,

Et nous-même, avec eux
emportés dans leur cours

Vers un port inconnu nous
avançons toujours !

Souvent, pendant la nuit, au
souffle du zéphire,

On sent la terre aussi flotter
comme un navire.

D'une écume brillante on voit
les monts couverts

Fendre d'un cours égal le flot
grondant des airs ;

Sur ces vagues d'azur où le
globe se joue,

On entend l'aquilon se briser
sous la proue,

Et du vent dans les mâts les
tristes sifflements,

Et de ses flancs battus les
sourds gémissements ;

Et l'homme sur l'abîme où sa
demeure flotte

Vogue avec volupté sur la foi du
pilote !

Soleils ! mondes flottants qui
voguez avec nous,

Dites, s'il vous l'a dit, où donc
allons-nous tous ?

Quel est le port céleste où son
souffle nous guide ?

Quel terme assigna-t-il à notre
vol rapide ?

Allons-nous sur des bords de
silence et de deuil,

Echouant dans la nuit sur
quelque vaste écueil,

Semer l'immensité des débris du
naufrage ?

Ou, conduits par sa main sur un
brillant rivage,

Et sur l'ancre éternelle à jamais
affermiss,

Dans un golfe du ciel aborder

endormis ?

Vous qui nagez plus près de la
céleste voûte,

Mondes étincelants, vous le
savez sans doute !

Cet Océan plus pur, ce ciel où
vous flottez,

Laisse arriver à vous de plus
vives clartés ;

Plus brillantes que nous, vous
savez davantage ;

Car de la vérité la lumière est
l'image !

Oui : si j'en crois l'éclat dont
vos orbes errants

Argentent des forêts les dômes
transparents,

Qui glissant tout à coup sur des
mers irritées,

Calme en les éclairant les vagues
agitées ;

Si j'en crois ces rayons dont le
sensible jour

Inspire la vertu, la prière,
l'amour,

Et quand l'œil attendri
s'entrouvre à leur lumière,

Attirent une larme au bord de la
paupière ;

Si j'en crois ces instincts, ces
doux pressentiments

Qui dirigent vers nous les
soupirs des amants,

Les yeux de la beauté, les rêves
qu'on regrette,

Et le vol enflammé de l'aigle et
du poète !

Tentes du ciel, Edens ! temples !
brillants palais !

Vous êtes un séjour d'innocence
et de paix !

Dans le calme des nuits, à
travers la distance,

Vous en versez sur nous la

lointaine influence !

Tout ce que nous cherchons,
l'amour, la vérité,

Ces fruits tombés du ciel dont la
terre a goûté,

Dans vos brillants climats que le
regard envie

Nourrissent à jamais les enfants
de la vie,

Et l'homme, un jour peut-être à
ses destins rendu,

Retrouvera chez vous tout ce
qu'il a perdu ?

Hélas ! combien de fois seul,
veillant sur ces cimes

Où notre âme plus libre a des
vœux plus sublimes,

Beaux astres ! fleurs du ciel dont
le lis est jaloux,

J'ai murmuré tout bas : Que ne
suis-je un de vous ?

Que ne puis-je, échappant à ce
globe de boue,

Dans la sphère éclatante où mon
regard se joue,

Jonchant d'un feu de plus le
parvis du saint lieu,

Eclore tout à coup sous les pas
de mon Dieu,

Ou briller sur le front de la
beauté suprême,

Comme un pâle fleuron de son
saint diadème ?

Dans le limpide azur de ces flots
de cristal,

Me souvenant encor de mon
globe natal,

Je viendrais chaque nuit, tardif
et solitaire,

Sur les monts que j'aimais
briller près de la terre ;

J'aimerais à glisser sous la nuit
des rameaux,

A dormir sur les prés, à flotter

sur les eaux ;

A percer doucement le voile d'un
nuage,

Comme un regard d'amour que
la pudeur ombrage :

Je visiterais l'homme ; et s'il est
ici-bas

Un front pensif, des yeux qui ne
se ferment pas,

Une âme en deuil, un cœur qu'un
poids sublime oppresse,

Répandant devant Dieu sa
pieuse tristesse ;

Un malheureux au jour dérochant
ses douleurs

Et dans le sein des nuits laissant
couler ses pleurs,

Un génie inquiet, une active
pensée

Par un instinct trop fort dans
l'infini lancée ;

Mon rayon pénétré d'une sainte
amitié

Pour des maux trop connus
prodiguant sa pitié,

Comme un secret d'amour versé
dans un cœur tendre,

Sur ces fronts inclinés se
plairait à descendre !

Ma lueur fraternelle en
découlant sur eux

Dormirait sur leur sein,
sourirait à leurs yeux :

Je leur révélerais dans la langue
divine

Un mot du grand secret que le
malheur devine ;

Je sécherais leurs pleurs ; et
quand l'œil du matin

Ferait pâlir mon disque à
l'horizon lointain,

Mon rayon en quittant leur
paupière attendrie

Leur laisserait encor la vague

rêverie,

Et la paix et l'espoir ; et, lassés
de gémir,

Au moins avant l'aurore ils
pourraient s'endormir.

Et vous, brillantes sœurs !
étoiles, mes compagnes,

Qui du bleu firmament émaillez
les campagnes,

Et cadencant vos pas à la lyre
des cieux,

Nouez et dénouez vos chœurs
harmonieux !

Introduit sur vos pas dans la
céleste chaîne,

Je suivrais dans l'azur l'instinct
qui vous entraîne,

Vous guideriez mon œil dans ce
brillant désert,

Labyrinthe de feux où le regard
se perd !

Vos rayons m'apprendraient à
louer, à connaître

Celui que nous cherchons, que
vous voyez peut-être !

Et noyant dans son sein mes
tremblantes clartés,

Je sentirais en lui... tout ce que
vous sentez !



V – LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir
avec les roses,

Sur l'aile du zéphyr nager dans
un ciel pur,

Balancé sur le sein des fleurs à
peine écloses,

S'enivrer de parfums, de lumière
et d'azur,

Secouant, jeune encor, la poudre
de ses ailes,

S'envoler comme un souffle aux
voûtes éternelles,

Voilà du papillon le destin
enchanté !

Il ressemble au désir, qui jamais
ne se pose,

Et sans se satisfaire, effleurant
toute chose,

Retourne enfin au ciel chercher
la volupté !



VI – LE PASSE

A M. A. de V***.

Arrêtons-nous sur la colline

A l'heure où, partageant les
jours,

L'astre du matin qui décline

Semble précipiter son cours !

En avançant dans sa carrière,

Plus faible il rejette en arrière

L'ombre terrestre qui le suit,

Et de l'horizon qu'il colore

Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit !
C'est l'heure où, sous l'ombre
inclinée,
Le laboureur dans le vallon
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon !
C'est l'heure où, près de la
fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin !
Et c'est l'heure où l'âme qui
pense

Se retourne et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin !
Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos
pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié !
Et, près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous
reste

Que l'espérance et l'amitié !

Ami qu'un même jour vit naître,

Compagnon depuis le berceau,

Et qu'un même jour doit peut-être

Endormir au même tombeau !

Voici la borne qui partage

Ce douloureux pèlerinage

Qu'un même sort nous a tracé !

De ce sommet qui nous
rassemble,

Viens, jetons un regard
ensemble

Sur l'avenir et le passé !

Repassons nos jours, si tu
l'oses !

Jamais l'espoir des matelots

Couronna-t-il d'autant de roses

Le navire qu'on lance aux flots ?

Jamais d'une teinte plus belle

L'aube en riant colora-t-elle

Le front rayonnant du matin ?

Jamais, d'un œil perçant
d'audace,

L'aigle embrassa-t-il plus
d'espace

Que nous en ouvrait le destin ?
En vain sur la route fatale,
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par
intervalle
Nous avertissaient de la mort !
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux
jours antiques,
Un vain ornement du chemin !
Nous nous asseyions sous leur
ombre,
Et nous rêvions des jours sans
nombre,

Hélas ! entre hier et demain !

Combien de fois, près du rivage

Où Nisida dort sur les mers,

La beauté crédule ou volage

Accourut à nos doux concerts !

Combien de fois la barque
errante

Berça sur l'onde transparente

Deux couples par l'Amour
conduits !

Tandis qu'une déesse amie

Jetait sur la vague endormie

Le voile parfumé des nuits !

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins !

Aux parfums des roses
mourantes,

Aux vapeurs des coupes
fumantes,

Ils volaient à nous tour à tour !

Et sur leurs ailes nuancées,

Egaraient nos molles pensées

Dans les dédales de l'Amour !

Mais dans leur insensible pente,

Les jours qui succédaient aux
jours

Entraînaient comme une eau
courante

Et nos songes et nos amours ;

Pareil à la fleur fugitive

Qui du front joyeux d'un
convive

Tombe avant l'heure du festin,

Ce bonheur que l'ivresse cueille,

De nos fronts tombant feuille à
feuille,

Jonchait le lugubre chemin !

Et maintenant, sur cet espace

Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi ! cherchons la trace
De l'amour, de la volupté !
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des
ombres,
Eclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé !
Ici, sur la scène du monde,
Se leva ton premier soleil !
Regarde ! quelle nuit profonde

A remplacé ce jour vermeil !

Tout sous les cieux semblait
sourire,

La feuille, l'onde, le zéphire

Murmuraient des accords
charmants !

Ecoute ! la feuille est flétrie !

Et les vents sur l'onde tarie

Rendent de sourds
gémissements !

Reconnais-tu ce beau rivage ?

Cette mer aux flots argentés,

Qui ne fait que bercer l'image

Des bords dans son sein
répétés ?

Un nom chéri vole sur l'onde !...

Mais pas une voix qui réponde,

Que le flot grondant sur
l'écueil !

Malheureux ! quel nom tu
prononces !

Ne vois-tu pas parmi ces ronces

Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Plus loin sur la rive où
s'épanche

Un fleuve épris de ces coteaux,

Vois-tu ce palais qui se penche

Et jette une ombre au sein des
eaux ?

Là, sous une forme étrangère,

Un ange exilé de sa sphère

D'un céleste amour t'enflamma !

Pourquoi trembler ? quel bruit
t'étonne ?

Ce n'est qu'une ombre qui
frissonne

Aux pas du mortel qu'elle aima !

Hélas ! partout où tu repasses,

C'est le deuil, le vide ou la mort,

Et rien n'a germé sur nos traces

Que la douleur ou le remords !
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas ! ne recueillera pas :
Là, l'oubli perdit ta mémoire !
Là, l'envie étouffa ta gloire !
Là, ta vertu fit des ingrats !
Là, l'illusion éclip­sée
S'enfuit sous un nuage obscur !
Ici, l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur !
Là, sous la douleur qui le glace,

Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts !
Tes sens épuisés se plainquirent,
Et tes blonds cheveux se
teignirent

Au souffle argenté des hivers !
Ainsi des rives étrangères,
Quand l'homme, à l'insu des
tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errants,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,

Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce
aboie
Contre les mains qui l'ont
nourri !
Mais ces sens qui
s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur qui se
ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas
toi !
Sans regret, au flot des années,

Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de
l'onde

La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son
cours !

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours !

De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des
amours !

De semer sur des fonds stériles

Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure d'éclorre
Pendant nos rapides étés !
Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin !
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain !
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un
monde
Où la foi monte sans effort !

D'un saint espoir ton cœur
palpite ;

Ami ! pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort !
En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé !

Viens ! où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé !

Là, sont nos rêves pleins de
charmes,

Et nos adieux trempés de
larmes,

Nos vœux et nos espoirs
perdus !

Là, refleuriront nos jeunesses ;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus !
Ainsi, quand les vents de
l'automne
Ont balayé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois !
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les
jours ;
Et sur ses pas retrouve encore

Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours !
Ce roi, dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous ses pleurs !
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du
Carmel !
Et son cœur, qu'une lampe
éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire

Où retentit l'hymne éternel !



VII – TRISTESSE

Ramenez-moi, disais-je, au
fortuné rivage

Où Naples réfléchit dans une
mer d'azur

Ses palais, ses coteaux, ses
astres sans nuage,

Où l'oranger fleurit sous un ciel
toujours pur.

Que tardez-vous ? Partons ! Je
veux revoir encore

Le Vésuve enflammé sortant du
sein des eaux ;

Je veux de ses hauteurs voir se
lever l'aurore ;

Je veux, guidant les pas de celle
que j'adore,

Redescendre, en rêvant, de ces
riants coteaux ;

Suis-moi dans les détours de ce
golfe tranquille ;

Retournons sur ces bords à nos
pas si connus,

Aux jardins de Cinthie, au
tombeau de Virgile,

Près des débris épars du temple
de Vénus :

Là, sous les orangers, sous la

vigne fleurie,

Dont le pampre flexible au myrte
se marie,

Et tresse sur ta tête une voûte de
fleurs,

Au doux bruit de la vague ou du
vent qui murmure,

Seuls avec notre amour, seuls
avec la nature,

La vie et la lumière auront plus
de douceurs.

De mes jours pâissants le
flambeau se consume,

Il s'éteint par degrés au souffle
du malheur,

Ou, s'il jette parfois une faible
lueur,

C'est quand ton souvenir dans
mon sein le rallume ;

Je ne sais si les dieux me
permettront enfin

D'achever ici-bas ma pénible
journée.

Mon horizon se borne, et mon
œil incertain

Ose l'étendre à peine au-delà
d'une année.

Mais s'il faut périr au matin,

S'il faut, sur une terre au

bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de
roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de
guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta
mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés
climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai
goûté la vie.



VIII – LA SOLITUDE

Heureux qui, s'écartant des
sentiers d'ici-bas,

A l'ombre du désert allant
cacher ses pas,

D'un monde dédaigné secouant
la poussière,

Efface, encor vivant, ses traces
sur la terre,

Et, dans la solitude enfin
enseveli,

Se nourrit d'espérance et
s'abreuve d'oubli !

Tel que ces esprits purs qui
planent dans l'espace,

Tranquille spectateur de cette
ombre qui passe,

Des caprices du sort à jamais
défendu,

Il suit de l'œil ce char dont il est
descendu !...

Il voit les passions, sur une onde
incertaine,

De leur souffle orageux enfler la
voile inhumaine.

Mais ces vents inconstants ne
troublent plus sa paix ;

Il se repose en Dieu, qui ne

change jamais ;

Il aime à contempler ses plus
hardis ouvrages,

Ces monts, vainqueurs des
vents, de la foudre et des âges,

Où dans leur masse auguste et
leur solidité,

Ce Dieu grava sa force et son
éternité.

A cette heure où, frappé d'un
rayon de l'aurore,

Leur sommet enflammé que
l'Orient colore,

Comme un phare céleste allumé
dans la nuit,

Jaillit étincelant de l'ombre qui
s'enfuit,

Il s'élançe, il franchit ses riantes
collines

Que le mont jette au loin sur ses
larges racines,

Et, porté par degrés jusqu'à ses
sombres flancs,

Sous ses pins immortels il
s'enfonce à pas lents :

Là, des torrents séchés le lit seul
est sa route,

Tantôt les rocs minés sur lui
pendent en voûte,

Et tantôt, sur leurs bords tout à
coup suspendu,

Il recule étonné ; son regard
éperdu

Jouit avec horreur de cet effroi
sublime,

Et sous ses pieds, longtemps, il
voit tournoyer l'abîme !

Il monte, et l'horizon grandit à
chaque instant ;

Il monte, et devant lui
l'immensité s'étend

Comme sous le regard d'une
nouvelle aurore ;

Un monde à chaque pas pour ses

yeux semble éclore !

Jusqu'au sommet suprême où
son œil enchanté

S'empare de l'espace, et plane en
liberté.

Ainsi, lorsque notre âme, à sa
source envolée,

Quitte enfin pour toujours la
terrestre vallée,

Chaque coup de son aile, en
l'élevant aux cieux,

Elargit l'horizon qui s'étend
sous nos yeux ;

Des mondes sous son vol le
mystère s'abaisse,

En découvrant toujours, elle
monte sans cesse

Jusqu'aux saintes hauteurs où
l'œil du séraphin

Sur l'espace infini plonge un
regard sans fin.

Salut, brillants sommets !
champs de neige et de glace !

Vous qui d'aucun mortel n'avez
gardé la trace ;

Vous que le regard même aborde
avec effroi,

Et qui n'avez souffert que les
aigles et moi !

Œuvres du premier jour,
augustes pyramides

Que Dieu même affermit sur vos
bases solides !

Confins de l'univers, qui, depuis
ce grand jour,

N'avez jamais changé de forme
et de contour !

Le nuage, en grondant, parcourt
en vain vos cimes,

Le fleuve en vain grossi sillonne
vos abîmes,

La foudre frappe en vain votre
front endurci ;

Votre front solennel, un moment

obscurci,

Sur nous, comme la nuit, versant
son ombre obscure,

Et laissant pendre au loin sa
noire chevelure,

Semble, toujours vainqueur du
choc qui l'ébranla,

Au dieu qui l'a fondé dire
encor : Me voilà !

Et moi, me voici seul sur ces
confins du monde !

Loin d'ici, sous mes pieds la
foudre vole et gronde,

Les nuages battus par les ailes
des vents

Entre-choquant comme eux
leurs tourbillons mouvants,

Tels qu'un autre Océan soulevé
par l'orage,

Se déroulent sans fin dans des
lits sans rivage,

Et devant ces sommets
abaissant leur orgueil,

Brisent incessamment sur cet
immense écueil.

Mais, tandis qu'à ses pieds ce
noir chaos bouillonne,

D'éternelles splendeurs le soleil
le couronne :

Depuis l'heure où son char
s'élance dans les airs,

Jusqu'à l'heure où son disque
incline vers les mers,

Cet astre, en décrivant son
oblique carrière,

D'aucune ombre jamais n'y
souille sa lumière,

Et déjà la nuit sombre a
descendu des cieux

Qu'à ces sommets encore il dit
de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des
torrents de joie,

Ainsi que mon regard, mon âme

se déploie,

Et croit, en respirant cet air de
liberté,

Recouvrer sa splendeur et sa
sérénité.

Oui, dans cet air du ciel, les
soins lourds de la vie,

Le mépris des mortels, leur
haine, ou leur envie,

N'accompagnent plus l'homme
et ne surnagent pas :

Comme un vil plomb, d'eux-
mêmes ils retombent en bas.

Ainsi, plus l'onde est pure, et
moins l'homme y surnage.

A peine de ce monde il emporte
une image !

Mais ton image, ô Dieu, dans ces
grands traits épars,

En s'élevant vers toi grandit à
nos regards.

Comme au prêtre habitant
l'ombre du sanctuaire,

Chaque pas te révèle à l'âme
solitaire :

Le silence et la nuit, et l'ombre
des forêts,

Lui murmurent tout bas de
sublimes secrets ;

Et l'esprit, abîmé dans ces rares
spectacles,

Par la voix des déserts écoute
tes oracles.

J'ai vu de l'Océan les flots
épouvantés,

Pareils aux fiers coursiers dans
la plaine emportés,

Déroulant à ta voix leur humide
crinière,

Franchir en bondissant leur
bruyante barrière,

Puis soudain, refoulés sous ton
sein tout-puissant,

Dans l'abîme étonné rentrer en

mugissant.

J'ai vu le fleuve, épris des
gazons du rivage,

Se glisser flots à flots, de bocage
en bocage,

Et dans son lit voilé d'ombrage
et de fraîcheur,

Bercer en murmurant la barque
du pêcheur ;

J'ai vu le trait brisé de la foudre
qui gronde

Comme un serpent de feu se
dérouler sur l'onde ;

Le zéphir embaumé des doux
parfums du miel,

Balayer doucement l'azur voilé
du ciel ;

La colombe, essuyant son aile
encore humide,

Sur les bords de son nid poser
un pied timide,

Puis d'un vol cadencé fendant le
flot des airs

S'abattre en soupirant sur la
rive des mers.

J'ai vu ces monts voisins des
cieux où tu reposes,

Cette neige où l'aurore aime à
semer ses roses,

Ces trésors des hivers, d'où par
mille détours

Dans nos champs desséchés
multipliant leur cours,

Cent rochers de cristal, que tu
fonds à mesure,

Viennent désaltérer la mourante
verdure !

Et ces ruisseaux pleuvant de ces
rocs suspendus,

Et ces torrents grondant dans
les granits fendus,

Et ces pics où le temps a perdu
sa victoire...,

Et toute la nature est un hymne

à ta gloire !



IX – ISCHIA

Le soleil va porter le jour à
d'autres mondes ;

Dans l'horizon désert Phébé
monte sans bruit,

Et jette, en pénétrant les
ténèbres profondes,

Un voile transparent sur le front
de la nuit.

Voyez du haut des monts ses
clartés ondoyantes

Comme un fleuve de flamme
inonder les coteaux,

Dormir dans les vallons, ou
glisser sur les pentes,

Ou rejaillir au loin du sein
brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre
répandue,

Teint d'un jour azuré la pâle
obscurité,

Et fait nager au loin dans la
vague étendue

Les horizons baignés par sa
molle clarté !

L'Océan amoureux de ces rives
tranquilles

Calme, en baisant leurs pieds,

ses orageux transports,

Et pressant dans ses bras ces
golfs et ces îles,

De son humide haleine en
rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance
et se retire

L'œil aime à suivre au loin le
flexible contour :

On dirait un amant qui presse en
son délire

La vierge qui résiste, et cède
tour à tour !

Doux comme le soupir de
l'enfant qui sommeille,

Un son vague et plaintif se
répand dans les airs :

Est-ce un écho du ciel qui
charme notre oreille ?

Est-ce un soupir d'amour de la
terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il
expire,

Comme un cœur oppressé d'un
poids de volupté,

Il semble qu'en ces nuits la
nature respire,

Et se plaint comme nous de sa
félicité !

Mortel, ouvre ton âme à ces
torrents de vie !

Reçois par tous les sens les
charmes de la nuit,

A t'enivrer d'amour son ombre
te convie ;

Son astre dans le ciel se lève, et
te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler
sur la colline ?

Par la main de l'Amour c'est un
phare allumé ;

Là, comme un lis penché,
l'amante qui s'incline

Prête une oreille avide aux pas

du bien-aimé !

La vierge, dans le songe où son
âme s'égare,

Soulève un œil d'azur qui
réfléchit les cieux,

Et ses doigts au hasard errant
sur sa guitare

Jettent aux vents du soir des
sons mystérieux !

" Viens ! l'amoureux silence
occupe au loin l'espace ;

Viens du soir près de moi
respirer la fraîcheur !

C'est l'heure ; à peine au loin la
voile qui s'efface

Blanchit en ramenant le paisible
pêcheur !

" Depuis l'heure où ta barque a
fui loin de la rive,

J'ai suivi tout le jour ta voile sur
les mers,

Ainsi que de son nid la colombe
craintive

Suit l'aile du ramier qui blanchit
dans les airs !

" Tandis qu'elle glissait sous
l'ombre du rivage,

J'ai reconnu ta voix dans la voix
des échos ;

Et la brise du soir, en mourant
sur la plage,

Me rapportait tes chants
prolongés sur les flots.

" Quand la vague a grondé sur la
côte écumante,

A l'étoile des mers j'ai murmuré
ton nom,

J'ai rallumé sa lampe, et de ta
seule amante

L'amoureuse prière a fait fuir
l'aquilon !

" Maintenant sous le ciel tout
repose, ou tout aime :

La vague en ondulant vient

dormir sur le bord ;

La fleur dort sur sa tige, et la
nature même

Sous le dais de la nuit se
recueille et s'endort.

" Vois ! la mousse a pour nous
tapissé la vallée,

Le pampre s'y recourbe en replis
tortueux,

Et l'haleine de l'onde, à
l'oranger mêlée,

De ses fleurs qu'elle effeuille
embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte
sereine

Nous chanterons ensemble assis
sous le jasmin,

Jusqu'à l'heure où la lune, en
glissant vers Misène,

Se perd en pâlisant dans les
feux du matin. »

Elle chante ; et sa voix par
intervalle expire,

Et, des accords du luth plus
faiblement frappés,

Les échos assoupis ne livrent au
zéphire

Que des soupirs mourants, de
silence coupés !

Celui qui, le cœur plein de délire
et de flamme,

A cette heure d'amour, sous cet
astre enchanté,

Sentirait tout à coup le rêve de
son âme

S'animer sous les traits d'une
chaste beauté ;

Celui qui, sur la mousse, au pied
du sycomore,

Au murmure des eaux, sous un
dais de saphirs,

Assis à ses genoux, de l'une à
l'autre aurore,

N'aurait pour lui parler que

l'accent des soupirs ;

Celui qui, respirant son haleine
adorée,

Sentirait ses cheveux, soulevés
par les vents,

Caresser en passant sa paupière
effleurée,

Ou rouler sur son front leurs
anneaux ondoyants ;

Celui qui, suspendant les heures
fugitives,

Fixant avec l'amour son âme en
ce beau lieu,

Oublierait que le temps coule
encor sur ces rives,

Serait-il un mortel, ou serait-il
un dieu ?...

Et nous, aux doux penchants de
ces verts Elysées,

Sur ces bords où l'amour eût
caché son Eden,

Au murmure plaintif des vagues
apaisées,

Aux rayons endormis de l'astre
élysien,

Sous ce ciel où la vie, où le
bonheur abonde,

Sur ces rives que l'œil se plaît à
parcourir,

Nous avons respiré cet air d'un
autre monde,

Elyse !... et cependant on dit
qu'il faut mourir !



X – LA BRANCHE D'AMANDIER

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas ! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la
cueille,

De nos fronts, des mains de
l'Amour,

Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour !

Savourons ces courtes délices ;
Disputons-les même au zéphyr,
Epuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.
Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin,
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.
Un jour tombe, un autre se lève ;
Le printemps va s'évanouir ;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : Hâtez-vous de jouir.

Et, puisqu'il faut qu'elles
périssent,

Qu'elles périssent sans retour !

Que ces roses ne se flétrissent

Que sous les lèvres de l'amour !



XI – A EL***

Lorsque seul avec toi, pensive et
recueillie,

Tes deux mains dans la mienne,
assis à tes côtés,

J'abandonne mon âme aux
molles voluptés

Et je laisse couler les heures que
j'oublie ;

Lorsqu'au fond des forêts je
t'entraîne avec moi,

Lorsque tes doux soupirs
charment seuls mon oreille,

Ou que, te répétant les serments
de la veille,

Je te jure à mon tour de n'adorer
que toi ;

Lorsqu'enfin, plus heureux, ton
front charmant repose

Sur mon genou tremblant qui lui
sert de soutien,

Et que mes doux regards sont
suspendus au tien

Comme l'abeille avide aux
feuilles de la rose ;

Souvent alors, souvent, dans le
fond de mon cœur

Pénètre comme un trait une

vague terreur ;

Tu me vois tressaillir ; je pâlis,
je frissonne,

Et troublé tout à coup dans le
sein du bonheur,

Je sens couler des pleurs dont
mon âme s'étonne.

Tu me presses soudain dans tes
bras caressants,

Tu m'interroges, tu t'alarmes,

Et je vois de tes yeux s'échapper
quelques larmes

Qui viennent se mêler aux pleurs
que je répands.

" De quel ennui secret ton âme
est-elle atteinte ?

Me dis-tu : cher amour, épanche
ta douleur ;

J'adoucirai ta peine en écoutant
ta plainte,

Et mon cœur versera le baume
dans ton cœur. "

Ne m'interroge plus, ô moitié de
moi-même !

Enlacé dans tes bras, quand tu
me dis : Je t'aime ;

Quand mes yeux enivrés se
soulèvent vers toi,

Nul mortel sous les cieux n'est

plus heureux que moi !

Mais jusque dans le sein des
heures fortunées

Je ne sais quelle voix que
j'entends retentir

Me poursuit, et vient m'avertir

Que le bonheur s'enfuit sur
l'aile des années,

Et que de nos amours le
flambeau doit mourir !

D'un vol épouvanté, dans le
sombre avenir

Mon âme avec effroi se plonge,

Et je me dis : Ce n'est qu'un

songe

Que le bonheur qui doit finir.



XII – ELEGIE

Cueillons, cueillons la rose au
matin de la vie ;

Des rapides printemps respire
au moins les fleurs.

Aux chastes voluptés
abandonnons nos cœurs,

Aimons-nous sans mesure, ô
mon unique amie !

Quand le nocher battu par les
flots irrités

Voit son fragile esquif menacé
du naufrage,

Il tourne ses regards aux bords
qu'il a quittés,

Et regrette trop tard les loisirs
du rivage.

Ah ! qu'il voudrait alors au toit
de ses aïeux,

Près des objets chéris présents à
sa mémoire,

Coulant des jours obscurs, sans
périls et sans gloire,

N'avoir jamais laissé son pays
ni ses dieux !

Ainsi l'homme, courbé sous le
poids des années,

Pleure son doux printemps qui

ne peut revenir.

Ah ! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées ;

O dieux ! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.

Il dit : la mort répond ; et ces dieux qu'il implore,

Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,

Ne lui permettent pas de se baisser encore

Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée !

Et rions des soucis qui bercent
les mortels ;

Pour le frivole appas d'une
vaine fumée,

La moitié de leurs jours, hélas !
est consumée

Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons
point envie,

Laissons le long espoir aux
maîtres des humains !

Pour nous, de notre heure
incertains,

Hâtons-nous d'épuiser la coupe
de la vie

Pendant qu'elle est entre nos
mains.

Soit que le laurier nous
couronne,

Et qu'aux fastes sanglants de
l'altière Bellone

Sur le marbre ou l'airain on
inscrive nos noms ;

Soit que des simples fleurs que
la beauté moissonne

L'amour pare nos humbles
fronts ;

Nous allons échouer, tous, au
même rivage :

Qu'importe, au moment du
naufrage,

Sur un vaisseau fameux d'avoir
fendu les airs,

Ou sur une barque légère

D'avoir, passager solitaire,

Rasé timidement le rivage des
mers ?



XIII – LE POËTE MOURANT

La coupe de mes jours s'est
brisée encor pleine ;

Ma vie hors de mon sein s'enfuit
à chaque haleine ;

Ni baisers ni soupirs ne peuvent
l'arrêter ;

Et l'aile de la mort, sur l'airain
qui me pleure,

En sons entrecoupés frappe ma
dernière heure ;

Faut-il gémir ? faut-il chanter ?

...

Chantons, puisque mes doigts
sont encor sur la lyre ;

Chantons, puisque la mort,
comme au cygne, m'inspire

Aux bords d'un autre monde un
cri mélodieux.

C'est un présage heureux donné
par mon génie,

Si notre âme n'est rien qu'amour
et harmonie,

Qu'un chant divin soit ses
adieux !

La lyre en se brisant jette un son

plus sublime ;

La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,

Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;

Le cygne voit le ciel à son heure dernière,

L'homme seul, reportant ses regards en arrière,

Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?

Un soleil, un soleil ; une heure, et puis une heure ;

Ce qu'une nous apporte, une
autre nous l'enlève :

Travail, repos, douleur, et
quelquefois un rêve,

Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les
mains acharnées

S'attachant comme un lierre aux
débris des années,

Voit avec l'avenir s'écrouler son
espoir !

Pour moi, qui n'ai point pris
racine sur la terre,

Je m'en vais sans effort, comme

l'herbe légère

Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux
oiseaux de passage

Qui ne bâtissent point leurs nids
sur le rivage,

Qui ne se posent point sur les
rameaux des bois ;

Nonchalamment bercés sur le
courant de l'onde,

Ils passent en chantant loin des
bords ; et le monde

Ne connaît rien d'eux, que leur
voix.

Jamais aucune main sur la corde
sonore

Ne guida dans ses jeux sa main
novice encore.

L'homme n'enseigne pas ce
qu'inspire le ciel ;

Le ruisseau n'apprend pas à
couler dans sa pente,

L'aigle à fendre les airs d'une
aile indépendante,

L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa
haute demeure,

Sous le marteau sacré tour à
tour chante et pleure,

Pour célébrer l'hymen, la
naissance ou la mort ;

J'étais comme ce bronze épuré
par la flamme,

Et chaque passion, en frappant
sur mon âme,

En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe
éolienne,

Mêlant aux bruits des eaux sa
plainte aérienne,

Résonne d'elle-même au souffle
des zéphyrs.

Le voyageur s'arrête, étonné de

l'entendre,

Il écoute, il admire et ne saurait
comprendre

D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes
arrosée,

Mais les pleurs sont pour nous
la céleste rosée ;

Sous un ciel toujours pur le
cœur ne mûrit pas :

Dans la coupe écrasé le jus du
pampre coule,

Et le baume flétri sous le pied
qui le foule

Répond ses parfums sur nos
pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait
formé mon âme,

Tout ce qu'elle approchait
s'embrasait de sa flamme :

Don fatal ! et je meurs pour
avoir trop aimé !

Tout ce que j'ai touché s'est
réduit en poussière :

Ainsi le feu du ciel tombé sur la
bruyère

S'éteint quand tout est
consumé.

Mais le temps ?—Il n'est plus.—

Mais la gloire ?—Eh ! qu'importe
Cet écho d'un vain son, qu'un
siècle à l'autre apporte ?

Ce nom, brillant jouet de la
postérité ?

Vous qui de l'avenir lui
promettez l'empire,

Ecoutez cet accord que va rendre
ma lyre !...

Les vents l'ont déjà emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir
moins frivole.

Eh quoi ! le souvenir de ce son
qui s'envole

Autour d'un vain tombeau
retentirait toujours ?

Ce souffle d'un mourant, quoi !
c'est là de la gloire ?

Mais vous qui promettez les
temps à sa mémoire,

Mortels, possédez-vous deux
jours ?

J'en atteste les dieux ! depuis
que je respire,

Mes lèvres n'ont jamais
prononcé sans sourire

Ce grand nom inventé par le
délire humain ;

Plus j'ai pressé ce mot, plus je

l'ai trouvé vide,

Et je l'ai rejeté, comme une
écorce aride

Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une
gloire incertaine,

L'homme livre, en passant, au
courant qui l'entraîne

Un nom de jour en jour dans sa
course affaibli ;

De ce brillant débris le flot du
temps se joue ;

De siècle en siècle, il flotte, il
avance, il échoue

Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces
flots sans rivage ;

Au gré des vents, du ciel, qu'il
s'abîme ou surnage,

En serai-je plus grand ?
Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.

Le cygne qui s'envole aux voûtes
éternelles,

Amis ! s'informe-t-il si l'ombre
de ses ailes

Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu ?—
Demande à Philomèle

Pourquoi, durant les nuits, sa
douce voix se mêle

Au doux bruit des ruisseaux
sous l'ombrage roulant !

Je chantais, mes amis, comme
l'homme respire,

Comme l'oiseau gémit, comme le
vent soupire,

Comme l'eau murmure en
coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute
ma vie.

Mortels ! de tous ces biens
qu'ici-bas l'homme envie,

A l'heure des adieux je ne

regrette rien ;

Rien que l'ardent soupir qui vers
le ciel s'élance,

L'extase de la lyre, ou
l'amoureux silence

D'un cœur pressé contre le
mien.

Aux pieds de la beauté sentir
frémir sa lyre,

Voir d'accord en accord
l'harmonieux délire

Couler avec le son et passer
dans son sein,

Faire pleuvoir les pleurs de ces
yeux qu'on adore,

Comme au souffle des vents les
larmes de l'aurore

Tombent d'un calice trop plein ;

Voir le regard plaintif de la
vierge modeste

Se tourner tristement vers la
voûte céleste,

Comme pour s'envoler avec le
son qui fuit,

Puis retombant sur vous plein
d'une chaste flamme,

Sous ses cils abaissés laisser
briller son âme,

Comme un feu tremblant dans la

nuît ;

Voir passer sur son front
l'ombre de la pensée,

La parole manquer à sa bouche
oppressée,

Et de ce long silence entendre
enfin sortir

Ce mot qui retentit jusque dans
le ciel même,

Ce mot, le mot des dieux, et des
hommes : ... Je t'aime !

Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir ! un regret ! inutile
parole !

Sur l'aile de la mort, mon âme
au ciel s'envole ;

Je vais où leur instinct emporte
nos désirs ;

Je vais où le regard voit briller
l'espérance ;

Je vais où va le son qui de mon
luth s'élançe ;

Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans
les ombres funèbres,

La foi, cet œil de l'âme, a percé
mes ténèbres ;

Son prophétique instinct m'a
révélé mon sort.

Aux champs de l'avenir combien
de fois mon âme,

S'élançant jusqu'au ciel sur des
ailes de flamme,

A-t-elle devancé la mort ?

N'inscrivez point de nom sur ma
demeure sombre.

Du poids d'un monument ne
chargez pas mon ombre :

D'un peu de sable, hélas ! je ne
suis point jaloux.

Laissez-moi seulement à peine
assez d'espace

Pour que le malheureux qui sur

ma tombe passe

Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent dans le secret de
l'ombre et du silence,

Du gazon d'un cercueil la prière
s'élance

Et trouve l'espérance à côté de
la mort.

Le pied sur une tombe on tient
moins à la terre ;

L'horizon est plus vaste, l'âme
plus légère,

Monte au ciel avec moins
d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux
ondes, à la flamme,

Ce luth qui n'a qu'un son pour
répondre à mon âme !

Le luth des Séraphins va frémir
sous mes doigts.

Bientôt, vivant comme eux d'un
immortel délire,

Je vais guider, peut-être, aux
accords de ma lyre,

Des cieus suspendus à ma voix.

Bientôt !... Mais de la mort la
main lourde et muette

Vient de toucher la corde : elle
se brise, et jette

Un son plaintif et sourd dans la
vague des airs.

Mon luth glacé se tait... Amis,
prenez le vôtre ;

Et que mon âme encor passe
d'un monde à l'autre

Au bruit de vos sacrés concerts !



XIV – L'ANGE

Fragment épique

Dieu se lève ; et soudain sa voix
terrible appelle

De ses ordres secrets un
ministre fidèle,

Un de ces esprits purs qui sont
chargés par lui

De servir aux humains de
conseil et d'appui,

De lui porter leurs vœux sur
leurs ailes de flamme,

De veiller sur leur vie, et de

garder leur âme ;

Tout mortel a le sien : cet ange
protecteur,

Cet invisible ami veille autour
de son cœur,

L'inspire, le conduit, le relève
s'il tombe,

Et, portant dans les cieux son
âme entre ses mains,

La présente en tremblant au juge
des humains :

C'est ainsi qu'entre l'homme et
Jéhovah lui-même,

Entre le pur néant et la grandeur
suprême,

D'êtres inaperçus une chaîne
sans fin

Réunit l'homme à l'ange et
l'ange au séraphin ;

C'est ainsi que, peuplant
l'étendue infinie,

Dieu répandit partout l'esprit,
l'âme et la vie !

Au son de cette voix, qui fait
trembler le ciel,

S'élance devant Dieu l'archange
Ithuriel :

C'est lui qui du héros est le
céleste guide

Et qui pendant sa vie à ses
destins préside :

Sur les marches du trône, où de
la Trinité

Brille au plus haut des cieux la
triple majesté,

L'esprit, épouvanté de la
splendeur divine,

Dans un saint tremblement
soudain monte et s'incline,

Et du voile éclatant de ses deux
ailes d'or

Du céleste regard s'ombrage, et
tremble encor !

Mais Dieu, voilant pour lui sa

clarté dévorante,

Modère les accents de sa voix
éclatante,

Se penche sur son trône et lui
parle : soudain

Tout le ciel, attentif au Verbe
souverain,

Suspend les chants sacrés, et la
cour immortelle

S'apprête à recueillir la parole
éternelle.

Pour la première fois, sous la
voûte des cieux,

Cessa des chérubins le chœur
harmonieux :

On n'entendit alors dans les
saintes demeures

Que le bruit cadencé du char
léger des heures

Qui, des jours éternels mesurant
l'heureux cours,

Dans un cercle sans fin, fuit et
revient toujours ;

On n'entendit alors que la
sourde harmonie

Des sphères poursuivant leur
course indéfinie,

Et des astres pieux le murmure
d'amour,

Qui vient mourir au seuil du
céleste séjour !

Mais en vain dans le ciel les
chœurs sacrés se turent ;

Autour du trône en vain tous les
saints accoururent ;

L'archange entendit seul les
ordres du Très-Haut ;

Il s'incline, il adore, il s'élançe
aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits, une
étoile tombante,

Se détachant soudain de la
voûte éclatante,

Glisse, et d'un trait de feu

fendant l'obscurité,

Vient aux bords des marais
étendre sa clarté :

Tel, d'un vol lumineux et d'une
aile assurée,

L'ardent Ithuriel fend la plaine
azurée.

A peine a-t-il franchi ces déserts
enflammés,

Que la main du Très-Haut de
soleils a semés,

Il ralentit son vol, et, comme un
aigle immense,

Sur son aile immobile un instant
se balance :

Il craint que la clarté des
célestes rayons

Ne trahisse son vol aux yeux des
nations ;

Et secouant trois fois ses ailes
immortelles,

Trois fois en fait jaillir des
gerbes d'étincelles.

Le nocturne pasteur, qui compte
dans les cieux

Les astres tant de fois nommés
par ses aïeux,

Se trouble, et croit que Dieu de
nouvelles étoiles

A de l'antique nuit semé les
sombres voiles !

Mais, pour tromper les yeux,
l'archange essaye en vain

De dépouiller l'éclat de ce reflet
divin,

L'immortelle clarté dont son
aile est empreinte

L'accompagne au-delà de la
céleste enceinte ;

Et ces rayons du ciel, dont il est
pénétré,

Se détachant de lui, pâlisent
par degré.

Ainsi le globe ardent, que l'ange

des batailles

Inventa pour briser les tours et
les murailles,

Sur ses ailes de feu projeté dans
les airs,

Trace au sein de la nuit de
sinistres éclairs :

Immobile un moment au haut de
sa carrière,

Il pâlit, il retombe en perdant sa
lumière ;

Tous les yeux avec lui dans les
airs suspendus

Le cherchent dans l'espace et ne
le trouvent plus !

C'était l'heure où la nuit fait
descendre du ciel

Le silence et l'oubli,
compagnons du sommeil ;

Le fleuve, déroulant ses vagues
fugitives,

Réfléchissait les feux allumés
sur ses rives,

Ces feux abandonnés, dont les
débris mouvants

Pâlissaient, renaissaient,
mouraient au gré des vents ;

D'une antique forêt le ténébreux
ombrage

Couvrait au loin la plaine et
bordait le rivage :

Là, sous l'abri sacré du chêne,
aimé des Francs,

Clovis avait planté ses pavillons
errants !

Les vents, par intervalle agitant
les armures,

En tiraient dans la nuit de
belliqueux murmures ;

L'astre aux rayons d'argent, se
levant dans les cieux,

Répendait sur le champ son jour
mystérieux,

Et, se réfléchissant sur l'acier

des trophées,

Jetait dans la forêt des lueurs
étouffées :

Tels brillent dans la nuit, à
travers les rameaux,

Les feux tremblants du ciel,
réfléchis dans les eaux.

Le messager divin s'avance vers
la tente

Où Clovis, qu'entourait sa garde
vigilante,

Commençait à goûter les
nocturnes pavots :

Clodomir et Lisois, compagnons
du héros,

Debout devant la tente, appuyés
sur leur lance,

Gardaient l'auguste seuil, et
veillaient en silence.

Mais de la palme d'or qui brille
dans sa main

L'ange en touchant leurs yeux
les assoupit soudain :

Ils tombent ; de leur main la
lance échappe et roule,

Et sous son pied divin l'ange en
passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les
degrés.

Sur la peau d'un lion, dont les
ongles dorés

Retombaient aux deux bords de
sa couche d'ivoire,

Clovis dormait, bercé par des
songes de gloire.

L'ange, de sa beauté, de sa grâce
étonné,

Contemple avec amour ce front
prédestiné.

Il s'approche, il retient son
haleine divine,

Et sur le lit du prince en
souriant s'incline :

Telle une jeune mère, au milieu

de la nuit,

De son lit nuptial sortant au
moindre bruit,

Une lampe à la main, sur un pied
suspendue,

Vole à son premier-né,
tremblant d'être entendue,

Et, pour calmer l'effroi qui la
faisait frémir,

En silence longtemps le regarde
dormir !

Tel des ordres d'en haut
l'exécuteur fidèle,

Se penchant sur Clovis,
l'ombrageait de son aile.

Sur le front du héros il impose
ses mains :

Soudain, par un pouvoir ignoré
des humains,

Dénouant sans efforts les liens
de la vie,

Des entraves des sens son âme le
délie :

L'ange, qui la reçoit, dirige son
essor,

Et le corps du héros paraît
dormir encor !

Dans l'astre au front changeant,
dont la forme inégale,

Grandissant, décroissant,
mourant par intervalle,

Prête ou retire aux nuits ses
limpides rayons,

L'Eternel étendit d'immenses
régions,

Où, des êtres réels images
symboliques,

Les songes ont bâti leurs palais
fantastiques.

Sortis demi-formés des mains
du Tout-Puissant,

Ils tiennent à la fois de l'être et
du néant ;

Un souffle aérien est toute leur

essence,

Et leur vie est à peine une ombre
d'existence :

Aucune forme fixe, aucun
contour précis,

N'indiquèrent jamais ces êtres
indécis ;

Mais ils sont, aux regards de
Dieu qui les fit naître,

L'image du possible et les
ombres de l'être !

La matière et le temps sont
soumis à leurs lois.

Revêtus tour à tour de formes de
leur choix,

Tantôt de ce qui fut ils rendent
les images ;

Et tantôt, s'élançant dans le
lointain des âges,

Tous les êtres futurs, au néant
arrachés,

Apparaissent d'avance en leurs
jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a
fermé la paupière,

Sur les pâles rayons de l'astre
du mystère

Ils glissent en silence, et leurs
nombreux essaims

Ravissent au sommeil les âmes
des humains,

Et, les portant d'un trait à leurs
palais magiques,

Font éclore à leurs yeux des
mondes fantastiques.

De leur globe natal les divers
éléments,

Subissant à leur voix d'éternels
changements,

Ne sont jamais fixés dans des
formes prescrites,

Ne connaissent ni lois, ni repos,
ni limites ;

Mais sans cesse en travail, l'un

par l'autre pressés,

Séparés, confondus, attirés,
repoussés,

Comme les flots mouvants d'une
mer en furie,

Leur forme insaisissable à
chaque instant varie :

Où des fleuves coulaient, où
mugissaient des mers,

Des sommets escarpés
s'élancent dans les airs ;

Soudain dans les vallons les
montagnes descendent,

Sur leurs flancs décharnés des
champs féconds s'étendent,

Qui, changés aussitôt en
immenses déserts,

S'abîment à grand bruit dans
des gouffres ouverts !

Des cités, des palais et des
temples superbes

S'élèvent, et soudain sont
cachés sous les herbes ;

Tout change, et les cités, et les
monts et les eaux,

S'y déroulent sans terme en
horizons nouveaux :

Tel roulait le chaos dans les
déserts du vide,

Lorsque Dieu séparant le terre
du fluide,

De la confusion des éléments
divers

Son regard créateur vit sortir
l'univers !

C'est là qu'Ithuriel, sur son aile
brillante,

Du héros endormi portait l'âme
tremblante.

A peine il a touché ces bords
mystérieux,

L'ombre de l'avenir éclôt devant
ses yeux !

L'ange s'y précipite ; et son âme

étonnée

Parcourt en un clin d'œil
l'immense destinée !



XV – CONSOLATION

Quand le Dieu qui me frappe,
attendri par mes larmes,

De mon cœur oppressé soulève
un peu sa main,

Et, donnant quelque trêve à mes
longues alarmes,

Laisse tarir mes yeux et respirer
mon sein ;

Soudain, comme le flot refoulé
du rivage

Aux bords qui l'ont brisé revient
en gémissant,

Ou comme le roseau, vain jouet
de l'orage,

Qui plie et rebondit sous la main
du passant,

Mon cœur revient à Dieu, plus
docile et plus tendre,

Et de ses châtiments perdant le
souvenir,

Comme un enfant soumis n'ose
lui faire entendre

Qu'un murmure amoureux pour
se plaindre et bénir !

Que le deuil de mon âme était
lugubre et sombre !

Que de nuits sans pavots, que de

jours sans soleil !

Que de fois j'ai compté les pas
du temps dans l'ombre,

Quand les heures passaient sans
mener le sommeil !

Mais loin de moi ces temps ! que
l'oubli les dévore !

Ce qui n'est plus pour l'homme
a-t-il jamais été ?

Quelques jours sont perdus ;
mais le bonheur encore,

Peut fleurir sous mes yeux
comme une fleur d'été !

Tous les jours sont à toi ! que
t'importe leur nombre ?

Tu dis : le temps se hâte, ou
revient sur ses pas ;

Eh ! n'es-tu pas celui qui fit
reculer l'ombre

Sur le cadran rempli d'un roi
que tu sauvas ?

Si tu voulais ! ainsi le torrent de
ma vie,

A sa source aujourd'hui
remontant sans efforts,

Nourrirait de nouveau ma
jeunesse tarie,

Et de ses flots vermeils
féconderait ses bords ;

Ces cheveux dont la neige,
hélas ! argente à peine

Un front où la douleur a gravé le
passé,

S'ombrageraient encor de leur
touffe d'ébène,

Aussi pur que la vague où le
cygne a passé !

L'amour ranimerait l'éclat de
ces prunelles,

Et ce foyer du cœur, dans les
yeux répété,

Lancerait de nouveau ces
chastes étincelles

Qui d'un désir craintif font

rougir la beauté !

Dieu ! laissez-moi cueillir cette
palme féconde,

Et dans mon sein ravi l'emporter
pour toujours,

Ainsi que le torrent emporte
dans son onde

Les roses de Saron qui
parfument son cours !

Quand pourrai-je la voir sur
l'enfant qui repose

S'incliner doucement dans le
calme des nuits ?

Quand verrai-je ses fils de leurs
lèvres de rose

Se suspendre à son sein comme
l'abeille aux lis !

A l'ombre du figuier, près du
courant de l'onde,

Loin de l'œil de l'envie et des
pas du pervers,

Je bâtirai pour eux un nid parmi
le monde,

Comme sur un écueil
l'hirondelle des mers !

Là, sans les abreuver à ces
sources amères

Où l'humaine sagesse a mêlé
son poison,

De ma bouche fidèle aux leçons
de mes pères,

Pour unique sagesse ils
apprendront ton nom !

Là je leur laisserai, pour unique
héritage,

Tout ce qu'à ses petits laisse
l'oiseau du ciel,

L'eau pure du torrent, un nid
sous le feuillage,

Les fruits tombés de l'arbre, et
ma place au soleil !

Alors, le front chargé de
guirlandes fanées,

Tel qu'un vieux olivier parmi ses

rejetons,

Je verrai de mes fils les
brillantes années

Cacher mon tronc flétri sous
leurs jeunes festons !

Alors j'entonnerai l'hymne de
ma vieillesse,

Et, convive enivré des vins de ta
bonté,

Je passerai la coupe aux mains
de la jeunesse,

Et je m'endormirai dans ma
félicité !



XVI – LES PRELUDES

La nuit, pour rafraîchir la nature
embrasée,

De ses cheveux d'ébène
exprimant la rosée,

Pose au sommet des monts ses
pieds silencieux,

Et l'ombre et le sommeil
descendent sur mes yeux :

C'était l'heure où jadis !... Mais
aujourd'hui mon âme,

Comme un feu dont le vent
n'excite plus la flamme,

Fait pour se ranimer un inutile
effort,

Retombe sur soi-même, et
languit et s'endort !

Que ce calme lui pèse ! O lyre ! ô
mon génie !

Musique intérieure, ineffable
harmonie,

Harpes, que j'entendais
résonner dans les airs

Comme un écho lointain des
célestes concerts,

Pendant qu'il en est temps,

pendant qu'il vibre encore,

Venez, venez bercer ce cœur qui
vous implore.

Et toi qui donnes l'âme à mon
luth inspiré,

Esprit capricieux, viens, prélude
à ton gré !

Il descend ! il descend ! La harpe
obéissante

A frémi mollement sous son vol
cadencé,

Et de la corde frémissante

Le souffle harmonieux dans mon
âme a passé !

* * *

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses
bords ?

Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous
l'ombrage

Rendent-ils de tristes accords ?

De quoi gémit la tourterelle

Quand, dans le silence des bois,

Seule auprès du ramier fidèle,

L'Amour fait palpiter son aile,

Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi, qui mollement te livres
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivres,
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon
cœur ?

Plus jeune que la jeune aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient
d'éclorre,

Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire

De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,
Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle
abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au cri de la volupté ;
Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie

Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.
Ah ! laisse le zéphire avide
A leur source arrêter tes pleurs ;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot
limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.
Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la

mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée !

Le terme incertain de nos jours ?

Pourvu que sur l'onde calmée,

Par une pente parfumée,

Le temps nous entraîne en son cours ;

Pourvu que, durant le passage,

Couché dans tes bras à demi,

Les yeux tournés vers ton image,

Sans le voir, j'aborde au rivage

Comme un voyageur endormi.

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien
suprême,

Et sans rien reprocher aux
dieux,

Un jour de la terre où l'on aime
Evanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux.

Non, non, brise à jamais cette

corde amollie !

Mon cœur ne répond plus à ta
voix affaiblie.

L'amour n'a pas de sons qui
puissent l'exprimer :

Pour révéler sa langue, il faut, il
faut aimer.

Un seul soupir du cœur que le
cœur nous renvoie,

Un œil demi-voilé par des
larmes de joie,

Un regard, un silence, un accent
de sa voix,

Un mot toujours le même et
répété cent fois,

O lyre ! en disent plus que ta
vaine harmonie,

L'amour est à l'amour, le reste
est au génie.

Si tu veux que mon cœur
résonne sous ta main,

Tire un plus mâle accord de tes
fibres d'airain.

* * *

J'entends, j'entends de loin
comme une voix qui gronde ;

Un souffle impétueux fait
frissonner les airs,

Comme l'on voit frissonner

l'onde

Quand l'aigle, au vol pesant,
rase le sein des mers.

* * *

Eh ! qui m'emportera sur des
flots sans rivages ?

Quand pourrai-je, la nuit, aux
clartés des orages,

Sur un vaisseau sans mâts, au
gré des aquilons,

Fendre de l'Océan les liquides
vallons ?

M'engloutir dans leur sein,
m'élancer sur leurs cimes

Rouler avec la vague, au fond
des noirs abîmes ?

Et, revomi cent fois par les
gouffres amers,

Flotter comme l'écume, au vaste
sein des mers ?

D'effroi, de volupté, tour à tour
éperdue,

Cent fois entre la vie et la mort
suspendue,

Peut-être que mon âme, au sein
de ces horreurs,

Pourrait jouir au moins de ses
propres terreurs ;

Et, prête à s'abîmer dans la nuit

qu'elle ignore,

A la vie un moment se
reprendrait encore,

Comme un homme roulant des
sommets d'un rocher,

De ses bras tout sanglants
cherche à s'y rattacher.

Mais toujours repasser par une
même route,

Voir ses jours épuisés s'écouler
goutte à goutte ;

Mais suivre pas à pas dans
l'immense troupeau

Ces générations, inutile fardeau,

Qui meurent pour mourir, qui
vécurent pour vivre,

Et dont chaque printemps la
terre se délivre,

Comme dans nos forêts le chêne
avec mépris

Livre aux vents des hivers ses
feuillages flétris ;

Sans regrets, sans espoir,
avancer dans la vie

Comme un vaisseau qui dort sur
une onde assoupie ;

Sentir son âme usée en
impuissant effort

Se ronger lentement sous la

rouille du sort ;

Penser sans découvrir, aspirer
sans atteindre,

Briller sans éclairer, et pâlir
sans s'éteindre :

Hélas ! tel est mon sort et celui
des humains !

Nos pères ont passé par les
mêmes chemins.

Chargés du même sort, nos fils
prendront nos places.

Ceux qui ne sont pas nés y
trouveront leurs traces.

Tout s'use, tout périt, tout
passe : mais, hélas !

Excepté les mortels, rien ne
change ici-bas !

* * *

Toi qui rendais la force à mon
âme affligée,

Esprit consolateur, que ta voix
est changée !

On dirait qu'on entend, au
séjour des douleurs,

Rouler, à flots plaintifs, le sourd
torrent des pleurs.

Pourquoi gémir ainsi, comme un
souffle d'orage,

A travers les rameaux qui

pleurent leur feuillage ?

Pourquoi ce vain retour vers la
félicité ?

Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-
il jamais été ?

Faut-il que le regret, comme une
ombre ennemie,

Vienne s'asseoir sans cesse au
festin de la vie ?

Et d'un regard funèbre effrayant
les humains,

Fasse tomber toujours les
coupes de leurs mains ?

Non : de ce triste aspect que ta
voix me délivre !

Oublions, oublions : c'est le
secret de vivre.

Viens ; chante, et du passé
détournant mes regards

Précipite mon âme au milieu des
hasards !

* * *

De quels sons belliqueux mon
oreille est frappée !

C'est le cri du clairon, c'est la
voix du coursier ;

La corde de sang trempée

Retentit comme l'épée

Sur l'orbe du bouclier.

* * *

La trompette a jeté le signal des
alarmes :

Aux armes ! et l'écho répète au
loin : Aux armes !

Dans la plaine soudain les
escadrons épars,

Plus prompts que l'aquilon,
fondent de toutes parts ;

Et sur les flancs épais des
légions mortelles

S'étendent tout à coup comme
deux sombres ailes.

Le coursier, retenu par un frein
impuissant,

Sur ses jarrets pliés s'arrête en
frémissant ;

La foudre dort encore, et sur la
foule immense,

Plane, avec la terreur, un
lugubre silence :

On n'entend que le bruit de cent
mille soldats,

Marchant comme un seul
homme au-devant du trépas.

Les roulements des chars, les
coursiers qui hennissent,

Les ordres répétés qui dans l'air
retentissent,

Ou le bruit des drapeaux
soulevés par les vents,

Qui, sur les camps rivaux
flottant à plis mouvants,

Tantôt semblent, enflés d'un
souffle de victoire,

Vouloir voler d'eux-mêmes au-
devant de la gloire,

Et tantôt retombant le long des
pavillons,

De leurs funèbres plis couvrir
leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà
les bronzes grondent,

Ces tonnerres lointains se

croisent, se répondent ;

Des tubes enflammés la foudre
avec effort

Sort, et frappe en sifflant comme
un souffle de mort ;

Le boulet dans les rangs laisse
une large trace.

Ainsi qu'un laboureur qui passe
et qui repasse,

Et, sans se reposer déchirant le
vallon,

A côté du sillon creuse un autre
sillon :

Ainsi le trait fatal dans les rangs
se promène

Et comme des épis les couche
dans la plaine.

Ici tombe un héros moissonné
dans sa fleur,

Superbe et l'œil brillant
d'orgueil et de valeur.

Sur son casque ondulant, d'où
jaillit la lumière,

Flotte d'un noir coursier
l'ondoyante crinière :

Ce casque éblouissant sert de
but au trépas ;

Par la foudre frappé d'un coup
qu'il ne sent pas,

Comme un faisceau d'acier il
tombe sur l'arène ;

Son coursier bondissant, qui
sent flotter la rêne,

Lance un regard oblique à son
maître expirant,

Revient, penche sa tête et le
flaire en pleurant.

Là, tombe un vieux guerrier qui,
né dans les alarmes,

Eut les camps pour patrie, et
pour amours, ses armes.

Il ne regrette rien que ses chers
étendards,

Et les suit en mourant de ses

derniers regards...

La mort vole au hasard dans
l'horrible carrière :

L'un périt tout entier ; l'autre,
sur la poussière,

Comme un tronc dont la hache a
coupé les rameaux,

De ses membres épars voit voler
les lambeaux,

Et, se traînant encor sur la terre
humectée,

Marque en ruisseaux de sang sa
trace ensanglantée.

Le blessé que la mort n'a frappé
qu'à demi

Fuit en vain, emporté dans les
bras d'un ami :

Sur le sein l'un de l'autre ils
sont frappés ensemble

Et bénissent du moins le coup
qui les rassemble.

Mais de la foudre en vain les
livides éclats

Pleuvent sur les deux camps ;
d'intrépides soldats,

Comme la mer qu'entrouvre une
proue écumante

Se referme soudain sur sa trace
fumante,

Sur les rangs écrasés formant de
nouveaux rangs,

Viennent braver la mort sur les
corps des mourants !...

Cependant, las d'attendre un
trépas sans vengeance,

Les deux camps à la fois (l'un
sur l'autre s'élance)

Se heurtent, et du choc ouvrant
leurs bataillons,

Mêlent en tournoyant leurs
sanglants tourbillons !

Sous le poids des coursiers les
escadrons s'entrouvrent,

D'une voûte d'airain les rangs

pressés se couvrent,

Les feux croisent les feux, le fer
frappe le fer ;

Les rangs entre-choqués lancent
un seul désir :

Le salpêtre, au milieu des
torrents de fumée,

Brille et court en grondant sur la
ligne enflammée,

Et d'un nuage épais enveloppant
leur sort,

Cache encore à nos yeux la
victoire ou la mort.

Ainsi quand deux torrents dans
deux gorges profondes

Dans le lit trop étroit qu'ils vont
se disputer

Viennent au même instant
tomber et se heurter,

Le flot choque le flot, les vagues
courroucées

Rejaillissent au loin par les
vagues poussées,

D'une poussière humide
obscurcissent les airs,

Du fracas de leur chute
ébranlent les déserts,

Et portant leur fureur au lit qui
les rassemble,

Tout en s'y combattant leurs
flots roulent ensemble.

Mais la foudre se tait. Ecoutez !
... Des concerts

De cette plaine en deuil s'élèvent
dans les airs :

La harpe, le clairon, la joyeuse
cymbale,

Mêlant leurs voix d'airain,
montent par intervalle,

S'éloignent par degrés, et sur
l'aile des vents

Nous jettent leurs accords, et les
cris des mourants !...

De leurs brillants éclats les

coteaux retentissent,

Le cœur glacé s'arrête, et tous
les sens frémissent,

Et dans les airs pesants que le
son vient froisser

On dirait qu'on entend l'âme des
morts passer !

Tout à coup le soleil, dissipant
le nuage,

Eclaire avec horreur la scène du
carnage ;

Et son pâle rayon, sur la terre
glissant,

Découvre à nos regards de longs
ruisseaux de sang,

Des coursiers et des chars brisés
dans la carrière,

Des membres mutilés épars sur
la poussière,

Les débris confondus des armes
et des corps,

Et les drapeaux jetés sur des
monceaux de morts !

Accourez maintenant, amis,
épouses, mères !

Venez compter vos fils, vos
amants et vos frères !

Venez sur ces débris disputer
aux vautours

L'espoir de vos vieux ans, le
fruit de vos amours !

Que de larmes sans fin sur eux
vont se répandre !

Dans vos cités en deuil, que de
cris vont s'entendre,

Avant qu'avec douleur la terre
ait reproduit,

Misérables mortels, ce qu'un
jour a détruit !

Mais au sort des humains la
nature insensible

Sur leurs débris épars suivra
son cours paisible :

Demain, la douce aurore, en se

levant sur eux,

Dans leur acier sanglant
réfléchira ses feux ;

Le fleuve lavera sa rive
ensanglantée,

Les vents balayeront leur
poussière infectée,

Et le sol, engraisé de leurs
restes fumants,

Cachera sous des fleurs leurs
pâles ossements !

Silence, esprit de feu ! Mon âme
épouvantée

Suit le frémissement de ta corde
irritée,

Et court en frissonnant sur tes
pas belliqueux,

Comme un char emporté par
deux coursiers fougueux ;

Mais mon œil attristé de ces
sombres images

Se détourne en pleurant vers de
plus doux rivages ;

N'as-tu point sur ta lyre un
chant consolateur ?

N'as-tu pas entendu la flûte du
pasteur ?

Quand seul, assis en paix sous le
pampre qui plie,

Il charme par ses airs les heures
qu'il oublie,

Et que l'écho des bois, ou le
fleuve en coulant,

Porte de saule en saule un son
plaintif et lent ?

Souvent pour l'écouter, le soir,
sur la colline,

Du côté de ses chants mon
oreille s'incline,

Mon cœur, par un soupir
soulagé de son poids,

Dans un monde étranger se perd
avec la voix ;

Et je sens par moments, sur mon

âme calmée,

Passer avec le son une brise
embaumée,

Plus douce qu'à mes sens
l'ombre des arbrisseaux,

Ou que l'air rafraîchi qui sort du
lit des eaux.

* * *

Un vent caresse ma lyre

Comme l'aile d'un oiseau,

Sa voix dans le cœur expire,

Et l'humble corde soupire

Comme un flexible roseau !

* * *

O vallons paternels ! doux
champs ! humble chaumière,

Aux bords penchants des bois
suspendus aux coteaux,

Dont l'humble toit, caché sous
des touffes de lierre,

Ressemble au nid sous les
rameaux !

Gazons entrecoupés de
ruisseaux et d'ombrages,

Seuil antique où mon père,
adoré comme un roi,

Comptait ses gras troupeaux
rentrant des pâturages,

Ouvrez-vous ! ouvrez-vous !
c'est moi.

Voilà du dieu des champs la
rustique demeure.

J'entends l'airain frémir au
sommet de ses tours ;

Il semble que dans l'air une voix
qui me pleure

Me rappelle à mes premiers
jours !

Oui, je reviens à toi, berceau de
mon enfance,

Embrasser pour jamais tes
foyers protecteurs ;

Loin de moi les cités et leur
vaine opulence,

Je suis né parmi les pasteurs !

Enfant, j'aimais, comme eux, à
suivre dans la plaine

Les agneaux pas à pas, égarés
jusqu'au soir ;

A revenir, comme eux, baigner
leur tendre laine

Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux
lianes légères,

A gravir dans les airs de
rameaux en rameaux,

Pour ravir, le premier, sous
l'aile de leurs mères

Les tendres œufs des
tourtereaux ;

J'aimais les voix du soir dans
les airs répandues,

Le bruit lointain des chars
gémissant sous leur poids,

Et le sourd tintement des
cloches suspendues

Au cou des chevreaux, dans les
bois ;

Et depuis, exilé de ces douces
retraites,

Comme un vase imprégné d'une

première odeur,

Toujours, loin des cités, des
voluptés secrètes

Entraînaient mes yeux et mon
cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous
vos sacrés ombrages !

Vous qui couvrez le seuil de
rameaux éplorés,

Saules contemporains, courbez
vos longs feuillages

Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux
gazons que je foule,

Arbres, que dans mes jeux
j'insultais autrefois,

Et toi qui, loin de moi, te cachais
à la foule,

Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos
riants asiles,

Les regrets du passé, les songes
du futur :

J'y viens vivre ; et, couché sous
vos berceaux fertiles,

Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le cœur pur, au réveil
de l'aurore,

Pour bénir, au matin, le Dieu qui
fait le jour ;

Voir les fleurs du vallon sous la
rosée éclore

Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la
colline exhale,

Ou l'humide fraîcheur qui tombe
des forêts ;

Voir onduler de loin l'haleine
matinale

Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source
qu'elle aime,

Ou suspendre la chèvre au cytise
embaumé,

Ou voir ses blancs taureaux
venir tendre d'eux-mêmes

Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le
sillon qui crie,

Du pampre domestique émonder
les berceaux,

Ou creuser mollement, au sein
de la prairie,

Les lits murmurants des
ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de
la chaumière,

Tendre au pauvre qui passe un
morceau de son pain ;

Et, fatigué du jour, y fermer sa
paupière

Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans
leur ordre paisible,

Les jours suivre les jours, sans
faire plus de bruit

Que ce sable léger dont la fuite
insensible

Nous marque l'heure qui
s'enfuit ;

Voir, de vos doux vergers, sur

vos fronts les fruits pendre

Les fruits d'un chaste amour
dans vos bras accourir

Et sur eux appuyé doucement
redescendre :

C'est assez pour qui doit
mourir.

Le chant meurt, la voix tombe :
adieu, divin Génie !

Remonte au vrai séjour de la
pure harmonie :

Tes chants ont arrêté les larmes
dans mes yeux.

Je lui parlais encore... il était
dans les cieux.



XVII – L'APPARITION DE L'OMBRE DE SAMUEL A SAUL

Fragment dramatique

Saül, La Pythonisse d'Endor

Saül, seul.

Peut-être... Puisqu'enfin je puis
le consulter,

Le Ciel peut-être, est las de me
persécuter ?

A mes yeux dessillés la vérité va
luire :

Mais au livre du sort, ô Dieu !
que vont-ils lire ?...

De ce livre fatal qui s'explique
trop tôt,

Chaque jour, chaque instant,
hélas ! révèle un mot.

Pourquoi donc devancer le
temps qui nous l'apporte ?

Pourquoi, dans cet abîme, avant
l'heure... ? N'importe

C'est trop, c'est trop longtemps
attendre dans la nuit

Les invisibles coups du bras qui

me poursuit !

J'aime mieux, déroulant la
trame infortunée,

Y lire ; d'un seul trait, toute ma
destinée !

(La Pythonisse d'Endor entre
sur la scène.)

Est-ce toi qui, portant l'avenir
dans ton sein,

Viens, au roi d'Israël, annoncer
son destin ?

La Pythonisse

C'est moi.

Saül

Qui donc es-tu ?

La Pythonisse

La voix du Dieu suprême.

Saül

Tremble de me tromper !

La Pythonisse

Saül, tremble toi-même !

Saül

Eh bien ! qu'apportes-tu ?

La Pythonisse

Ton arrêt !

Saül

Parle.

La Pythonisse

O ciel !

Pourquoi m'as-tu choisie entre
tout Israël ?

Mon cœur est faible, ô Ciel ! et
mon sexe est timide.

Choisis, pour ton organe, un
sein plus intrépide ;

Pour annoncer au roi tes divines
fureurs,

Qui suis-je ?

Saül, *étonné*

Eh quoi ! tu trembles et tu

verses des pleurs !

Quoi ! ministre du Ciel, tu n'es plus qu'une femme !

La Pythonisse

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon âme !

Saül

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler ?

La Pythonisse

Mais ma bouche, ô mon roi ! se refuse à parler.

Saül, avec colère

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma

patience :

Parle, si tu le peux, ou sors de
ma présence !

La Pythonisse

Que ne puis-je sortir, emportant
avec moi

Tout ce qu'ici je viens
prophétiser sur toi ?

Mais un dieu me retient, me
pousse, me ramène ;

Je ne puis résister à son bras qui
m'entraîne.

Oui, je sens ta présence, ô dieu
persécuteur !

Et ta fureur divine a passé dans
mon cœur.

(Avec plus d'horreur.)

Mais quel rayon sanglant vient
frapper ma paupière !

Mon œil épouvanté cherche et
fuit la lumière !

Silence !... l'avenir ouvre ses
noirs secrets !

Quel chaos de malheurs, de
vertus, de forfaits !

Dans la confusion je les vois
tous ensemble !

Comment, comment saisir le fil
qui les rassemble !

Saül... Michol... David...
Malheureux Jonathas !

Arrête ! arrête, ô roi ! ne
m'interroge pas.

Saül, tremblant

Que dis-tu de David, de
Jonathas ? achève !

La Pythonisse, montrant une
ombre du doigt.

Que l'ombre se dissipe et le
voile se lève :

C'est lui !...

Saül

Qui donc ?

La Pythonisse

David !...

Saül

Eh bien ?

La Pythonisse

Il est vainqueur !

Quel triomphe ! O David ! que
d'éclat t'environne !

Que vois-je sur ton front ?

Saül

Achève !

La Pythonisse

Une couronne !...

Saül

Perfide ! qu'as-tu dit ? lui,
David, couronné ?

La Pythonisse, *avec tristesse.*

Hélas ! et tu péris, jeune homme
infortuné !

Pour pleurer ton sort, belle et
tendre victime,

Les palmiers de Cadès ont
incliné leur cime !...

Grâce ! grâce, ô mon Dieu !
détourne tes fureurs !

Saül a bien assez de ses propres
malheurs !...

Mais la mort l'a frappé, sans
pitié pour ses charmes,

Hélas ! et David même en a
versé des larmes !...

Saül

Silence ! c'est assez : j'en ai trop
écouté.

La Pythonisse

Saül, pour tes forfaits ton fils
est rejeté.

D'un prince condamné Dieu
détourne sa face,

D'un souffle de sa bouche il
dissipe sa race :

Le sceptre est arraché !...

Saül, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi !

La Pythonisse

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi !

Le sceptre est arraché de tes mains sans défense ;

Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,

Et ces biens, par Dieu même, à ta race promis,

Transportés à David, passent

tous à ses fils.

Que David est brillant ! que son triomphe est juste !

Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste !

Que vois-je ? un Dieu lui-même... ! O vierges du saint lieu !

Chantez, chantez David ! David enfante un Dieu !...

Saül

Ton audace à la fin a comblé la mesure :

Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.

Dieu m'a promis le trône, et
Dieu ne trompe pas.

La Pythonisse

Dieu promet ses fureurs à des
princes ingrats.

Saül

Crois-tu qu'impunément ta
bouche ici m'outrage ?

La Pythonisse

Crois-tu faire d'un Dieu varier le
langage ?

Saül

Sais-tu quel sort t'attend ? Sais-
tu... ?

La Pythonisse

Ce que je sais,

C'est que ton propre bras va
punir tes forfaits ;

Et qu'avant que des cieux le
flambeau se retire,

Un Dieu justifiera tout ce qu'un
Dieu m'inspire.

Adieu ; malheureux père ! adieu,
malheureux roi !

(Elle se retire, Saül la retient par
force.)

Saül

Non, non, perfide, arrête !

écoute, et réponds-moi.

C'est souffrir trop longtemps
l'insolence et l'injure :

Je veux convaincre ici ta bouche
d'imposture.

Si le Ciel à tes yeux a su les
révéler,

Quels sont donc ces forfaits
dont tu m'oses parler ?

La Pythonisse

L'ombre les a couverts, l'ombre
les couvre encore,

Saül ! Mais le Ciel voit ce que la
terre ignore.

Ne tente pas le Ciel.

Saül

Non : parle si tu sais.

La Pythonisse

L'ombre de Samuel te dira ces
forfaits...

Saül

Samuel ! Samuel ? Eh quoi ! que
veux-tu dire ?

La Pythonisse

Toi-même, en traits de sang, ne
peux-tu pas le lire ?

Saül

Eh bien, qu'a de commun ce
Samuel et moi ?

La Pythonisse

Qui plongea dans son sein ce fer
sanglant ?

Saül

Qui ?

La Pythonisse

Toi !

Saül, furieux et se précipitant
sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop longtemps
épargné ma clémence,

Ton audace à la fin appelle ma

vengeance !

(Prêt à la frapper.)

Tiens ; va dire à ton Dieu, va
dire à Samuel,

Comment Saül punit ton
imposture...

*(Au moment où il va frapper, il
voit l'ombre de Samuel,*

il laisse tomber la lance, il
recule.)

O Ciel !

Ciel ! que vois-je ? C'est toi !
c'est ton ombre sanglante !

Quel regard !... Son aspect m'a

glacé d'épouvante !

Pardonne, ombre fatale ? oh !
pardonne ! oui, c'est moi,

C'est moi qui t'ai porté tous ces
coups que je vois !

Quoi ! depuis si longtemps !
quoi ! ton sang coule encore !

Viens-tu pour le venger ?...
Tiens...

(Il découvre sa poitrine et tombe
à genoux.)

Mais il s'évapore !...

(La Pythonisse disparaît
pendant ces derniers mots.)



XVIII – STANCES

Et j'ai dit dans mon cœur : Que
faire de la vie ?

Irai-je encor, suivant ceux qui
m'ont devancé,

Comme l'agneau qui passe où sa
mère a passé,

Imiter des mortels l'immortelle
folie ?

L'un cherche sur les mers les
trésors de Memnom,

Et la vague engloutit ses vœux et
son navire ;

Dans le sein de la gloire où son
génie aspire,

L'autre meurt enivré par l'écho
d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa
vaste trame,

Celui-là fonde un trône, et
monte pour tomber ;

Dans des pièges plus doux
aimant à succomber,

Celui-ci lit son sort dans les
yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les
bras de la faim ;

Le laboureur conduit sa fertile

charrue ;

Le savant pense et lit, le guerrier
frappe et tue ;

Le mendiant s'assied sur les
bords du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont
où va la feuille

Que chasse devant lui le souffle
des hivers.

Ainsi vont se flétrir dans leurs
travaux divers

Ces générations que le temps
sème et cueille !

Ils luttèrent contre lui, mais le
temps a vaincu ;

Comme un fleuve engloutit le
sable de ses rives,

Je l'ai vu dévorer leurs ombres
fugitives.

Ils sont nés, ils sont morts :
Seigneur, ont-ils vécu ?

Pour moi, je chanterai le maître
que j'adore,

Dans le bruit des cités, dans la
paix des déserts,

Couché sur le rivage, ou flottant
sur les mers,

Au déclin du soleil, au réveil de
l'aurore.

La terre m'a crié : Qui donc est
le Seigneur ?

Celui dont l'âme immense est
partout répandue,

Celui dont un seul pas mesure
l'étendue,

Celui dont le soleil emprunte sa
splendeur ;

Celui qui du néant a tiré la
matière,

Celui qui sur le vide a fondé
l'univers,

Celui qui sans rivage a renfermé
les mers,

Celui qui d'un regard a lancé la

lumière ;

Celui qui ne connaît ni jour ni
lendemain,

Celui qui de tout temps de soi-
même s'enfante,

Qui vit dans l'avenir comme à
l'heure présente,

Et rappelle les temps échappés
de sa main :

C'est lui ! c'est le Seigneur : que
ma langue redise

Les cent noms de sa gloire aux
enfants des mortels.

Comme la harpe d'or pendue à
ses autels,

Je chanterai pour lui, jusqu'à ce
qu'il me brise...



XIX – LA LIBERTE, OU UNE NUIT A ROME

A Eli..., Duch. de Dev...

Comme l'astre adouci de
l'antique Elysée,

Sur les murs dentelés du sacré
Colysée,

L'astre des nuits, perçant des
nuages épars,

Laisse dormir en paix ses longs
et doux regards,

Le rayon qui blanchit ses vastes
flancs de pierre,

En glissant à travers les pans
flottants du lierre,

Dessine dans l'enceinte un
lumineux sentier ;

On dirait le tombeau d'un
peuple tout entier,

Où la mémoire, errante après
des jours sans nombre,

Dans la nuit du passé viendrait
chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans
les cieux,

Le monument debout défie

encor les yeux ;

Le regard égaré dans ce dédale
oblique,

De degrés en degrés, de portique
en portique,

Parcourt en serpentant ce
lugubre désert,

Fuit, monte, redescend, se
retrouve et se perd.

Là, comme un front penché sous
le poids des années,

La ruine, abaissant ses voûtes
inclinées,

Tout à coup se déchire en
immenses lambeaux,

Pend comme un noir rocher sur
l'abîme des eaux ;

Ou des vastes hauteurs de son
faîte superbe

Descendant par degrés jusqu'au
niveau de l'herbe,

Comme un coteau qui meurt
sous les fleurs du vallon,

Vient mourir à nos pieds sur des
lits de gazon.

Sur les flancs décharnés de ces
sombres collines,

Des forêts dans les airs ont jeté
leurs racines :

Là, le lierre jaloux de
l'immortalité,

Triomphe en possédant ce que
l'homme a quitté ;

Et pareil à l'oubli, sur ces murs
qu'il enlace,

Monte de siècle en siècle aux
sommets qu'il efface.

Le buis, l'if immobile, et l'arbre
des tombeaux,

Dressent en frissonnant leurs
funèbres rameaux,

Et l'humble giroflée, aux
lambris suspendue,

Attachant ses pieds d'or dans la

pierre fendue,

Et balançant dans l'air ses longs
rameaux flétris,

Comme un doux souvenir fleurit
sur des débris.

Aux sommets escarpés du
fronton solitaire,

L'aigle à la frise étroite a
suspendu son aire :

Au bruit sourd de mes pas, qui
troublent son repos,

Il jette un cri d'effroi, grossi par
mille échos,

S'élance dans le ciel, en
redescend, s'arrête,

Et d'un vol menaçant plane
autour de ma tête.

Du creux des monuments, de
l'ombre des arceaux,

Sortent en gémissant de
sinistres oiseaux :

Ouvrant en vain dans l'ombre
une ardente prunelle,

L'aveugle amant des nuits bat
les murs de son aile ;

La colombe, inquiète à mes pas
indiscrets,

Descend, vole et s'abat de
cyprès en cyprès,

Et sur les bords brisés de
quelque urne isolée,

Se pose en soupirant comme une
âme exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous
ces vastes débris,

En tirent des soupirs, des
hurlements, des cris :

On dirait qu'on entend le torrent
des années

Rouler sous ces arceaux ses
vagues déchaînées,

Renversant, emportant, minant
de jours en jours

Tout ce que les mortels ont bâti

sur son cours.

Les nuages flottants dans un ciel
clair et sombre,

En passant sur l'enceinte y font
courir leur ombre,

Et tantôt, nous cachant le rayon
qui nous luit,

Couvrent le monument d'une
profonde nuit,

Tantôt, se déchirant sous un
souffle rapide,

Laissent sur le gazon tomber un
jour livide,

Qui, semblable à l'éclair, montre
à l'œil ébloui

Ce fantôme debout du siècle
évanoui ;

Dessine en serpentant ses
formes mutilées,

Les cintres verdoyants des
arches écroulées,

Ses larges fondements sous nos
pas entrouverts,

Et l'éternelle croix qui,
surmontant le faîte,

Incline comme un mât battu par
la tempête.

Rome ! te voilà donc ! O mère
des Césars !

J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars ;

J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,

Effacer pas à pas les traces de ta gloire !

L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux ?

Nos monuments sont-ils plus immortels que nous ?

Egaux devant le temps, non, ta ruine immense

Nous console du moins de notre décadence.

J'aime, j'aime à venir rêver sur

ce tombeau,

A l'heure où de la nuit le lugubre
flambeau

Comme l'œil du passé, flottant
sur des ruines,

D'un pâle demi-deuil revêt tes
sept collines,

Et, d'un ciel toujours jeune
éclaircissant l'azur,

Fait briller les torrents sur les
flancs de Tibur.

Ma harpe, qu'en passant
l'oiseau des nuits effleure,

Sur tes propres débris te
rappelle et te pleure,

Et jette aux flots du Tibre un cri
de liberté,

Hélas ! par l'écho même à peine
répété.

"Liberté ! nom sacré, profané
par cet âge,

J'ai toujours dans mon cœur
adoré ton image,

Telle qu'aux jours d'Emile et de
Léonidas,

T'adorèrent jadis le Tibre et
l'Eurotas ;

Quand tes fils se levant contre la
tyrannie,

Tu teignais leurs drapeaux du
sang de Virginie,

Ou qu'à tes saintes lois glorieux
d'obéir,

Tes trois cents immortels
s'embrassaient pour mourir ;

Telle enfin que d'Uri prenant ton
vol sublime,

Comme un rapide éclair qui
court de cime en cime,

Des rives du Léman aux rochers
d'Appenzell,

Volant avec la mort sur la flèche
de Tell,

Tu rassembles tes fils errants

sur les montagnes,

Et, semblable au torrent qui
fond sur leurs campagnes

Tu purges à jamais d'un peuple
d'opresseurs

Ces champs où tu fondas ton
règne sur les mœurs !

"Alors !... mais aujourd'hui,
pardonne à mon silence ;

Quand ton nom, profané par
l'infâme licence,

Du Tage à l'Eridan épouvantant
les rois,

Fait crouler dans le sang les
trônes et les lois ;

Détournant leurs regards de ce
culte adultère,

Tes purs adorateurs, étrangers
sur la terre,

Voyant dans ces excès ton saint
nom se flétrir,

Ne le prononcent plus... de peur
de l'avilir.

Il fallait t'invoquer, quand un
tyran superbe

Sous ses pieds teints de sang
nous fouler comme l'herbe,

En pressant sur son cœur le
poignard de Caton.

Alors il était beau de confesser
ton nom :

La palme des martyrs
couronnait tes victimes,

Et jusqu'à leurs soupirs, tout
leur était des crimes.

L'univers cependant, prosterné
devant lui,

Adorait, ou tremblait !...
L'univers, aujourd'hui,

Au bruit des fers brisés en
sursaut se réveille.

Mais, qu'entends-je ? et quels
cris ont frappé mon oreille ?

Esclaves et tyrans, opprimés,

oppresseurs,

Quand tes droits ont vaincu,
s'offrent pour tes vengeurs ;

Insultant sans péril la tyrannie
absente,

Ils poursuivent partout son
ombre renaissante ;

Et, de la vérité couvrant la faible
voix,

Quand le peuple est tyran, ils
insultent aux rois.

Tu règnes cependant sur un
siècle qui t'aime,

Liberté ; tu n'as rien à craindre
que toi-même.

Sur la pente rapide où roule en
paix ton char,

Je vois mille Brutus... mais où
donc est César ?"



XX – ADIEUX A LA MER

Naples, 1822.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton
onde,

A l'heure où du haut du rocher

L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher !
Souvent, dans ma barque sans
rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon âme,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.
Comme un coursier souple et
docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais

asile,

Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah ! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois !

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,

Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur
l'onde,

L'onde pour réfléchir les cieux.
Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.
Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.
De l'infini sublime image,

De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage,
L'esprit cherche en vain ton
rivage,
Comme ceux de l'éternité.
Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes
bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la
mousse,
Murmure de mourants accords.
Que je t'aime, ô vague assouplie,

Quand, sous mon timide
vaisseau,

Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui
plie

Me creuse un liquide berceau.

Que je t'aime quand, le zéphire

Endormi dans tes antres frais,

Ton rivage semble sourire

De voir dans ton sein qu'il
admire

Flotter l'ombre de ses forêts !

Que je t'aime quand sur ma
poupe

Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de
fleurs !

Qu'il est doux, quand le vent
caresse

Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la
presse,

Ta vague, qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté !

Viens, à ma barque fugitive

Viens donner le baiser d'adieux ;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes
yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,
Ou sous l'ancre de la sibylle,
Ou sur le tombeau de Virgile :
Chacun de tes flots m'est sacré.
Partout, sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon âme, à sa vue attendrie,

Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur,
Flotte au hasard : sur quelque
plage

Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une
image ;

Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver...



XXI – LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa
bouche expirante

Avec son dernier souffle et son
dernier adieu,

Symbole deux fois saint, don
d'une main mourante,

Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes
pieds, que j'adore,

Depuis l'heure sacrée où, du
sein d'un martyr,

Dans mes tremblantes mains tu

passas, tiède encore

De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient
une dernière flamme ;

Le prêtre murmurait ces doux
chants de la mort,

Pareils aux chants plaintifs que
murmure une femme

A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front
gardait la trace,

Et sur ses traits, frappés d'une
auguste beauté,

La douleur fugitive avait

empreint sa grâce,

La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête
échevelée

Me montrait tour à tour ou me
voilait ses traits,

Comme l'on voit flotter sur un
blanc mausolée

L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la
funèbre couche,

L'autre, languissamment replié
sur son cœur,

Semblait chercher encore et

presser sur sa bouche

L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour
l'embrasser encore,

Mais son âme avait fui dans ce
divin baiser,

Comme un léger parfum que la
flamme dévore

Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa
bouche glacée,

Le souffle se taisait dans son
sein endormi,

Et sur l'œil sans regard la

paupière affaissée

Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une
terreur secrète,

Je n'osais m'approcher de ce
reste adoré,

Comme si du trépas la majesté
muette

L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... mais le prêtre
entendit mon silence,

Et, de ses doigts glacés prenant
le crucifix :

"Voilà le souvenir, et voilà

l'espérance :

Emportez-les, mon fils !"

Oui, tu me resteras, ô funèbre
héritage !

Sept fois depuis ce jour l'arbre
que j'ai planté

Sur sa tombe sans nom a changé
son feuillage :

Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où
tout s'efface,

Tu l'as contre le temps défendu
de l'oubli,

Et mes yeux, goutte à goutte, ont

imprimé leur trace

Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui
s'envole,

Viens, reste sur mon cœur !
parle encore, et dis-moi

Ce qu'elle te disait quand sa
faible parole

N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse où l'âme
recueillie,

Se cachant sous le voile épaissi
sur nos yeux,

Hors de nos sens glacés pas à

pas se replie,

Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort
incertaine,

Comme un fruit par son poids
détaché du rameau,

Notre âme est suspendue et
tremble à chaque haleine

Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots
la confuse harmonie

N'éveille déjà plus notre esprit
endormi,

Aux lèvres du mourant collé

dans l'agonie,

Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet
étroit passage,

Pour relever vers Dieu son
regard abattu,

Divin consolateur, dont nous
baisons l'image,

Réponds ! Que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes
larmes divines,

Dans cette nuit terrible où tu
prias en vain,

De l'olivier sacré baignèrent les

racines

Du soir jusqu'au matin !

De la croix, où ton œil sonda ce
grand mystère,

Tu vis ta mère en pleurs et la
nature en deuil ;

Tu laissas comme nous tes amis
sur la terre,

Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma
faiblesse obtienne

De rendre sur ton sein ce
douloureux soupir :

Quand mon heure viendra,

souviens-toi de la tienne,

O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa
bouche expirante

Exhala sur tes pieds
l'irrévocable adieu,

Et son âme viendra guider mon
âme errante

Au sein du même Dieu !

Ah ! puisse, puisse alors sur ma
funèbre couche,

Triste et calme à la fois, comme
un ange éploré,

Une figure en deuil recueillir sur

ma bouche

L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas,
charme sa dernière heure,

Et, gage consacré d'espérance et
d'amour,

De celui qui s'éloigne à celui qui
demeure

Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour où, des morts
perçant la voûte sombre,

Une voix dans le ciel, les
appelant sept fois,

Ensemble éveillera ceux qui

dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix !



XXII – LA SAGESSE

O vous, qui passez comme
l'ombre

Par ce triste vallon des pleurs,

Passagers sur ce globe sombre,

Hommes ! mes frères en
douleurs,

Ecoutez : voici vers Solime

Un son de la harpe sublime

Qui charmait l'écho du Thabor :

Sion en frémit sous sa cendre,

Et le vieux palmier croit

entendre

La voix du vieillard de Ségor !

Insensé le mortel qui pense !

Toute pensée est une erreur.

Vivez, et mourez en silence ;

Car la parole est au Seigneur !

Il sait pourquoi flottent les
mondes ;

Il sait pourquoi coulent les
ondes,

Pourquoi les cieux pendent sur
nous,

Pourquoi le jour brille et
s'efface,

Pourquoi l'homme soupire et
passe :

Et vous, mortels, que savez-
vous ?

Asseyez-vous près des
fontaines,

Tandis qu'agitant les rameaux,

Du midi les tièdes haleines

Font flotter l'ombre sur les
eaux :

Au doux murmure de leurs
ondes

Exprimez vos grappes fécondes

Où rougit l'heureuse liqueur ;

Et de main en main sous vos
treilles

Passez-vous ces coupes
vermeilles

Pleines de l'ivresse du cœur.

Ainsi qu'on choisit une rose

Dans les guirlandes de Sârons,

Choisissez une vierge éclosé

Parmi les lis de vos vallons !

Enivrez-vous de son haleine ;

Ecartez ses tresses d'ébène,

Goûtez les fruits de sa beauté.

Vivez, aimez, c'est la sagesse :

Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité !
Comme un lis penché par la
pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel ;
Et le cœur blessé qui soupire
Rend un son plus doux que la
lyre

Sous les colonnes de l'autel !

Les astres roulent en silence

Sans savoir les routes des
cieux ;

Le Jourdain vers l'abîme
immense

Poursuit son cours mystérieux ;

L'aquilon, d'une aile rapide,

Sans savoir où l'instinct le
guide,

S'élance et court sur vos
sillons ;

Les feuilles que l'hiver entasse,

Sans savoir où le vent les

chasse,

Volent en pâles tourbillons !

Et vous, pourquoi d'un soin
stérile

Empoisonner vos jours bornés ?

Le jour présent vaut mieux que
mille

Des siècles qui ne sont pas nés.

Passez, passez, ombres légères,

Allez où sont allés vos pères,

Dormir auprès de vos aïeux.

De ce lit où la mort sommeille,

On dit qu'un jour elle s'éveille

Comme l'aurore dans les cieux !



XXIII – APPARITION

Toi qui du jour mourant
consoles la nature,

Parais, flambeau des nuits, lève-
toi dans les cieux ;

Etends autour de moi, sur la
pâle verdure,

Les douteuses clartés d'un jour
mystérieux !

Tous les infortunés chérissent
ta lumière ;

L'éclat brillant du jour repousse
leurs douleurs :

Aux regards du soleil ils ferment
leur paupière,

Et rouvrent devant toi leurs
yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la
tombe

Où ton rayon s'est abaissé,

Où chaque soir mon genou
tombe

Sur un saint nom presque effacé.

Mais quoi ! la pierre le
repousse !...

J'entends !... oui ! des pas sur la
mousse !

Un léger souffle a murmuré ;

Mon œil se trouble, je
chancelle :

Non, non, ce n'est plus toi ; c'est
elle

Dont le regard m'a pénétré !...

Est-ce bien toi ? toi qui
t'inclines

Sur celui qui fut ton amant ?

Parle ; que tes lèvres divines

Prononcent un mot seulement.

Ce mot que murmurait ta
bouche

Quand, planant sur ta sombre

couche,

La mort interrompit ta voix.

Sa bouche commence... Ah !
j'achève :

Oui, c'est toi ! ce n'est point un
rêve !

Anges du ciel, je la revois !...

Ainsi donc l'ardente prière

Perce le ciel et les enfers !

Ton âme a franchi la barrière

Qui sépare deux univers !

Gloire à ton nom, Dieu qui
l'envoie !

Ta grâce a permis que je voie

Ce que mes yeux cherchaient
toujours.

Que veux-tu ? faut-il que je
meure ?

Tiens, je te donne pour cette
heure

Toutes les heures de mes jours !

Mais quoi ! sur ce rayon déjà
l'ombre s'envole !

Pour un siècle de pleurs une
seule parole !

Est-ce tout ?... C'est assez !
Astre que j'ai chanté,

J'en bénirai toujours ta pieuse
clarté,

Soit que dans nos climats,
empire des orages,

Comme un vaisseau voguant sur
la mer des nuages,

Tu perces rarement la triste
obscurité ;

Soit que sous ce beau ciel,
propice à ta lumière,

Dans un limpide azur
poursuivant ta carrière,

Des couleurs du matin tu dores
les coteaux ;

Ou que, te balançant sur une

mer tranquille,

Et teignant de tes feux sa
surface immobile,

Tes rayons argentés se brisent
dans les eaux !



XXIV – CHANT D'AMOUR

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô
ma lyre,

Le doux frémissement des ailes
du zéphyre

A travers les rameaux,

Ou l'onde qui murmure en
caressant ces rives,

Ou le roucoulement des
colombes plaintives,

Jouant aux bords des eaux ;

Si, comme ce roseau qu'un
souffle heureux anime,

Tes cordes exhalaiet ce langage
sublime,

Divin secret des cieux,

Que, dans le pur séjour où
l'esprit seul s'envole,

Les anges amoureux se parlent
sans parole,

Comme les yeux aux yeux ;

Si de ta douce voix la flexible
harmonie,

Caressant doucement une âme

épanouie

Au souffle de l'amour,

La berçait mollement sur de
vagues images,

Comme le vent du ciel fait
flotter les nuages

Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon
amante sommeille,

Ma voix murmurerait tout bas à
son oreille

Des soupirs, des accords,

Aussi purs que l'extase où son
regard me plonge,

Aussi doux que le son que nous
apporte un songe

Des ineffables bords !

Ouvre les yeux, dirais-je, à ma
seule lumière !

Laisse-moi, laisse-moi lire dans
ta paupière

Ma vie et ton amour !

Ton regard languissant est plus
cher à mon âme

Que le premier rayon de la
céleste flamme

Aux yeux privés du jour.

Un de ses bras fléchit sous son

cou qui le presse,

L'autre sur son beau front
retombe avec mollesse,

Et le couvre à demi :

Telle, pour sommeiller, la
blanche tourterelle

Courbe son cou d'albâtre et
ramène son aile

Sur son œil endormi !

Le doux gémissement de son
sein qui respire

Se mêle au bruit plaintif de
l'onde qui soupire

A flots harmonieux ;

Et l'ombre de ses cils, que le
zéphyr soulève,

Flotte légèrement comme
l'ombre d'un rêve

Qui passe sur ses yeux !

Que ton sommeil est doux, ô
vierge ! ô ma colombe !

Comme d'un cours égal ton sein
monte et retombe

Avec un long soupir !

Deux vagues que blanchit le
rayon de la lune,

D'un mouvement moins doux
viennent l'une après l'une

Murmurer et mourir !

Laisse-moi respirer sur ces
lèvres vermeilles

Ce souffle parfumé !... Qu'ai-je
fait ? Tu t'éveilles :

L'azur voilé des cieux

Vient chercher doucement ta
timide paupière ;

Mais toi, ton doux regard, en
voyant la lumière,

N'a cherché que mes yeux !

Ah ! que nos longs regards se
suivent, se prolongent,

Comme deux purs rayons l'un

dans l'autre se plongent,

Et portent tour à tour

Dans le cœur l'un de l'autre une
tremblante flamme,

Ce jour intérieur que donne seul
à l'âme

Le regard de l'amour !

Jusqu'à ce qu'une larme aux
bords de ta paupière,

De son nuage errant te cachant
la lumière,

Vienne baigner tes yeux,

Comme on voit, au réveil d'une
charmante aurore,

Les larmes du matin, qu'elle
attire et colore,

L'ombrager dans les cieux.

Parle-moi ! Que ta voix me
touche !

Chaque parole sur ta bouche

Est un écho mélodieux !

Quand ta voix meurt dans mon
oreille,

Mon âme résonne et s'éveille,

Comme un temple à la voix des
dieux !

Un souffle, un mot, puis un
silence,

C'est assez : mon âme devance
Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.
Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans
effort :

Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphyre
Deviens un ravissant accord !
Pourquoi sous tes cheveux me

cache ton visage ?

Laisse mes doigts jaloux écarter
ce nuage :

Rougis-tu d'être belle, ô charme
de mes yeux ?

L'aurore, ainsi que toi, de ses
roses s'ombrage.

Pudeur ! honte céleste ! instinct
mystérieux,

Ce qui brille le plus se voile
davantage ;

Comme si la beauté, cette divine
image,

N'était faite que pour les cieux !

Tes yeux sont deux sources
vives

Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs
rives

Leur découvrent son azur.

Dans ce miroir retracées,

Chacune de tes pensées

Jette en passant son éclair,

Comme on voit sur l'eau limpide

Flotter l'image rapide

Des cygnes qui fendent l'air !

Ton front, que ton voile

ombrage

Et découvre tour à tour,

Est une nuit sans nuage

Prête à recevoir le jour ;

Ta bouche, qui va sourire,

Est l'onde qui se retire

Au souffle errant du zéphyr,

Et, sur ces bords qu'elle quitte,

Laisse au regard qu'elle invite,

Compter les perles d'Ophyr !

Ton cou, penché sur l'épaule,

Tombe sous son doux fardeau,

Comme les branches du saule
Sous le poids d'un passereau ;
Ton sein, que l'œil voit à peine
Soulevant à chaque haleine
Le poids léger de ton cœur,
Est comme deux tourterelles
Qui font palpiter leurs ailes
Dans la main de l'oiseleur.

Tes deux mains sont deux
corbeilles
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.

Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

Pourquoi de tes regards percer
ainsi mon âme ?

Baisse, oh ! baisse tes yeux
pleins d'une chaste flamme :

Baisse-les, ou je meurs.

Viens plutôt, lève-toi ! Mets ta
main dans la mienne,

Que mon bras arrondi t'entoure
et te soutienne

Sur ces tapis de fleurs.

Aux bords d'un lac d'azur il est
une colline

Dont le front verdoyant
légèrement s'incline

Pour contempler les eaux ;

Le regard du soleil tout le jour
la caresse,

Et l'haleine de l'onde y fait
flotter sans cesse

Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux

chênes qu'elle embrasse

Une vigne sauvage à leurs
rameaux s'enlace,

Et, couronnant leurs fronts,

De sa pâle verdure éclaircit leur
feuillage,

Puis sur des champs coupés de
lumière et d'ombrage

Court en rians festons.

Là, dans les flancs creusés d'un
rocher qui surplombe,

S'ouvre une grotte obscure, un
nid où la colombe

Aime à gémir d'amour ;

La vigne, le figuier, la voilent, la
tapissent,

Et les rayons du ciel, qui
lentement s'y glissent,

Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces
ombres discrètes

conservent plus longtemps aux
pâles violettes

Leurs timides couleurs ;

Une source plaintive en habite la
voûte,

Et semble sur vos fronts distiller
goutte à goutte

Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de
verdure,

Ne voit rien que le ciel et l'onde
qu'il azure ;

Et sur le sein des eaux

Les voiles du pêcheur, qui,
couvrant sa nacelle,

Fendent ce ciel limpide, et
battent comme l'aile

Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une
vague plaintive

Qui, comme un long baiser,

murmure sur sa rive,

Ou la voix des zéphyr,

Ou les sons cadencés que gémit
Philomèle,

Ou l'écho du rocher, dont un
soupon se mêle

A nos propres soupirs.

Viens, cherchons cette ombre
propice

Jusqu'à l'heure où de ce séjour

Les fleurs fermeront leur calice

Aux regards languissants du
jour.

Voilà ton ciel, ô mon étoile !

Soulève, oh ! soulève ce voile,
Eclaire la nuit de ces lieux ;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.
Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu
t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes
pieds.
Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules

Sous tes doigts les fraîches
couleurs !

Heureuses ces coupes vermeilles

Que pressent tes lèvres,
pareilles

Aux frelons qui têtent les
fleurs !

Si l'onde des lis que tu cueilles

Roule les calices flétris,

Des tiges que ta bouche effeuille

Si le vent m'apporte un débris,

Si ta bouche qui se dénoue

Vient, en ondulant sur ma joue,

De ma lèvre effleurer le bord ;
Si ton souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui
frissonne
Passer les ailes de la mort.
Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul
jour,

Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

Ah ! lorsque mon front qui
s'incline

Chargé d'une douce langueur,
S'endort bercé sur ta poitrine

Par le mouvement de ton cœur,

Un jour, le temps jaloux, d'une
haleine glacée,

Fanera tes couleurs comme une
fleur passée

Sur ces lits de gazon ;

Et sa main flétrira sur tes
charmantes lèvres

Ces rapides baisers, hélas ! dont
tu me sèves

Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un
nuage de larmes,

De ces jours écoulés qui t'ont
ravi tes charmes

Pleureront la rigueur ;

Quand dans ton souvenir, dans
l'onde du rivage

Tu chercheras en vain ta
ravissante image,

Regarde dans mon cœur !

Là ta beauté fleurit pour des
siècles sans nombre ;

Là ton doux souvenir veille à
jamais à l'ombre

De ma fidélité,

Comme une lampe d'or dont une
vierge sainte

Protège avec la main, en
traversant l'enceinte,

La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un
autre amour suivie,

Eteindre en souriant de notre

double vie

L'un et l'autre flambeau,

Qu'elle étende ma couche à côté
de la tienne,

Et que ta main fidèle embrasse
encor la mienne

Dans le lit du tombeau.

Ou plutôt puissions-nous passer
sur cette terre,

Comme on voit en automne un
couple solitaire

De cygnes amoureux

Partir, en s'embrassant, du nid
qui les rassemble,

Et vers les doux climats qu'ils
vont chercher ensemble

S'envoler deux à deux.



XXV – IMPROVISEE

A la grande Chartreuse

Jéhova de la terre a consacré les
cimes ;

Elles sont de ses pas le divin
marchepied,

C'est là qu'environné de ses
foudres sublimes

Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en
conservent la trace ;

L'Oreb, en tressaillant, s'inclina
sous ses pas ;

Thor entendit sa voix, Gelboé vit
sa face ;

Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu
que Cédar adore,

Ta gloire à ces rochers jadis se
dévoila ;

Sur le sommet des monts nous
te cherchons encore ;

Seigneur, réponds-nous ! es-tu
là ?

Paisibles habitants de ces
saintes retraites,

Comme l'ont entendu les guides
d'Israël,

Dans le calme des nuits, des
hauteurs où vous êtes

N'entendez-vous donc rien du
ciel ?

Ne voyez-vous jamais les
divines phalanges

Sur vos dômes sacrés descendre
et se pencher ?

N'entendez-vous jamais des
doux concerts des anges

Retentir l'écho du rocher ?

Quoi ! l'âme en vain regarde,
aspire, implore, écoute ;

Entre le ciel et nous, est-il un

mur d'airain ?

Vos yeux, toujours levés vers la
céleste voûte,

Vos yeux sont-ils levés en vain ?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta
voix les appelle,

Les astres de la nuit ont des
chars de saphirs,

Pour s'élever à toi, l'aigle au
moins a son aile ;

Nous n'avons rien que nos
soupirs !

Que la voix de tes saints s'élève
et te désarme,

La prière du juste est l'encens
des mortels ;

Et nous, pêcheurs, passons :
nous n'avons qu'une larme

A répandre sur tes autels.



XXVI – ADIEUX A LA POESIE

Il est une heure de silence

Où la solitude est sans voix,

Où tout dort, même
l'Espérance ;

Où nul zéphyr ne se balance

Sous l'ombre immobile des
bois ;

Il est un âge où de la lyre

L'âme aussi semble s'endormir,

Où du poétique délire

Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.
L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours ;
A midi, caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.
Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux !
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.
Combien sur ta corde fidèle
Mon âme, hélas ! en versa-t-elle,
Que tes soupirs n'ont pu
sécher !
Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des
pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos
douleurs.

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs,
Du bonheur la corde est muette,
De Philomèle et du poète
Les plus doux chants sont des
soupleurs :

Dans l'ombre, auprès d'un
mausolée,
O lyre ! tu suivis mes pas,
Et des doux festins exilée
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-
bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main
craintive

T'attacher comme une captive
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour ;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Excepté celui de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort
sévère

Fût plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon âme étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble
éclore,

Quand je t'emportais avec moi

Pour louer celui que j'adore,

Le premier rayon de l'aurore

Ne se réveillait qu'après toi.

Au bruit des flots et des
cordages,

Aux feux livides des éclairs,

Tu jetais des accords sauvages,
Et comme l'oiseau des orages
Tu rasais l'écume des mers.
Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle
haleine,
Comme tes cordes sous mes
doigts.
Peut-être à moi, lyre chérie,
Un jour tu pourras revenir,
Quand, de songes divins suivie,

La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse

Qu'un doux oubli rend aux
humains,

Souvent l'homme, dans sa
tristesse,

Sur toi se penche et te caresse,

Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos âmes passe

Souffle à l'aurore, ou souffle
tard ;

Il aime à jouer avec grâce

Dans les cheveux qu'un myrte
enlace,

Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée

D'Homère ombrageait le
menton ;

Et le rayon de la pensée

Rendait la lumière éclip­sée

Aux yeux aveugles de Milton :

Autour d'eux voltigeaient encore

L'amour, l'illusion, l'espoir,

Comme l'insecte amant de Flore,

Dont les ailes semblent éclore

Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi !... mais avant
l'âge

Où tu reviens nous visiter,

Flottant de rivage en rivage,

J'aurai péri dans un naufrage,

Loin des cieux que je vais
quitter.

Depuis longtemps ma voix
plaintive

Sera couverte par les flots,

Et, comme l'algue fugitive,

Sur quelque sable de la rive

La vague aura roulé mes os.
Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.



[1] Pipe où la fumée du tabac passe dans l'eau avant d'arriver à la bouche.

[2] Ceci était écrit en 1813.

[3] M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent nous ne connaissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David ; grâce à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnaissance de l'auteur pour la manière nouvelle dont M. de

Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.

[4] On voyait sur les mers une pourpre dorée.

ECHECRATE (1).

Phédon, étais-tu toi-même auprès de Socrate le jour qu'il but la ciguë dans la prison, ou en as-tu seulement entendu parler ?

PHEDON (2).

J'y étais moi-même, Echécrate.

ECHECRATE.

Que dit-il à ses derniers moments, et de quelle manière mourut-il ? Je l'entendrais volontiers, car nous n'avons personne à Phliunte qui fasse maintenant le voyage à

Athènes, et depuis longtemps il n'est pas venu chez nous d'Athénien qui ait pu nous donner aucun détail à cet égard, sinon qu'il est mort après avoir bu la ciguë. On n'a pu nous dire autre chose.

PHEDON.

Vous n'avez donc rien su du procès, ni comment les choses se passèrent ?

ECHECRATE.

Si fait : quelqu'un nous l'a rapporté, et nous étions étonnés que la sentence n'eût été exécutée que longtemps après avoir été rendue. Quelle en fut la cause, Phédon ?

PHEDON.

Une circonstance particulière. Il se

trouva que la veille du jugement on avait couronné la poupe du vaisseau que les Athéniens envoient chaque année à Délos.

ECHECRATE.

Qu'est-ce donc que ce vaisseau ?

PHEDON.

C'est, au dire des Athéniens, le même vaisseau sur lequel jadis Thésée conduisit en Crète les sept jeunes gens et les sept jeunes filles qu'il sauva en se sauvant lui-même. On raconte qu'à leur départ les Athéniens firent vœu à Apollon, si Thésée et ses compagnons échappaient à la mort, d'envoyer chaque année à Délos une *théorie* ;

et, depuis ce temps, ils ne manquent pas d'accomplir leur vœu. Quand vient l'époque de la théorie, une loi ordonne que la ville soit pure, et défend d'exécuter aucune sentence de mort avant que le vaisseau soit arrivé à Délos et revenu à Athènes ; et quelquefois le voyage dure longtemps, lorsque les vents sont contraires. La théorie commence aussitôt que le prêtre d'Apollon a couronné la poupe du vaisseau ; ce qui eut lieu, comme je le disais, la veille du jugement de Socrate. Voilà pourquoi il s'est écoulé un si long intervalle entre sa condamnation et sa mort.

(1) Echécrate, de Phliunte, ville de Sicyonie. C'est probablement le Pythagoricien dont parle Platon dans sa IXe lettre à Archytas.

Voyez DIOG. LAERCE, liv. VIII, chap. 46 ; JAMBL. (*Vita Pythagorae*, I, 36.)

(2) Chef de l'école d'Elis. Voyez DIOG. LAERCE, II, 105.

[5] Quelques amis en deuil erraient sous le portique.

ECHECRATE.

Quels étaient ceux qui se trouvaient là, Phédon ?

PHEDON.

Des compatriotes : il y avait Apollodore, Critobule et son père

Criton, Hermogène (1), Epigène (2), Eschine (3), Antisthène (4). Il y avait aussi Ctésippe (5) du bourg de Péanée, Ménexène (6), et encore quelques autres du pays. Platon, je crois, était malade.

ECHECRATE.

Y avait-il des étrangers ?

PHEDON.

Oui ; Symmias de Thèbes, Cébès et Phédondes (7) ; et de Mégare, Euclide (8) et Terpsion (9).

ECHECRATE.

Aristippe (10) et Cléombrote (11) n'y étaient-ils pas ?

PHEDON.

Non, on disait qu'ils étaient à Egine.

ECHECRATE.

N'y en avait-il pas d'autres ?

PHEDON.

Voilà, je crois, à peu près tous ceux qui y étaient.

ECHECRATE.

Eh bien, sur quoi disais-tu que roula l'entretien ?

(1) Fils d'Hipponicus. (Voyez le *Cratyle*.)

(2) Voyez l'*Apologie*. – XENOPHON, *Mémorab.*

(3) Auteur de trois Dialogues qui nous ont été conservés. (Voyez l'*Apologie*.)

(4) Chef de l'école cynique. (DIOG. LAERCE, liv. VI.)

(5) Voyez l'*Euthydème* et le *Lysis*. – Péanée, bourg ou dème de la tribu Pandionide.

(6) Voyez le *Ménexène*.

(7) De Thèbes, et non de Cyrène, comme le veut Ruhnkenius.

(8) Chef de l'école mégarique. (DIOG. LAERCE, liv. II.)

(9) Voyez le *Théétète*.

(10) De Cyrène, chef de la secte cyrénaïque.

(11) D'Ambracie. On dit qu'après avoir lu le *Phédon* il se jeta dans la mer. (CALLIMACH., *épig.* 24.)

[6] C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie !

SOCRATE.

Quelle nouvelle ? Est-il arrivé de Délos, le vaisseau au retour duquel je dois mourir (1) ?

CRITON.

Non, pas encore ; mais il paraît qu'il doit arriver aujourd'hui, à ce que disent les gens qui viennent de Sunium (2), où ils l'ont laissé. Ainsi il ne peut manquer d'être ici aujourd'hui ; et demain, Socrate, il te faudra quitter la vie.

SOCRATE.

A la bonne heure, Criton : si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse. Cependant je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui.

CRITON.

Et pourquoi ?

(1) Voici le commencement du *Phédon*.

(2) Promontoire de l'Attique, vis-à-vis des Cyclades.

[7] Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même !

L'accusation intentée à Socrate, telle qu'elle existait encore au second siècle de l'ère chrétienne, à Athènes, dans le temple de Cybèle, au rapport de Phavorinus, cité par Diogène Laërce, reposait sur ces deux chefs : 1° que Socrate ne croyait pas à la religion de l'Etat ; 2° qu'il corrompait la jeunesse, c'est-à-dire, évidemment, qu'il instruisait la

jeunesse à ne pas croire à la religion de l'Etat.

Or, l'Apologie de Socrate ne répond d'une manière satisfaisante ni à l'un ni à l'autre de ces deux chefs d'accusation. Au lieu de déclarer qu'il croit à la religion établie, Socrate prouve qu'il n'est pas athée ; au lieu de faire voir qu'il n'instruit pas la jeunesse à douter des dogmes consacrés par la loi, il proteste qu'il lui a toujours enseigné une morale pure. Comme plaidoyer, comme défense régulière, on ne peut nier que l'Apologie de Socrate ne soit très-faible.

C'est qu'elle ne pouvait guère ne pas

l'être, que l'accusation était fondée, et qu'en effet, dans un ordre de choses dont la base est une religion d'Etat, on ne peut penser comme Socrate de cette religion, et publier ce qu'on en pense sans nuire à cette religion, et par conséquent sans troubler l'Etat, et provoquer à la longue une révolution ; et la preuve en est que, deux siècles plus tard, quand cette révélation éclata, ses plus zélés partisans, dans leurs plus violentes attaques contre le paganisme, n'ont fait que répéter les arguments de Socrate dans l'*Euthyphron*. On peut l'avouer aujourd'hui, Socrate ne s'élève tant

comme philosophe que précisément à condition d'être coupable comme citoyen, à prendre ce titre et les devoirs qu'il impose dans le sens étroit et selon l'esprit de l'antiquité. Lui-même connaissait si bien sa situation, qu'au commencement de l'Apologie il déclare qu'il ne se défend que pour obéir à la loi.

[8] Pourquoi, dans cette mort qu'on appelle la vie...

« Mais pour arriver au rang des dieux, que celui qui n'a pas philosophé et qui n'est pas sorti tout à fait pur de cette vie ne s'en flatte pas ; non, cela n'est donné qu'au philosophe. C'est pourquoi, Symmias

et Cébès, le véritable philosophe s'abstient de toutes les passions du corps, leur résiste, et ne se laisse pas entraîner par elles ; et cela, bien qu'il ne craigne ni la perte de sa fortune et la pauvreté, comme les hommes vulgaires et ceux qui aiment l'argent, ni le déshonneur et la mauvaise réputation, comme ceux qui aiment la gloire et les dignités.

– Il ne conviendrait pas de faire autrement, repartit Cébès.

– Non, sans doute, continua Socrate : aussi ceux qui prennent quelque intérêt à leur âme, et qui ne vivent pas pour flatter le corps, ne tiennent pas le même chemin que les autres,

qui ne savent où ils vont ; mais, persuadés qu'il ne faut rien faire qui soit contraire à la philosophie, à l'affranchissement et à la purification qu'elle opère, ils s'abandonnent à sa conduite, et la suivent partout où elle veut les mener.

– Comment, Socrate ?

– La philosophie recevant l'âme liée véritablement et pour ainsi dire collée au corps, et forcée de considérer les choses non par elle-même, mais par l'intermédiaire des organes comme à travers les murs d'un cachot et dans une obscurité absolue, reconnaissant que toute la

force du cachot vient des passions qui font que le prisonnier aide lui-même à serrer sa chaîne ; la philosophie, dis-je, recevant l'âme en cet état, l'exhorte doucement et travaille à la délivrer ; et pour cela elle lui montre que le témoignage des yeux du corps est plein d'illusions, comme celui des oreilles, comme celui des autres sens ; elle l'engage à se séparer d'eux autant qu'il est en elle ; elle lui conseille de se recueillir et de se concentrer en elle-même, de ne croire qu'à elle-même, après avoir examiné au dedans d'elle et avec l'essence même de sa pensée ce que chaque chose est en son essence, et

de tenir pour faux tout ce qu'elle apprend par un autre qu'elle-même, tout ce qui varie selon la différence des intermédiaires : elle lui enseigne que ce qu'elle voit ainsi, c'est le sensible et le visible ; ce qu'elle voit ainsi par elle-même, c'est l'intelligence et l'immatériel. Le véritable philosophe sait que telle est la fonction de la philosophie. L'âme donc, persuadée qu'elle ne doit pas s'opposer à sa délivrance, s'abstient, autant qu'il lui est possible, des voluptés, des désirs, des tristesses, des craintes ; réfléchissant qu'après les grandes joies et les grandes craintes, les tristesses et les désirs

immodérés, on n'éprouve pas seulement les maux ordinaires, comme d'être malade, ou de perdre sa fortune, mais le plus grand et le dernier de tous les maux, et même sans en avoir le sentiment.

– Et quel est donc ce mal, Socrate ?

– C'est que l'effet nécessaire de l'extrême jouissance et de l'extrême affliction est de persuader à l'âme que ce qui la réjouit ou l'afflige est très-réel ou très-véritable, quoiqu'il n'en soit rien. Or, ce qui nous réjouit ou nous afflige, ce sont principalement les choses visibles, n'est-ce pas ?

– Certainement.

– N'est-ce pas surtout dans la jouissance et la souffrance que le corps subjugue et enchaîne l'âme ?

– Comment cela ?

– Chaque peine, chaque plaisir a, pour ainsi dire, un clou avec lequel il attache l'âme au corps, la rend semblable, et lui fait croire que rien n'est vrai que ce que le corps lui dit. Or, si elle emprunte au corps ses croyances et partage ses plaisirs, elle est, je pense, forcée de prendre aussi les mêmes mœurs et les mêmes habitudes, tellement qu'il lui est impossible d'arriver jamais pure à l'autre monde ; mais, sortant de cette vie toute pleine encore du corps

qu'elle quitte, elle retombe bientôt dans un autre corps, et y prend racine, comme une plante dans la terre où elle a été semée, et ainsi elle est privée du commerce de la pureté et de la simplicité divine.

– Il n'est que trop vrai, Socrate, dit Cébès.

– Voilà pourquoi, mon cher Cébès, le véritable philosophe s'exerce à la force et à la tempérance, et nullement pour toutes les raisons que s' imagine le peuple. Est-ce que tu penserais comme lui ?

– Non pas.

– Et tu fais bien. Ces raisons grossières n'entreront pas dans

l'âme du véritable philosophe ; elle ne pensera pas que la philosophie doit venir la délivrer, pour qu'après elle s'abandonne aux jouissances et aux souffrances, et se laisse enchaîner de nouveau par elles, et que ce soit toujours à recommencer comme la toile de Pénélope. Au contraire, en se rendant indépendante des passions, en suivant la raison pour guide, en ne se départant jamais de la contemplation de ce qui est vrai, divin, hors du domaine de l'opinion ; en se nourrissant de ces contemplations sublimes, elle acquiert la conviction qu'elle doit vivre ainsi tant qu'elle

est dans cette vie, et qu'après la mort elle ira se réunir à ce qui lui est semblable et conforme à sa nature, et sera délivrée des maux de l'humanité. Avec un tel régime, ô Simmias, ô Cébès, et après l'avoir suivi fidèlement, il n'y a pas de raison pour craindre qu'à la sortie du corps elle s'envole emportée par les vents, se dissipe et cesse d'être. »

[9] L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.

Quand Socrate eut ainsi parlé, Cébès, prenant la parole, lui dit : « Socrate, tout ce que tu viens de dire me semble très-vrai. Il n'y a qu'une chose qui paraît incroyable à

l'homme : c'est ce que tu as dit de l'âme. Il semble que, lorsqu'une âme a quitté le corps, elle n'est plus ; que, le jour où l'homme expire, elle se dissipe comme une vapeur ou comme une fumée, et s'évanouit sans laisser de traces : car si elle subsistait quelque part recueillie en elle-même et délivrée de tous les maux dont tu as fait le tableau, il y aurait une grande et belle espérance, ô Socrate, que tout ce que tu as dit se réalise ; mais que l'âme survive à la mort de l'homme, qu'elle conserve l'activité et la pensée, voilà ce qui peut-être a besoin d'explication et de preuves.

– Tu dis vrai, Cébès, reprit Socrate ;

mais comment ferons-nous ? Veux-tu que nous examinions dans cette conversation si cela est vraisemblable ou si cela ne l'est pas ?

– Je prendrai un très-grand plaisir, répondit Cébès, à entendre ce que tu penses sur cette matière.

– Je ne pense pas au moins, reprit Socrate, que, si quelqu'un nous entendait, fût-ce un faiseur de comédies, il pût me reprocher que je badine, et que je parle de choses qui ne me regardent pas (1). Si donc tu le veux, examinons ensemble cette question. Et d'abord voyons si les âmes des morts sont dans les enfers, ou si elles n'y sont pas. C'est une

opinion bien ancienne (2) que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. S'il en est ainsi, et que les hommes, après la mort, reviennent à la vie, il s'ensuit nécessairement que les âmes sont dans les enfers pendant cet intervalle ; car elles ne reviendraient pas au monde, si elles n'étaient plus : et c'en sera une preuve suffisante si nous voyons clairement que les vivants ne naissent que des morts ; car si cela n'est point, il faut chercher d'autres preuves.

– Fort bien, dit Cébès.

– Mais, reprit Socrate, pour s'assurer de cette vérité, il ne faut pas se contenter de l'examiner par rapport aux hommes, il faut aussi l'examiner par rapport aux animaux, aux plantes et à tout ce qui naît ; car on verra par là que toutes les choses naissent de la même manière, c'est-à-dire de leurs contraires, lorsqu'elles en ont, comme le beau a pour contraire le laid, le juste a pour contraire l'injuste, et ainsi mille autres choses. Voyons donc si c'est une nécessité absolue que les choses qui ont leur contraire ne naissent que de ce contraire ; comme, par exemple,

s'il faut de toute nécessité, quand une chose devient plus grande, qu'elle fût auparavant plus petite, pour acquérir ensuite cette grandeur.

– Sans doute.

– Et quand elle devient plus petite, s'il faut qu'elle fût plus grande auparavant pour diminuer ensuite.

– Evidemment.

– Tout de même le plus fort vient du plus faible, le plus vite du plus lent.

– C'est une vérité sensible.

– Eh quoi ! reprit Socrate, quand une chose devient plus mauvaise, n'est-ce pas qu'elle était meilleure ? et quand elle devient plus juste, n'est-ce pas qu'elle était moins juste ?

– Sans difficulté, Socrate.

– Ainsi donc, Cébès, que toutes les choses viennent de leurs contraires, voilà ce qui est suffisamment prouvé.

– Très-suffisamment, Socrate.

– Mais entre ces deux contraires, n’y a-t-il pas toujours un certain milieu, une double opération qui mène de celui-ci à celui-là, et ensuite de celui-là à celui-ci ? Le passage du plus grand au plus petit, ou du plus petit au plus grand, ne suppose-t-il pas nécessairement une opération intermédiaire, savoir, augmenter et diminuer ?

– Oui, dit Cébès.

– N’en est-il pas de même de ce

qu'on appelle se mêler et se séparer, s'échauffer et se refroidir, et de toutes les autres choses ? Et, quoiqu'il arrive quelquefois que nous n'ayons pas de termes pour exprimer toutes ces nuances, ne voyons-nous pas réellement que c'est toujours une nécessité absolue que les choses naissent les unes des autres, et qu'elles passent de l'une à l'autre, par une opération intermédiaire ?

– Cela est indubitable.

– Eh bien, reprit Socrate, la vie n'a-t-elle pas aussi son contraire, comme la veille a pour contraire le sommeil ?

– Sans doute, dit Cébès.

– Et quel est ce contraire ?

– C'est la mort.

– Ces deux choses ne naissent-elles donc pas l'une de l'autre, puisqu'elles sont contraires ? et puisqu'il y a deux contraires, n'y a-t-il pas une double opération intermédiaire qui les fait passer de l'un à l'autre ?

– Comment non ?

– Pour moi, reprit Socrate, je vais vous dire la combinaison des deux contraires, le sommeil et la veille, et la double opération qui les convertit l'un dans l'autre ; et toi, tu m'expliqueras l'autre combinaison.

Je dis donc, quant au sommeil et à la veille, que du sommeil naît la veille, et de la veille le sommeil ; et que ce qui mène de la veille au sommeil, c'est l'assoupissement, et du sommeil à la veille, c'est le réveil. Cela n'est-il pas assez clair ?

– Très-clair.

– Dis-nous donc de ton côté la combinaison de la vie et de la mort. Ne dis-tu pas que la mort est le contraire de la vie ?

– Oui.

– Et qu'elles naissent l'une de l'autre ?

– Sans doute.

– Qui naît donc de la vie ?

- La mort.
- Et qui naît de la mort ?
- Il faut nécessairement avouer que c'est la vie.
- C'est donc de ce qui est mort que naît tout ce qui vit, choses et hommes ?
- Il paraît certain.
- Et par conséquent, reprit Socrate, après la mort nos âmes vont habiter les enfers.
- Il le semble.
- Maintenant, des deux opérations qui font passer de l'état de vie à l'état de mort, et réciproquement, l'une n'est-elle pas manifeste ? car mourir tombe sous le sens, n'est-ce

pas ?

– Sans difficulté.

– Mais quoi ! pour faire le parallèle, n'existe-t-il pas une opération contraire, ou la nature est-elle boiteuse de ce côté-là ? Ne faut-il pas nécessairement que mourir ait son contraire ?

– Nécessairement.

– Et quel est-il ?

– Revivre.

– Revivre, dit Socrate, est donc, s'il a lieu, l'opération qui ramène de l'état de mort à l'état de vie. Nous convenons donc que la vie ne naît pas moins de la mort que la mort de la vie ; preuve satisfaisante que

l'âme, après la mort, existe quelque part, d'où elle revient à la vie. »

(1) Allusion à un reproche d'Eupolis, poète comique. (OLYMP., *ad Phaedon.* ; PROCLUS *ad Parmenidem*, lib. I, pag. 50, *edit. Parisiens.*, t. IV.)

(2) Dogme pythagoricien, et même orphique. (OLYMP. *ad Phaedon.* – Voyez *Orph. Frag.* HERMANN, p. 510.)

[10] Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain.

« Il est à peu près temps que j'aille au bain, car il me semble qu'il est mieux de ne boire le poison qu'après m'être baigné, et d'épargner aux

femmes la peine de laver un cadavre. »

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : « A la bonne heure, Socrate, lui dit-il ; mais n'as-tu rien à nous recommander, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute autre chose où nous pourrions te rendre service ?

– Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton ; rien de plus : ayez soin de vous ; ainsi vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous mêmes, alors même que vous ne me promettiez rien présentement : au lieu que si vous vous négligez vous-mêmes, et si vous

ne voulez pas suivre à la trace ce que nous venons de dire, ce que nous avons dit il y a longtemps, me fissiez-vous aujourd'hui les promesses les plus vives, tout cela ne servira pas à grand'chose.

– Nous ferons tous nos efforts, répondit Criton, pour nous conduire ainsi ; mais comment t'ensevelirons-nous ?

– Tout comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas. » Puis en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : « Je ne saurais venir à bout, mes amis, de persuader Criton que je suis le

Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours ; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me demande comment il m'ensevelira ; et tout ce long discours que je viens de faire pour prouver que, dès que j'aurai avalé le poison, je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai, et irai jouir des félicités ineffables, il me paraît que j'ai dit tout cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que vous consoler et me consoler moi-même. Soyez donc mes cautions auprès de Criton, mais d'une manière toute contraire à celle

dont il a voulu être la mienne auprès des juges : car il a répondu pour moi que je ne m'en irai point ; vous, au contraire, répondez pour moi que je ne serai pas plutôt mort que je m'en irai, afin que le pauvre Criton prenne les choses plus doucement, et qu'en voyant brûler mon corps, ou le mettre en terre, il ne s'afflige pas sur moi, comme si je souffrais de grands maux, et qu'il ne dise pas à mes funérailles qu'il expose Socrate, qu'il l'emporte, qu'il l'enterre : car il faut que tu saches, mon cher Criton, lui dit-il, que parler improprement, ce n'est pas seulement une faute envers les choses, mais c'est aussi un mal

que l'on fait aux âmes. Il faut avoir plus de courage, et dire que c'est mon corps que tu enterres, et enterre-le comme il te plaira, et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux lois. »

En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain ; Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit, et l'examinant encore, tantôt en parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver ; nous regardant véritablement comme des enfants privés de leur père, et

condamnés à passer le reste de notre vie comme des orphelins. Après qu'il fut sorti du bain, on lui apporta ses enfants, car il en avait trois, deux en bas âge (1), et un qui était déjà assez grand (2) ; et on fit entrer les femmes de sa famille (3). Il leur parla quelque temps en présence de Criton, et leur donna ses ordres ; ensuite il fit retirer les femmes et les enfants, et revint nous trouver ; et déjà le coucher du soleil approchait, car il était resté longtemps enfermé.

.....

« Mais je pense, Socrate, lui cria Criton, que le soleil est encore sur les montagnes, et qu'il n'est pas

couché : d'ailleurs je sais que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après que l'ordre leur en a été donné ; qu'ils mangent et qu'ils boivent à souhait ; quelques-uns même ont pu jouir de leurs amours : c'est pourquoi ne te presse pas, tu as encore du temps.

– Ceux qui font ce que tu dis, Criton, répondit Socrate, ont leurs raisons ; ils croient que c'est autant de gagné : et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire ; car la seule chose que je crois gagner en buvant un peu plus tard, c'est de me rendre ridicule à moi-même, en me trouvant si amoureux de la vie, que je veuille

l'épargner quand il n'y en a plus (4).
Ainsi donc, mon cher Criton, fais ce
que je te dis, et ne me tourmente pas
davantage. »

A ces mots, Criton fit signe à
l'esclave qui se tenait auprès.
L'esclave sortit, et, après être resté
quelque temps, il revint avec celui
qui devait donner le poison, qu'il
portait tout broyé dans une coupe.
Aussitôt que Socrate le vit :

« Fort bien, mon ami, lui dit-il ; mais
que faut-il que je fasse ? car c'est à
toi à me l'apprendre.

– Pas autre chose, lui dit cet homme,
que de te promener quand tu auras
bu, jusqu'à ce que tu sentes tes

jambes appesanties, et alors de te coucher sur ton lit ; le poison agira de lui-même. »

Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec la plus parfaite sécurité, Echécrate, sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage ; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré comme à son ordinaire :

« Dis-moi, est-il permis de répandre un peu de ce breuvage, pour en faire une libation ?

– Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. »

(1) Sophroniscus et Menexenus.

(2) Lamproclès.

(3) Il ne s'agit ici que de Xanthippe et de quelques autres femmes alliées à la famille de Socrate, et nullement de ses épouses Xanthippe et Myrto.

(4) Allusion à un vers d'Hésiode.
(*Les Œuvres et les Jours*, v. 367.)

[11] Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes.

« Premièrement, reprit Socrate, je suis persuadé que, si la terre est au milieu du ciel et de forme sphérique, elle n'a besoin ni de l'air, ni d'aucun autre appui pour s'empêcher de tomber ; mais que le ciel même, qui l'entourne également, et son propre équilibre, suffisent pour la soutenir ;

car toute chose qui est en équilibre au milieu d'une autre qui la presse également, ne saurait pencher d'aucun côté, et par conséquent demeure fixe et immobile ; voilà de quoi je suis persuadé.

– Et avec raison, dit Symmias.

– De plus, je suis convaincu que la terre est fort grande, et que nous n'en habitons que cette petite partie qui s'étend depuis le Phase jusqu'aux colonnes d'Hercule, répandus autour de la mer comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un marais : et je suis convaincu qu'il y a plusieurs autres peuples qui habitent d'autres parties

semblables ; car partout sur la face de la terre il y a des creux de toutes sortes de grandeurs et de figures, où se rendent les eaux, les nuages et l'air grossier, tandis que la terre elle-même est au-dessus dans ce ciel pur où sont les astres, et que la plupart de ceux qui s'occupent de cette matière appellent l'*éther*, dont tout ce qui afflue perpétuellement dans les cavités que nous habitons n'est proprement que le sédiment. Enfoncés dans des cavernes sans nous en douter, nous croyons habiter le haut de la terre, à peu près comme quelqu'un qui, faisant son habitation dans les abîmes de l'Océan,

s'imaginerait habiter au-dessus de la mer, et qui, pour voir au travers de l'eau le soleil et les astres, prendrait la mer pour le ciel, et n'étant jamais monté au-dessus, à cause de sa pesanteur et de sa faiblesse, et n'ayant jamais avancé la tête hors de l'eau, n'aurait jamais vu lui-même combien le lieu que nous habitons est plus pur et plus beau que celui qu'il habite, et n'aurait jamais trouvé personne qui pût l'en instruire. Voilà l'état où nous sommes. Confinés dans quelque creux de la terre, nous croyons en habiter les hauteurs ; nous prenons l'air pour le ciel, et nous croyons que c'est là le véritable

ciel dans lequel les astres font leur cours, c'est-à-dire que notre pesanteur et notre faiblesse nous empêchent de nous élever au-dessus de l'air ; car si quelqu'un allait jusqu'au haut, et qu'il pût s'y élever avec des ailes, il n'aurait pas plutôt mis la tête hors de cet air grossier, qu'il verrait ce qui se passe dans cet heureux séjour, comme les poissons, en s'élevant au-dessus de la surface de la mer, voient ce qui se passe dans l'air que nous respirons : et s'il était d'une nature propre à une longue contemplation, il connaîtrait que c'est le véritable ciel, la véritable lumière, la véritable terre ; car cette

terre, ces roches, tous ces lieux que nous habitons, sont corrompus et calcinés, comme ce qui est dans la mer est rongé par l'âcreté des sels : aussi dans la mer on ne trouve que des cavernes, du sable, et, partout où il y a de la terre, une vase profonde ; il n'y naît rien de parfait, rien qui soit d'aucun prix, rien enfin qui puisse être comparé à ce que nous avons ici. Mais ce qu'on trouve dans l'autre séjour est encore plus au-dessus de ce que nous voyons dans le nôtre ; et, pour vous faire connaître la beauté de cette terre pure, située au milieu du ciel, je vous dirai, si vous voulez, une belle fable qui

mérite d'être écoutée.

– Et nous, Socrate, nous l'écouterons avec un très-grand plaisir, dit Symmias.

– On raconte, dit-il, que la terre, si on la regarde d'en haut, paraît comme un de nos ballons couverts de douze bandes de différentes couleurs, dont celles que nos peintres emploient ne sont que les échantillons ; mais les couleurs de cette terre sont infiniment plus brillantes et plus pures, et elles l'entourent tout entière. L'une est d'un pourpre merveilleux ; l'autre de couleur d'or ; celle-là d'un blanc plus brillant que le gypse et la neige ; et

ainsi des autres couleurs qui la décorent, et qui sont plus nombreuses et plus belles que toutes celles que nous connaissons. Les creux même de cette terre, remplis d'eau et d'air, ont aussi leurs couleurs particulières, qui brillent parmi toutes les autres ; de sorte que dans toute son étendue cette terre a l'aspect d'une diversité continuelle. Dans cette terre si parfaite, tout est en rapport avec elle, plantes, arbres, fleurs et fruits ; les montagnes même et les pierres ont un poli, une transparence, des couleurs incomparables ; celles que nous estimons tant ici, les cornalines, les

jaspes, les émeraudes, n'en sont que de petites parcelles. Il n'y en a pas une seule, dans cette heureuse terre, qui ne les vaille, ou ne les surpasse encore : et la cause en est que là les pierres précieuses sont pures, qu'elles ne sont ni rongées ni gâtées comme les nôtres par l'âcreté des sels et par la corruption des sédiments qui descendent et s'amassent dans cette terre basse, où ils infectent la pierre et la terre, les plantes et les animaux. Outre toutes ces beautés, cette terre est ornée d'or, d'argent et d'autres métaux précieux, qui, répandus en tous lieux en abondance, frappent les yeux de

tous côtés, et font de la vue de cette terre un spectacle de bienheureux. Elle est aussi habitée par toutes sortes d'animaux et par des hommes, dont les uns sont répandus au milieu des terres, et les autres autour de l'air, comme nous autour de la mer, et d'autres dans des îles que l'air forme près du continent ; car l'air est là ce que sont ici l'eau et la mer pour notre usage ; et ce que l'air est pour nous, pour eux est l'éther. Leurs saisons sont si bien tempérées, qu'ils vivent beaucoup plus que nous, toujours exempts de maladies ; et pour la vue, l'ouïe, l'odorat et tous les autres sens, et pour l'intelligence

même, ils sont autant au-dessus de nous que l'air surpasse l'eau en pureté, et que l'éther surpasse l'air. Ils ont des bois sacrés, des temples que les dieux habitent réellement ; des oracles, des prophéties, des visions, toutes les marques du commerce des dieux : ils voient aussi le soleil et la lune et les astres tels qu'ils sont ; et tout le reste de leur félicité suit à proportion.

« Voilà quelle est cette terre à sa surface ; elle a tout autour d'elle plusieurs lieux, dont les uns sont plus profonds et plus ouverts que le pays que nous habitons ; les autres plus profonds, mais moins ouverts,

et d'autres moins profonds et plus plats. Tous ces lieux sont percés par-dessous en plusieurs points, et communiquent entre eux par des conduits tantôt plus larges, tantôt plus étroits, à travers lesquels coule, comme dans des bassins, une quantité immense d'eau : des masses surprenantes de fleuves souterrains qui ne s'épuisent jamais ; des sources d'eaux froides et d'eaux chaudes ; des fleuves de feu et d'autres de boue, les uns plus limpides, les autres plus épais, comme en Sicile ces torrents de boue et de feu qui précèdent la lave, et comme la lave elle-même. Ces lieux

se remplissent de l'une ou de l'autre de ces matières, selon la direction qu'elles prennent chaque fois en débordant. Ces masses énormes se meuvent en haut et en bas, comme un balancier placé dans l'intérieur de la terre. Voici à peu près comment ce mouvement s'opère : parmi les ouvertures de la terre, il en est une, la plus grande de toutes, qui passe au travers de la terre ; c'est celle dont parle Homère, quand il dit (1) :
Bien loin, là où sous la terre est le plus profond abîme ;
et que lui-même ailleurs et beaucoup d'autres appellent le Tartare. C'est là que se rendent, et c'est de là que

sortent de nouveau tous les fleuves, qui prennent chacun le caractère et la ressemblance de la terre sur laquelle ils passent. La cause de ce mouvement en sens contraire, c'est que le liquide ne trouve là ni fond ni appui ; il s'agite suspendu, et bouillonne sens dessus dessous ; l'air et le vent font de même tout à l'entour, et suivent tous ses mouvements et lorsqu'il s'élève et lorsqu'il retombe ; et comme dans la respiration, où l'air entre et sort continuellement, de même ici l'air, emporté avec le liquide dans deux mouvements opposés, produit des vents terribles et merveilleux, en

entrant et en sortant. Quand donc les eaux, s'élançant avec force, arrivent vers le lieu que nous appelons le lieu inférieur, elles forment des courants qui vont se rendre, à travers la terre, vers des lits de fleuves qu'ils rencontrent et qu'ils remplissent comme avec une pompe. Lorsque ces eaux abandonnent ces lieux et s'élancent vers les nôtres, elles les remplissent de la même manière ; de là elles se rendent, à travers des conduits souterrains, vers les différents lieux de la terre, selon que le passage leur est frayé, et forment les mers, les lacs, les fleuves et les fontaines ; puis, s'enfonçant de

nouveau sous la terre, et parcourant des espaces, tantôt plus nombreux et plus longs, tantôt moindres et plus courts, elles se jettent dans le Tartare, les unes beaucoup plus bas, d'autres seulement un peu plus bas, mais toutes plus bas qu'elles n'en sont sorties. Les unes ressortent et retombent dans l'abîme précisément du côté opposé à leur issue ; quelques autres, du même côté : il en est aussi qui ont un cours tout à fait circulaire, et se replient une ou plusieurs fois autour de la terre comme des serpents, descendent le plus bas qu'elles peuvent, et se jettent de nouveau dans le Tartare.

Elles peuvent descendre de part et d'autre jusqu'au milieu, mais pas au delà ; car alors elles remonteraient : elles forment plusieurs courants fort grands ; mais il y en a quatre principaux dont le plus grand, et qui coule le plus extérieurement tout autour, est celui qu'on appelle Océan. Celui qui lui fait face, et coule en sens contraire et l'Achéron, qui, traversant des lieux déserts, et s'enfonçant sous la terre, se jette dans le marais Achérusiade, où se rendent les âmes de la plupart des morts, qui, après y avoir demeuré le temps ordonné, les unes plus, les autres moins, sont renvoyées dans ce

monde pour y animer de nouveaux êtres. Entre ces deux fleuves coule un troisième, qui, non loin de sa source, tombe dans un lieu vaste, rempli de feu, et y forme un lac plus grand que notre mer, où l'eau bouillonne mêlée avec la boue. Il sort de là trouble et fangeux, et, continuant son cours en spirale, il se rend à l'extrémité du marais Achérusiade, sans se mêler avec ses eaux ; et, après avoir fait plusieurs tours sous terre, il se jette vers le plus bas du Tartare : c'est ce fleuve qu'on appelle le Pyriphlégethon, dont les ruisseaux enflammés saillent sur la terre, partout où ils trouvent une issue. Du

côté opposé, le quatrième fleuve tombe d'abord dans un lieu affreux et sauvage, à ce que l'on dit, et d'une couleur bleuâtre. On appelle ce lieu Stygien, et Styx le lac que forme le fleuve en tombant. Après avoir pris dans les eaux de ce lac des vertus horribles, il se plonge dans la terre, où il fait plusieurs tours ; et se dirigeant vis-à-vis du Pyriphlégéthon, il le rencontre dans le lac de l'Achéron, par l'extrémité opposée. Il ne mêle ses eaux avec les eaux d'aucun autre fleuve ; mais après avoir fait le tour de la terre, il se jette aussi dans le Tartare, par l'endroit opposé au Pyriphlégéthon.

Le nom de ce fleuve est le Cocyte, comme l'appellent les poètes. »

(1) *Iliade*, liv. VIII, v. 14.

[12] Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie !

« Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me sois mêlé de donner à chacun de vous des avis en particulier, et que je n'aie jamais eu le courage de me trouver dans les assemblées du peuple pour donner mes conseils à la république. Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce je ne sais quoi de divin et de démoniaque, dont vous m'avez si souvent entendu parler, et dont Mélitus, pour plaisanter, a fait un

chef d'accusation contre moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance : c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre ; c'est elle qui s'est toujours opposée à moi quand j'ai voulu me mêler des affaires de la république, et elle s'y est opposée fort à propos : car sachez bien qu'il y a longtemps que je ne serais plus en vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien avancé ni pour vous ni pour moi. Ne vous fâchez point, je vous en conjure, si je vous dis la vérité. Non, quiconque

voudra lutter franchement contre les passions d'un peuple, celui d'Athènes ou tout autre peuple ; quiconque voudra empêcher qu'il se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un Etat, ne le fera jamais impunément. Il faut de toute nécessité que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier, et ne prenne aucune part au gouvernement. Je puis vous en donner des preuves incontestables, et ce ne seront pas des raisonnements, mais ce qui a bien plus d'autorité auprès de vous, des faits. Ecoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que

vous sachiez bien que je suis incapable de céder à qui que ce soit contre le devoir, par crainte de la mort ; et que, ne voulant pas le faire, il est impossible que je ne périsse pas. Je vais vous dire des choses qui vous déplairont, et où vous trouverez peut-être la jactance des plaidoyers ordinaires : cependant je ne vous dirai rien qui ne soit vrai. »

[13] Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois !

« Après cela, ô vous qui m'avez condamné, voici ce que j'ose vous prédire ; car je suis précisément dans les circonstances où les hommes lisent dans l'avenir au moment de

quitter la vie. »

[14] Cependant dans son sein son haleine oppressée...

« Il s'assit sur son lit, et n'eut pas le temps de nous dire grand'chose ; car le serviteur des Onze entra presque en même temps, et s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emparent contre moi et me maudissent ; mais pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais

venus dans cette prison ; et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur, et que tu connais bien. Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer ; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. » En même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux ; je ferai ce que tu dis. » Et se tournant vers nous : « Voyez, nous dit-il, quelle honnêteté dans cet homme ! tout le temps que j'ai été ici, il m'est venu voir souvent, et s'est entretenu

avec moi : c'était le meilleur des hommes, et maintenant comme il me pleure de bon cœur ! Mais allons, Criton, obéissons-lui de bonne grâce, et qu'on m'apporte le poison, s'il est broyé ; sinon, qu'il le broie lui-même. »

[15] Un faux rayon de vie errant par intervalle.

Jusque-là, nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes ; mais le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance, que je me couvris de

mon manteau pour pleurer sur moi-même ; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti ; et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à hurler et à sangloter avec tant de force, qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur, excepté Socrate.

« Que faites-vous, dit-il, ô mes bons amis ? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables ? car j'ai toujours ouï

dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez de la fermeté. »

Ces mots nous firent rougir, et nous retînmes nos pleurs.

Cependant Socrate, qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, comme l'homme l'avait ordonné. En même temps le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha, et, après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra le pied fortement, et il lui demanda s'il le sentait ; il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes ; et portant ses mains plus

haut il nous fit voir que le corps se gelait et se roidissait : et ; le touchant lui-même, il nous dit que, dès que le froid gagnerait le cœur, Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert :

« Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape ; n'oublie pas d'acquitter cette dette.

– Cela sera fait, répondit Criton, mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. »

Il ne répondit rien, et un peu de temps après il fit un mouvement convulsif ; alors l'homme le

découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

